la nouvelle critique

132 REVUE MENSUELLE JANVIER 1962

la nouvelle critique
revue du marxisme militant

J. Milhau, M. Simon
Le Plastic et le Pouvoir 3
* * *
Encore un putsch ? 16
Boualem Khalfa
Il a plu sur mon pays (poème) 23
Joë Nordmann
Témoignage pour des avocats 25

ET

Francis Cohen
La Semaine de la pensée marxiste 29

ESTHÉTIQUE

Roland Desné
R. Huyghe et l'esthétique matérialiste 33
Esnst Fischer
Le réel dans l'art moderne
La réalité nouvelle et ses moyens d'expression. — Hiérarchie du réel. — Aliénation et dépersonnalisation. — La commande sociale. — Nouvelles méthodes de représentation. — Le problème du ressemblant. — Le réalisme, attitude ou style ? — Difficulté de la représentation adéquate 47

PHILOSOPHIE

Michel Verret
Réponses à des critiques 69

HISTOIRE

François Hincker
Les social-démocrates et la démocratie 79

DROIT

Roland Weyl

Droit soviétique et droit français .. 89

Michel Apel-Muller

Seul le printemps est éternel 103

ACTUALITES

Antoine Casanova

L'Eglise et les peuples coloniaux .. 109
Entretien avec Alvaro Cunhal 114

Maurice Goldring

« L'Unity théâtre » de Londres 117

Jean-Marc Aucuy

Cinéma : Les testaments 122

Adolf Hoffmeister

L'écriture critique 127
Les livres : Raymond Jean 132
A propos de L'Internationale 133

Jean Gacon

L'histoire à l'Université Nouvelle .. 135

Liliane Lurçat

Psychologie et dessins d'enfants .. 139
Recherches marxistes internationales 146
Un colloque sur les échanges culturels franco-africains 154

Nous ne nous présentons pas au monde en doctrinaires avec un principe nouveau : voici la vérité, c'est ici qu'il faut tomber à genoux. Mais nous rattachons notre critique à la critique de la politique, à la prise de parti en politique, donc à des luttes réelles et l'y identifions. KARL MARX.

Le Plastic et le Pouvoir

Faut-il croire avec Jean Cau que l'O.A.S. est un mythe[1] ? Quatre cents attentats au plastic en France depuis le début de l'année et plus encore en Algérie, des assassinats ou tentatives de meurtre contre des personnalités politiques, le recours au chantage pour rançonner commerçants ou artistes, les interviews dépourvues d'ambiguïté que Salan donne ou fait donner aux journalistes étrangers, les émissions pirates et les sabotages, le frénétisme public d'un Bidault et de quelques autres débris politiques de moindre renom, le réseau de complicité que l'impunité de ces actes suppose, tels sont les faits parmi d'autres qui inciteraient à penser le contraire !

Les ripostes populaires prouvent en tout cas que l'opinion du devin de l'*Express* est en général peu partagée. Ce qui préoccupe plutôt les démocrates, ce n'est pas tant de savoir si l'O.A.S. est fantomatique ou non que d'apprécier exactement le danger qu'elle représente, de préciser ses assises et de trouver les moyens les plus efficaces de lutte pour la réduire de manière définitive.

Il n'est plus possible en effet de faire passer tous les trublions — comme l'a tenté longtemps le pouvoir — pour une poignée d'extrémistes, d'aventuriers inconscients des possibilités de l'histoire. Ces hommes parlent de coup d'Etat et tentent de réunir les conditions nécessaires, à notre époque, pour une prise du pouvoir. Ils ont déjà fait deux tentatives, en janvier 60 et en avril 61. D'ores et déjà ils ont instauré en Algérie un second pouvoir qui use de méthodes typiquement fascistes dans la direction des affaires. Salan agite la menace d'une armée de cent mille *pieds noirs* sous le sigle de l'O.A.S. Quatre-vingt députés s'affirment solidaires de l'organisation et de grandes entreprises lui ont versé des fonds importants. Des forces sociales réelles soutiennent ce qu'on ne peut pas tenir pour un mouvement d'écervelés.

*

La mansuétude et la complaisance du pouvoir, auxquelles

1. Un de nos correspondants nous fait observer : « Jean Cau me semble engagé sur une pente bien dangereuse... J'ai connu un Jean Cau vers 1935-36. Il se nomme aujourd'hui Jean Nocher ».

beaucoup refusaient de croire, ne peuvent pas être prises davantage pour une négligence, pour une défaillance correspondant, en matière politique, à l'extrémisme fou de l'O.A.S. Mais si le pouvoir ne détruit pas les forces nouvelles du fascisme qui le menacent, n'est-ce pas en raison de ses origines ? Peut-il en effet condamner ceux qui ont présidé à sa naissance et dont il reste prisonnier dans les faits sinon allié sur bien des questions ? Au banc du tribunal devant lequel Guy Mollet le prie courtoisement de se rendre, Salan pourrait dire à Debré (et pourquoi pas à Guy Mollet) : « Vous en êtes un autre et vous l'avez été avant moi et contre moi ! ». Il pourrait rappeler à de Gaulle qu'en juin 58 ils furent deux à proclamer l'*Algérie Française* et la grande France « de Dunkerque à Tamanrasset »...

Mais ne doit-on pas aussi admettre que si le pouvoir renonce à cette destruction — que le concours populaire rendrait possible — c'est parce que, loin de considérer tous les objectifs et moyens des hommes de l'O.A.S. comme radicalement opposés aux siens, il reconnaît en bien des points une communauté d'intérêts, il éprouve un besoin identique de violence, et tombe d'accord sur les buts essentiels à atteindre ?

Tout aussi bien, le fascisme ne peut être jugé d'après la *seule* composition de ses troupes actives. Ce qui importe plus, ce sont les forces sociales dont ces troupes réalisent consciemment ou inconsciemment les desseins. « Le fascisme *au pouvoir*, disait Dimitrov en 1935, est la dictature terroriste ouverte des éléments les plus réactionnaires, les plus chauvins, les plus impérialistes du capital financier ». Et de fait, compte tenu du caractère clandestin de l'O.A.S., coupée des larges masses, une tentative de putsch n'a de chance d'aboutir que si la plus grande partie des forces monopolistes qui exploitent la nation ont un intérêt à transformer le pouvoir actuel sans changer sa nature d'appareil d'Etat impérialiste. Il est nécessaire que ces forces mettent en action tous les moyens dont elles disposent : économiques (pression sur la classe ouvrière), politiques (changement d'attitude et de position de ses députés, ministres et chefs de parti) et financiers (aide au bandes fascistes), pour qu'un état de crise s'intalle dont l'issue pourrait être une dictature ouverte.

Si l'on peut donc situer l'origine de l'actuelle menace fasciste dans l'entêtement des partisans de l'Algérie de papa, civils ou militaires, cela ne donne cependant pas la clé du problème. La capacité pour le fascisme de vaincre, dépend largement du besoin que peut avoir l'actuel pouvoir des monopoles d'une dictature sanglante sur tout le pays, quel que soit par ailleurs l'issue de la guerre d'Algérie. L'O.A.S. est-elle seulement une plaie

infectée sur le corps du régime ou, « les choses étant ce qu'elles sont », un instrument d'action que le régime doit tenir en réserve pour assurer la continuité de sa politique ? N'oublions pas qu'Hitler, en perte de vitesse, fut sauvé et porté au pouvoir grâce à l'appui des grands Konzerns allemands...

*

Que la façade de légalité que présente la Ve République ne fasse donc pas illusion ! Dès juin 1959, Maurice Thorez déclarait : « Ce régime s'appuie sur les éléments les plus rétrogrades, les plus militaristes, les plus colonialistes de la grande bourgeoisie. *Il ouvre la voie au fascisme.* »

Né du coup de force du 13 mai et de la capitulation des partis bourgeois, — social-démocratie comprise — devant le chantage aux parachutistes et à la guerre civile, il a servi sous la forme d'un pouvoir personnel ceux qui ont tout mis en œuvre au moment opportun pour tirer le plus grand parti de la crise d'Alger : les monopoles. Ce régime a ainsi poursuivi dans des conditions plus favorables la politique antidémocratique, déjà très profitable aux monopoles, dont les hommes de la 4e République — troisième force comprise — donnèrent d'éclatantes démonstrations après l'éviction des ministres communistes en 1947. Par les truquages électoraux, par les complots anticommunistes, par la division syndicale et politique du mouvement ouvrier, par les guerres coloniales et le Pacte Atlantique, par le premier projet Moch de défense en surface, les monopoles ont peuplé, par personnes interposées, tout l'appareil d'Etat de milliers d'hommes gagnés dans leurs personnes et par leur actes à l'exploitation brutale de la classe ouvrière sous le masque de la légalité bourgeoise. Les C.R.S. qui ont matraqué les travailleurs, les policiers qui ont pourchassé les partisans de la paix et les communistes, les juges qui ont lourdement condamné les victimes de la répression capitaliste, les administrateurs qui ont appris à gruger habilement le peuple, les professionnels de la guerre coloniale qui ont cassé du viet et du fellagha ont tous bu le lait du militarisme, du colonialisme raciste, de la violence fasciste. Ce sont les derniers d'entre eux — militaires activistes — qui, alliés aux colons d'Algérie ont forcé l'événement et créé les conditions du retour de de Gaulle sur le devant de la scène. Quant aux autres instruments dociles de l'appareil d'Etat, ils sont idéologiquement et politiquement préparés à toute besogne de coercition supplémentaire, prêts à la violence sans aucun masque libéral.

Mais, dira-t-on, quel besoin les monopoles auraient-ils aujour-

d'hui de changer un régime qui leur laisse déjà le champ libre ? Les profits ont monté vertigineusement, les ultras et l'armée ont doublé le temps de leur guerre, la bureaucratie d'Etat, récompensée par son zèle, a été investie de tous les pouvoirs que l'on a retirés aux parlementaires, aux collectivités locales et aux institutions représentatives dans tous les domaines. La république dure et pure a fait merveille ! Mais le tracassin ?

De 1958 à 1961, force est de reconnaître que le pouvoir s'est de plus en plus aliéné les forces vives de la nation et n'a pas, de ce fait, pleinement répondu aux exigences des monopoles qui répugnent aux obstacles populaires. Qu'il n'a pas amélioré les positions de l'impérialisme français, en dépit de la retape sur le redressement (de la caravelle au pont de Tancarville). L'Algérie de demain n'est pas faite. On doit même renoncer à ce qu'elle soit une colonie moderne où « quelques belles troupes » illustreraient le maintien de l'« autorité de la France »... L'ivresse saharienne s'est dissipée devant la rigueur du droit des gens. Les concurrents allemands prennent la tête du Marché Commun et tiennent à Paris le langage des forts qu'autorise la possession d'une armée moderne.

Le gaullisme est resté une tête de chapitre : rien derrière sinon une somme d'échecs ! Le grand parti de masse que devrait être l'U.N.R., appelé à évincer et à justifier la suppression des autres partis, est resté une organisme croupion. Ses slogans ont fait long feu. L'association capital-travail est tombée dans le vide des indifférences et n'a point réduit, loin de là, le mouvement revendicatif. Démagogie et séduction n'ont pu servir d'auxiliaire efficace au prestige personnel d'un homme lui-même fortement atteint sous l'effet des vicissitudes historiques.

Les fruits amers du régime n'ont pas été réservés seulement à ceux qu'il exploite et dupe. Le pouvoir d'en haut, aux dimensions d'une bureaucratie d'autant plus anarchique qu'elle échappe au contrôle d'en bas et ne peut matériellement subir celui d'un homme qui veut cependant tout régenter, cristallise sur lui des oppositions d'autant plus violentes et dangereuses qu'elles ne disposent plus de moyens constitutionnels d'expression et d'action législative : barrages paysans, actions revendicatives contre lesquelles on n'ose plus employer l'arme de la réquisition, protestation des anciens combattants et des vieillards, hostilité des intellectuels et de l'université. Bien plus, *la question d'un retour à la démocratie est posée.* Cette nécessité s'impose chaque jour davantage à un plus grand nombre, rendant plus précaire et aléatoire un pouvoir dont le caractère essentiel est d'être instable et transitoire. Ne pouvant courir le risque d'une reculade devant les multiples pressions d'en bas, la grande bourgeoisie

doit pousser ses avantages plus loin avant qu'il ne soit trop tard; elle doit faire correspondre au pouvoir d'en haut une terreur en bas pour mettre fin à toute expression politique. Plus grandit la revendication démocratique, plus le fascisme est, pour elle, à l'ordre du jour.

*

On ne saurait négliger cet impératif sous prétexte que les tenants du fascisme en France, d'où qu'ils soient, n'ont pas de base de masse. Cette absence de base ne peut qu'inciter le sommet à plus de violence : Les monopoles n'accepteront jamais de bon gré de se soumettre ou se démettre. La forme prise par le fascisme mussolinien et hitlérien, appuyé sur la petite bourgeoisie, la paysannerie, les anciens combattants, les chômeurs, peut n'être pas la seule et unique forme du fascisme.

Le fascisme a sa base algérienne avec les *pieds noirs* et de nombreux éléments de l'armée. C'est peu, pensera-t-on, en regard des couches denses et diversifiées d'une population métropolitaine (et algérienne) qui sait ce que veut dire « O.A.S. assassins ». Mais l'O.A.S. a pour elle l'organisation souterraine; elle est constituée d'hommes de main sans scrupules dans le maniement de l'arme terroriste, décidés à survivre et habitués à tuer. Ayant gagné aisément des serviteurs de l'Etat déjà préparés à recevoir ses slogans anticommunistes et colonialistes, elle est profondément intégrée à l'appareil d'Etat qui paraît être un des centres essentiels de son organisation (police, administration, armée). Elle opère aussi par la propagande d'un personnel politique recruté dans les poubelles du poujadisme et du traditionnel extrêmisme de droite, comme dans le parti des Indépendants et dans l'U.N.R. Elle a enfin, — fait relativement nouveau, mais de plus en plus net, en raison même du glissement des monopoles dans la voie ouvertement fasciste — l'aide financière de la bourgeoisie qui lui permet de décupler ses moyens d'action. Ainsi l'entreprise fasciste peut compenser sa faiblesse sociale par la force que lui donnent ses moyens étatiques et ses appuis capitalistes. Ses entreprises de guerre civile n'en sont pas moins dangereuses.

A qui fera-t-on croire en effet qu'un mouvement, parti de rien ou presque, sans soutien public ni manifeste d'adhérents. développé clandestinement, a pu acquérir un tel niveau d'organisation en Algérie, en France et même à l'extérieur (de la Belgique et l'Italie), sans une aide qui ne s'avoue pas encore et s'effectue par personnes interposées ? A qui fera-t-on admettre que ce développement était spontanément possible dans un pays où, au lendemain même du 13 Mai, l'entreprise des comités de salut public fut un fiscao total ? Les bourgeoisies lyonnaises et

lilloises, par exemple, sont au centre de l'activisme de ces régions.. Bertrand Motte, porte-drapeau par tradition familiale, des industriels lillois, Léon Delbecque, homme-lige du patronat du Nord, ne jouent pas les protecteurs de l'activisme O.A.S. sans mandat reçu non pas par des électeurs, mais de certains conseils d'administration. L'idéologie fasciste pénètre toutes les structures économiques et politiques du régime gaulliste, appelé par ceux qui ont fait le gaullisme mais qui, devant son échec, ne peuvent plus s'en contenter.

Il y a bien, dans cette montée rapide et insidieuse du fascisme sans laquelle le plastic n'exploserait pas aux quatre coins de la France, une apparente opposition entre les ultras d'Alger et le régime. Les difficultés de l'impérialisme français déchirent en effet la bourgeoisie, la dissocient en fractions opposées quant à leurs conceptions sur les positions essentielles à défendre, les buts à atteindre, les moyens à employer. Il est vrai que les ultras, plus hantés aujourd'hui encore qu'au 13 Mai par le spectre de l'indépendance algérienne, sont prêts à tout; que les cadres de l'armée rejettent sur le pouvoir civil, maintenant plus encore qu'au temps de Lacoste, la responsabilité d'un pourrissement de leurs entreprises militaires qui est — mais ils ne le voient pas — l'inévitable lot de toute guerre coloniale à notre époque.

Les communistes ont eu le mérite de mettre l'accent sur cette contradiction, qui oppose les tenants du colonialisme traditionnel attachés à leurs privilèges anciens et les monopoles qui comptaient sur une conclusion rapide de la guerre — au besoin sur le dos de la colonisation traditionnelle — pour exploiter les ressources sahariennes. Aux premiers, de Gaulle fit savoir que l'Algérie coûtait plus qu'elle ne rapportait, et proposa les zones de regroupement. Ceux des *pieds noirs* et des colonels qui avaient vu en de Gaulle l'homme de leurs intérêts ont alors déchanté; ils sombrèrent toujours plus dans l'activisme. Mais il n'est pas interdit de penser qu'aujourd'hui certains groupes monopolistes dont les intérêts sont plus directement liés au Sahara et à l'Algérie en sont venus à ne plus considérer comme totalement nocives les positions ultras, lorsque sous la pression du peuple algérien de Gaulle est contraint d'envisager le « dégagement » et de renoncer, au moins dans les mots, à la *propriété* du Sahara. En témoignent les subventions des compagnies pétrolières à l'O.A.S.

A partir de cette analyse et seulement à partir d'elle, la situation française devient intelligible. Et évidentes les raisons de classe qui inspirent le comportement du pouvoir.

★

Comportement, certes, contradictoire. Mais cette contradic-

tion, nous l'avons dit, a sa logique interne. Le pouvoir gaulliste n'est pas l'incarnation de tel ou tel groupe monopoliste. Il est l'organe des monopoles en général, et les contradictions qui, sur l'Algérie, peuvent opposer tels groupes à l'ensemble, se traduisent sur le plan politique par l'hésitation et la temporisation. D'autant plus que la controverse porte sur la tactique à suivre (que peut-on encore conserver ?) bien plus que sur le but poursuivi (conserver le plus possible). De là, sur l'Algérie même, une opposition certes allant parfois jusqu'à la violence ouverte entre le gaullisme et l'O.A.S. Mais toujours sur la base d'une profonde connivence de classe. A quoi s'ajoute la volonté d'éviter une cassure trop grave, une scission irréparable à l'intérieur du camp bourgeois. Les échecs répétés de Melun, Evian, Lugrin trouvent là leur seule explication. Dans les faits, ils signifient déjà le compromis passé avec l'O.A.S. — l'accord de Gaulle-Salan. C'est ce que refuse de voir M. Mauriac, qui s'adresse à de Gaulle par dessus Debré, comme si le premier était l'homme de la négociation entamée, le second, celui de la négociation sabotée. Sans doute, pour innocenter Dieu du mal qui règne en ce monde, est-il bien commode de faire intervenir le diable. Mais ni de Gaulle ne mérite cet excès d'honneur, ni Debré cette indignité. L'un et l'autre expriment les intérêts des monopoles, acharnés à faire durer autant qu'il est possible une guerre impérialiste, et à ne consentir que contraints et forcés des concessions qu'ils souhaitent limiter au maximum.

L'explication biographique ou historique n'est pas plus satisfaisante, s'agissant des rapports qu'entretiennent le pouvoir gaulliste et l'O.A.S. Quand les communistes disent le pouvoir prisonnier de ses origines, ils ne se bornent pas, comme tel hebdomadaire satirique, à l'aspect individuel de ce lien, à Debré blêmissant (ce qui est vrai) au mot de « bazooka »[2]. Ce qu'ils visent, c'est un rapport interne entre l'*origine* du pouvoir et sa *nature*. Instaurée contre le peuple, sous la menace de la violence militaire, cette dictature directe des monopoles peut bien, par l'artifice plébiscitaire, se faire un temps légitimer par un peuple rassuré et séduit. Le moment vient inévitablement, le moment est venu, où les illusions se dissipent, où se dévoile l'essence antipopulaire du régime. Alors, celui qui s'est imposé par l'épée doit à nouveau se maintenir par l'épée. Pour des raisons de classe, de Gaulle et son équipe restent donc fondamentalement *d'accord* avec leurs origines, d'accord avec les putschistes, d'accord avec les assassins, leurs complices des complots d'antan, qu'ils ménagent aujourd'hui, parce qu'ils rêvent de les utiliser à nouveau. Le but évident de de Gaulle, c'est d'opérer sous sa houlette — celle des monopoles — le rassemblement des forces

2. *Le même journal tend à présenter de Gaulle comme trônant hors de son siècle, comme l'innocent du village, ce qui revient à innocenter le plus roué, le plus cynique des politiciens.*

de la réaction et du fascisme. Il s'agit en effet, pour la bourgeoisie, d'une impérieuse nécessité.

Certes, on ne saurait minimiser les divergences qui opposent encore l'équipe gaulliste à l'O.A.S. Divergences qui vont jusqu'au meurtre — car on s'entretue gaillardement, chez ceux des beaux quartiers. Et des heurts comme ceux de janvier ou d'avril ne sont pas à exclure. Mais encore une fois, pour de Gaulle et les siens, ces divergences ne portent que sur la tactique; elles représentent un douloureux malentendu où le « je vous ai compris » reste d'actualité. Les hommes de l'O.A.S. ne sont pas pervers, mais myopes. Ils « ne comprennent pas » la nécessité historique, *de classe*, du « dégagement » en Algérie. Ils ne voient pas que le tout (les intérêts de l'impérialisme français) ne peut être sacrifié à la partie (les intérêts spécifiquement « algériens »). Bien plus, il faut tirer les leçons des deux putschs précédents. Il faut éviter que les cadres factieux de l'armée ne s'engagent dans une aventure sans issue, au terme de laquelle il n'y aurait, pour reprendre l'inquiète formule de Strasbourg, que « des soldats perdus » — perdus pour la bourgeoisie, qui en a tant besoin contre son propre peuple. Devant la montée des périls — entendons, le début de rassemblement des forces populaires et démocratiques — il faut avant tout regrouper et concentrer les forces capables de relayer, par la fascisation ouverte, un régime désormais vacillant. Aussi ne voit-on pas toujours d'un mauvais œil, le repli en « métropole » de colons d'Algérie, de ces éléments *pieds noirs* dont les fils, dans les facultés, constituent le noyau de groupuscules ouvertement O.A.S. Et c'est une préoccupation du même genre qui se traduit par le rappel en France d'éléments de l'Armée d'Algérie, parachutistes en tête, par l'installation d'un Massu à Metz — indépendamment des mobiles antisoviétiques de cette dernière opération.

*

On s'explique alors que le gouvernement de Gaulle-Debré ne mène pas contre l'O.A.S., et c'est le moins qu'on puisse dire, une lutte de style jacobin. Entendons, une lutte qui tende à *détruire* l'adversaire, à épurer radicalement armée, police et administration. Encore une fois, ce n'est pas seulement impuissance personnelle de gens « tenus » — encore que cette explication enferme une évidente vérité — mais c'est plus fondamentalement propos délibéré d'un pouvoir qui, tout à la fois, favorise le développement d'organisations de terrorisme et de guerre civile, tente de les utiliser pour sa politique propre, et se heurte parfois à elles. En témoigne l'incroyable mansuétude dont on fait preuve à l'égard des factieux dans la police. Mansuétude aussi chez des juges comme ceux de Riom, qui font tout pour nous rappeler comment, sous Pétain, le corps éminemment bourgeois

qu'est la magistrature se vautra, exceptions mises à part, dans la plus honteuse collaboration. Mansuétude directement ordonnée par le pouvoir. Car l'objectif de de Gaulle et de Debré, c'est de détourner, ramener à eux, convaincre les éléments fascistes, avant tout les cadres militaires présentement gagnés à l'O.A.S., en limitant la répression au maximum. La mascarade de Strasbourg n'a point d'autre sens. Massu trônant à la droite du Maître, Massu chassant à Rambouillet, Massu rallié enfin, du moins en apparence, voilà les victoires dont rêve de Gaulle. Son discours de Strasbourg doit être ainsi interprêté comme un appel direct à Salan et à ceux qui le suivent, à rejoindre le bercail avant qu'il ne soit trop tard. L'idée de la retrouvaille est dans l'air, même si pour l'heure le succès ne semble pas répondre aux espérances. *Car on a besoin des tueurs.*

*

La base politique de cet effort désespéré de regroupement, c'est d'abord, bien sûr, l'anticommunisme et l'antisoviétisme. Ce ne peut être un hasard si le plus faible des grands impérialismes, le plus isolé par rapport à son peuple, se révèle partisan, en politique extérieure, de la pire aventure. De Gaulle attise frénétiquement la tension internationale, dût-elle conduire au massacre thermonucléaire, et avant tout pour des raisons intérieures. Son pouvoir pourrait, ici encore, mener à la pire catastrophe nationale. Si seulement Berlin pouvait devenir un nouveau Budapest ! Mais la fermeté calme des pays socialistes, U.R.S.S. en tête, a déjoué jusqu'ici ce calcul. A quoi s'ajoute la mémoire de notre peuple, peu disposé à s'apitoyer sur les prétendus malheurs des Allemands de Berlin-Ouest, ou à mettre sac au dos pour « libérer » les citoyens de R.D.A., dont les véritables sentiments sont ici de mieux en mieux connus. Néanmoins, l'alliance nazie — car comment désigner autrement l'axe Bonn-Paris ? — ne peut que plaire aux gens de l'O.A.S., à la bureaucratie militaire. « Casser du Popoff » ? Peut-être; mais le plus tard possible. Car les soldats soviétiques, on le sait, ne sont pas des fillettes. Mais à coup sûr, et tout de suite, « se farcir du coco » (entendons, car il faut traduire cet aimable langage, s'attaquer aux communistes et aux démocrates).

Car la notion de « coco », ou d'« intellectuel », est singulièrement large, dans l'organe atrophié qui tient lieu de cerveau aux oligophrènes du fascisme. Ceci, encore une fois, du fait de la situation objective, de l'unité grandissante; parce que les mots d'ordre des communistes (Paix en Algérie, Convergence des luttes, Rénovation démocratique, Epuration de l'armée, de l'administration, de la police) s'emparent des masses fondamentales du pays. Quiconque lutte pour son salaire ou pour sa terre, ou

pour la laïcité, ou simplement contre les sévices et les tortures, participe, avec les communistes, d'une perversité fondamentale. C'est le fait même du syndicalisme, fût-il bien sage, d'une presse fût-elle déjà bien asservie, des partis, même des plus dociles, qu'il faut abolir. Car lorsque les masses s'ébranlent, ces organes traditionnels de l'encadrement bourgeois du peuple, reflètent inévitablement ses exigences, peuvent devenir dans une certaine mesure ses instruments et surtout peuvent être abandonnés, pour d'autres plus conformes à ses exigences fondamentales. Aussi tout le monde est-il visé, de tels U.N.R. aux socialistes, de *France-Soir* aux militants F.O., sans oublier, bien entendu, les communistes. Cette équité dans la distribution du plastic n'est pas une « faute » tactique des tueurs. Elle vise à intimider, à anéantir tout ce qui n'est pas le fascisme, car c'est toute forme démocratique d'activité qu'il faut maintenant abolir, si l'on veut prévenir la contre-offensive populaire qui se prépare de toute évidence, et qui mènerait, si elle réussit, à la rénovation démocratique — c'est-à-dire, pour les monopoles, à un désastre incomparablement plus grave que les passes difficiles de 1936 et 1945. A un désastre peut-être irréparable.

C'est donc bien encore une fois, de la dictature fasciste, du massacre de *tous* les démocrates, du quadrillage militaro-policier de toutes les rues, de toutes les usines, de toutes les facultés, de tous les villages qu'il s'agit. Le pouvoir gaulliste, pouvoir des monopoles, ne peut que favoriser une telle tendance, qui est dans sa philosophie. Par delà les péripéties algériennes, c'est maintenant cela que les démocrates doivent percevoir en toute clarté.

★

Et d'abord, comprendre le sérieux de la situation. Car la tactique du pouvoir, des politiciens bourgeois, et surtout des dirigeants social-démocrates comme Guy Mollet ou Augustin Laurent, c'est de minimiser systématiquement le péril. Vous constatez vous-mêmes, nous disent-ils, que l'O.A.S. n'a aucune base de masse dans le pays, qu'elle n'est qu'une poignée d'hommes de main vomie par la nation. Pourquoi donc s'agiter ? Pourquoi appeler les masses à agir, puisque, le moment venu, la nation rejettera d'elle-même, spontanément, cette dérisoire équipe d'aventuriers ? Classique argument de ceux qui ne craignent rien tant que de voir les masses prendre en mains leurs propres affaires, et les règler à leur mode, « à la plébéienne », comme disait Lénine. Ce fut déjà l'attitude des social-démocrates allemands en 1933 — et aussi, de Léon Blum. En réalité, l'originalité de la situation française de 1962 est telle, que les anciens schémas pourraient nous exposer à de singulières surprises. L'*essence*

du fascisme reste la même; mais, pour les raisons historiques, structurelles, que nous analysions ci-dessus, sa base de masse, et donc les *formes* de son instauration et de son règne éventuel ont changé. Porter nos regards là où *hier* étaient les dangers (partis agrariens, petite bourgeoisie, anciens combattants) risquerait de nous entretenir dans une fausse sécurité. Minorité, les hommes du fascisme ? Bien sûr. Mais minorité organisée, armée, rompue aux guerres antipopulaires, spécialiste du combat de rues et de la lutte contre les maquis, disposant de l'initiative et capable de remporter de spectaculaires succès initiaux. Le fascisme aujourd'hui vient d'en haut : des officiers d'active, qui, très nombreux, passeraient au fascisme, si celui-ci semblait seulement pouvoir l'emporter; d'une grande partie de la police; d'une fraction importante de l'administration. L'O.A.S. a son propre groupe parlementaire, ses ministres. Elle domine, avec le Général Sauvagnac, la 2e Région militaire (Lille); avec Massu, la 3e (Metz). Soit l'ensemble des marches du Nord et de l'Est, avec toutes les facilités que permet une région frontière. C'est de Belgique qu'agissent les factieux de la région du Nord, et un important trafic d'armes s'opère à travers la frontière. Quant à l'Allemagne, elle est évidemment hospitalière aux S.S. français. Le Nord et l'Est, puissants bastions prolétariens, doivent donc, dans l'esprit des chefs du complot (mais qu'en pense donc de Gaulle, qui a nommé Sauvagnac à Lille, et Massu à Metz ?) être prioritairement neutralisés. De là, on marcherait sur un Paris déjà miné de l'intérieur.

*

Nous ne voulons nullement dramatiser. Mais l'histoire récente nous oblige à faire preuve d'imagination. Car qui eût imaginé un Debré gouvernant ? Aussi le peuple ne peut-il se bercer de l'illusion que tout ceci n'est qu'agitation ridicule d'énergumènes qui cherchent à être pris au sérieux. Et le peuple ne peut compter, pour sauver son droit à la liberté, donc à l'existence (qu'on songe à ce que seraient les usines si le patron était roi, quand déjà maintenant...) que sur *ses propres forces*. Pas sur le pouvoir, ni sur la police, bien sûr. Déjà, cela est clair, et c'est précisément pourquoi, ne pouvant plus dire « laissez faire de Gaulle », les chefs socialistes disent maintenant : il n'y a rien à faire, car l'O.A.S., ce n'est *rien*. Mais le peuple ne peut non plus compter sur aucun chef des partis de la bourgeoisie, et surtout pas sur ceux de la S.F.I.O. Déjà, quand nous écrivons ces lignes, on voit *Le Populaire* ouvrir, après *Le Monde*, ses colonnes à Salan. Déjà, on voit celui-ci, et Arrighi, et d'autres, désavouer les « excès », se donner l'allure républicaine, et il n'en faut pas plus à Guy Mollet pour tenter à nouveau la trahison

de 58. Et le conseil donné par *Le Populaire* à Salan et aux siens, de « se livrer à la justice de leur pays », vaut, on en conviendra, son pesant de diamants. Dans le regroupement des forces réactionnaires en vue de la dictature terroriste ouverte, Guy Mollet et les siens comme les social-démocrates allemands, joueront jusqu'au bout le rôle qui leur est imparti; ils suivront la voie qui mènera leurs propres militants à l'enfer des camps et aux matins glacés des fusillades. Cela, si les masses n'y mettent bon ordre. Car les partis bourgeois traditionnels n'agiront, et n'agissent déjà, que dans la mesure où les masses *les y contraignent et les y contraindront toujours davantage.*

★

On agite alors d'autres épouvantails. Mais tout se ramène, en fin de compte, à l'anticommunisme. Si nous nous joignions à la « subversion communiste », clame Guy Mollet — et certains des siens accueillent cet argument assez volontiers — les cadres de l'Armée, présentement attentistes, « basculeraient vers l'O.A.S. ». C'est naturellement le contraire qui est vrai. La bureaucratie militaire va à la caporalisation universelle comme le ruisseau va à la rivière. Aigrie, méprisant le « pékin », haïssant et l'ouvrier et l'intellectuel, elle n'imagine d'autres solutions aux contradictions sociales que celles qui font leurs preuves dans un bataillon disciplinaire. Ivre de sa force, elle ne peut être contenue, avant d'être réduite, que par la perception d'une force supérieure. On l'a bien vu, le 24 avril, et les jours qui suivirent. La détermination des masses, communistes en tête, fit d'abord pencher du côté du peuple la masse du contingent. Les milices ouvrières se constituaient et la « subversion » républicaine devenait inévitable. Alors, alors seulement, la bureaucratie militaire, affolée, abandonna les putschistes. Leçon à notre avis sans équivoque, et qui suffit à trancher le débat.

Il faut donc se battre, s'unir et tout de suite. Et pour cela répudier, dénoncer, traquer ce qui constitue la seule faiblesse des républicains : l'anticommunisme. C'est l'affaire des masses, et d'elles seules : car l'union et l'action, *à la base,* tout de suite, sont leur arme essentielle. Que les socialistes, notamment, renoncent à l'exclusive anticommuniste avant qu'il ne soit trop tard. Ecrivant au lendemain du 19 décembre, nous constatons qu'à la base, on a largement avancé dans cette voie.

★

Les fascistes sont une minorité; ils ont pour eux l'organisation, ils ont eu un temps l'initiative. Les démocrates sont l'immense masse : mais une masse inorganisée n'est rien; organisée, donc agissante, elle est invincible. Aussi on appréciera à sa mesure l'initiative du Parti communiste, appelant, le 6 décembre, à l'of-

fensive nationale contre l'O.A.S. Appel largement suivi, on s'en souvient, et qui a rendu possible le développement ininterrompu de la réaction populaire. L'atmosphère a changé. Il n'est pas dans le tempérament des démocrates d'attendre passivement qu'on vienne les égorger à domicile. « Mettre l'O.A.S. au ban de la nation », tel est le mot d'ordre qui correspond à la volonté de lutte des masses. Sur le plan revendicatif comme sur le plan politique, celles-ci sont désormais à l'offensive. Il convient d'amplifier sans cesse cette lutte, en y gagnant, par l'exemple de la détermination de l'avant-garde, mais aussi par un effort gigantesque d'explication et d'organisation, les masses fondamentales du peuple, celles qui ne s'ébranlent que rarement, mais qui font la décision.

Etre à l'offensive. Cela signifie le contraire de l'attentisme. Cela veut dire aussi ne pas penser que l'histoire se répète. Les fascistes aussi ont tiré les leçons d'avril, et rien ne serait plus dangereux que d'attendre tranquillement le prochain « coup dur ». D'autant, que chaque crise de régime gaulliste, atteint un niveau supérieur à celui de la précédente, donc exige aussi une riposte elle-même supérieure. Le but des démocrates doit être *d'empêcher les fascistes de tenter un nouveau coup de force*, de leur ôter toute possibilité de déclencher la guerre civile. Il fait donc isoler l'O.A.S., contraindre le pouvoir à prendre des mesures sérieuses contre elle, et cela, en organisant l'action résolue des masses elles-mêmes. Lutter aussi pour la paix en Algérie. Associer, à la bataille antifasciste, la lutte pour les revendications des masses, qui deviendrait impossible si le fascisme l'emportait. Et en même temps, isoler un pouvoir dont nous avons établi la connivence profonde avec les factieux. Ceux qui en 1958 optèrent pour de Gaulle croyaient, par lui, faire l'économie de la lutte populaire de masse contre la réaction militaire et fasciste. Résultat d'un certain équilibre entre la volonté républicaine des masses (voir les luttes de mai 1958) et les exigences des monopoles prenant appui sur les forces fascistes, la République gaulliste, janus bifrons, bonnet phrygien d'un côté, képi (et mitre d'évêque) de l'autre, se révèle le plus instable des régimes. Entre le fascime ouvert et une démocratie rénovée, il apparaît toujours plus clairement qu'il n'y a pas de troisième voie.

Aux masses unies — intellectuels compris —, une fois encore, de sauver la nation de l'horreur, de la honte et du désastre !

JACQUES MICHEL *MILHAU SIMON*

Encore un putsch ?

En mai dernier, analysant le déroulement du putsch qui venait d'échouer, nous mettions en garde contre la renaissance de l'entreprise. « Hier, une fraction de la caste militariste s'est insurgée contre la Patrie et la République, demain une autre ou la même peuvent recommencer, le pouvoir personnel ne constituant pas un rempart, mais au contraire un danger de subversion permanent ». « Dès que l'effondrement de l'aventure fasciste s'est avéré inéluctable, une seule préoccupation hanta le pouvoir personnel : limiter les dégâts, épargner le plus possible les exécutants fascistes du putsch afin de conserver en eux des « chiens de garde » pour l'avenir »[1].

On parle à nouveau de putsch. Les « chiens de garde » deviennent enragés. Jacques Milhau et Michel Simon rappellent par ailleurs que les « chiens de garde » n'ont pas d'existence indépendante. Ce sont « les chiens de garde » de la grande bourgeoisie française, même si quelques-uns d'entre eux ont — semble-t-il — brisé leur laisse et mordent à tort et à travers.

Où en est l'organisation des chiens ?

Nous avions noté que le déroulement du putsch du 24 avril avait mis en lumière l'existence de deux factions : Le clan Challe-Zeller, qui s'était rendu après marchandage avec le pouvoir, et le clan Salan-Jouhaud.

Le clan Challe-Zeller se réclamait d'une sorte de néo-socialisme ou de « national-communisme »; il envisageait d'établir un « régime national et socialiste à base d'idéal chrétien », s'appuyant sur la masse musulmane qui, selon les initiateurs, soutiendrait un mouvement qui procèderait à la réforme agraire, à la promotion musulmane, à la nationalisation de certaines branches d'industrie...

Ce programme expliquerait, selon ce clan, un certain attentisme de la part des éléments européens civils activistes; d'où

1. La Nouvelle Critique, *n° 127, « Premières réflexions sur le putsch ». Nous notions aussi : « Selon les activistes d'Algérie et de France, Salan tient plusieurs têtes gouvernementales... Il a déclaré à plusieurs reprises qu'il peut les faire tomber par ses révélations » (page 23). Nous précisions : « On assure même qu'il dispose en France, à un poste décisif, d'un ex-préfet d'Algérie ». Les matraqués parisiens du 19 décembre pourraient peut-être dire qui est ce préfet !*

sa rancœur vis-à-vis d'une population qui continua de vivre comme si de rien n'était, farouchement opposée dans sa masse aux rappels de classes de *pieds noirs*, tels que Challe et Zeller les avaient envisagés. Cette première tendance, déçue, aigrie, imputa son échec à l'égoïsme des européens locaux, à « l'incompréhension de la métropole gangrenée par les puissances d'argent et par le communisme ».

Pour la seconde tendance (Salan-Jouhaud), il s'agissait de s'emparer du pouvoir en se mettant à la disposition directe de la grosse colonisation terrienne, en se lançant dans une répression outrancière, en s'emparant du pouvoir en France (ce que la première tendance n'envisageait pas du moins dans une première phase), en démolissant les bases F.L.N. au Maroc et en Tunisie, *provoquant s'il le fallait un conflit mondial.* A son avis, les progrès du communisme seraient stoppés maintenant ou jamais.

Cette tendance qui avait l'appui de l'O.A.S., estimait, au lendemain du putsch, avoir certes perdu une bataille; mais elle se préparait aussitôt à une deuxième bataille mieux organisée et plus ample.

Ses espoirs étaient fondés sur deux ordres de considération :

« 1° ... Le 22 avril nous a instruits; nous savons maintenant sur qui nous pouvons compter. En fait tous les officiers généraux ont été d'accord avec nous, même lorsqu'ils y mettaient des nuances. Vérification faite, même les officiers généraux réputés « loyaux » ne l'ont été qu'en accord avec nous, les insurgés ! Et au plus haut niveau ! L'Amiral de Q... ne téléphona-t-il pas au P. C. insurgé pour lui demander d'envoyer une section de paras, afin de le faire prisonnier et de l'« obliger » à donner des ordres favorables aux insurgés ? En Oranie le Général P... ne prit-il pas la liaison avec le gouvernement qu'en accord avec les insurgés ? Le premier message de fidélité envoyé d'Oranie par le Colonel C... ne fut-il pas accompagné — à l'intention des insurgés — du commentaire suivant : « Je reste fidèle au gouvernement qui m'a nommé, mais je comprends parfaitement qu'il est temps que ce gouvernement change »... Nous possédons d'ailleurs, disent les hommes du clan, les notes d'écoutes des journées d'avril et nous savons de quoi nous parlons...

« En France, nos possibilités sont restées intactes, car l'infrastructure de l'insurrection n'a pas été touchée pour la simple raison que, n'étant pas entièrement prête, elle ne s'est pas dévoilée. Ceux qui sont arrêtés sont des comparses et des relations personnelles de Challe auxquels il avait demandé de menus services. Les plus « grosses têtes » militaires et politiques n'ont

pas été inquiétées; mieux, les premiers passent pour avoir été loyaux au gouvernement, et les seconds pour avoir été neutres, puisque restés chez eux par la force des choses...

« Enfin le terrain qui a permis le déclenchement de l'insurrection est inchangé : c'est-à-dire *la guerre* d'Algérie. La guerre doit à nouveau fournir le terrain propice. L'intensification de la presse permettra :

— de faire en sorte qu'après les derniers événement, les faits locaux deviennent le facteur principal afin d'empêcher la réflexion de la troupe et des cadres troublés;

— aux officiers dont l'attitude était favorable au putsch, donc jugée trop attentiste par le gouvernement, de multiplier les succès militaires pour retrouver leur crédit et se rendre indispensables;

— d'aboutir au plan Challe en partie sans Challe, c'est-à-dire offrir des secteurs où la rebellion aura disparu, rendant la négociation inutile, et permettant de présenter aux officiers cette négociation comme une trahison d'autant plus grande.

2° Nous connaissons enfin l'obstacle principal en Algérie : le contingent. Il s'agira la prochaine fois de l'isoler, puis de l'intimider. Par ailleurs les officiers loyaux se sont dévoilés. Les choses sont donc clarifiées.

En France, la menace et l'intoxication devront être menées de telle sorte qu'il ne puisse se constituer un front d'opposition. Nous devons faire en sorte qu'entre la menace communiste et nous, le choix soit fait en notre faveur. Nous devrons accroître notre activité politique dans le but de *rassurer.* »

Depuis mai, l'O.A.S. qui a fini par s'imposer à l'ensemble des factions algériennes a développé son activité, selon cette analyse de l'échec du 22 avril. Elle a agi dans l'armée, en Algérie, en France.

Sur le plan politique français, l'action de l'O.A.S. est connue. L'attitude de certaines forces politiques s'éclaire cependant à la lumière de ce plan. Constatons le refus de la S.F.I.O., du M.R.P. (et de la F.E.N.) de *coopérer* avec le Parti communiste dans la lutte contre l'O.A.S.; et la complaisance du *Monde* pour instituer Salan comme *interlocuteur politique.* Est-ce conscient ou non ? A croire en tout cas que Salan connaît son monde...

Nous voudrions insister ici sur certains aspects de la préparation d'un nouveau putsch, tels que des témoignages dignes de foi nous les révèlent. Par nature ce ne sont que des indices, mais qui méritent l'attention.

En Allemagne : Plusieurs officiers signalent depuis ces derniers mois un net effort de l'O.A.S. dans les forces françaises stationnées en Allemagne : « La tâche fut facilitée par le fait que le pouvoir envoya en Allemagne les généraux et cadres compromis tant après le 24 janvier 1960 (barricades d'Alger), qu'après le putsch du 22 avril au lieu de les mettre en prison. Il convient également de noter qu'au moment du putsch d'avril, le pouvoir avait décidé d'appeler des renforts des F.F.A. sur Paris pour le protéger... Mais nombre de commandements y étaient assurés par ceux-là même des officiers qui, dès le 22-23 avril, s'étaient ouvertement déclarés pour Challe; parallèlement les officiers loyalistes avaient été provisoirement relevés de leurs commandements et leurs troupes passées sous commandement activiste. Si bien qu'une partie importante de ces troupes appelées en renfort — et notamment les blindés — reçurent le contre-ordre de stopper avant les Vosges, le pouvoir ayant enfin eu vent de ce loyalisme particulier.

« Depuis le putsch, après s'être tus un moment, tous ces officiers factieux qui pullulent dans les F.F.A. ont vite repris leur superbe et encouragés par la mansuétude gouvernementale, déclarèrent ouvertement qu'ils recommenceront à la première occasion. Les officiers activistes sont placés aux postes les plus importants dans les rouages du commandement et des grandes unités; des réunions plus ou moins secrètes se succèdent en vue de parfaire cette organisation et de mettre au point ses projets ».

En France : « Les services qui ont la mission de détecter ces activités feignent de n'en rien voir pour la raison qu'eux-mêmes ne font bien souvent qu'un avec l'organisation putschiste. Des officiers de ces services se vantent au surplus qu'un petit cénacle qui entoure le Ministre et dirige un service important de « Sécurité », est acquis aux putschistes. Cette activité « autour du Ministre » a été récemment confirmée par un général attaché lui-même à la direction de la Défense Nationale. La sécurité militaire menace aussi les cadres qui ne remettraient pas aux officiers S.M. les tracts « subversifs » trouvés dans leur boîte aux lettres ou à leur domicile ! Il s'agit ici non de la propagande activiste, mais des appels à la vigilance anti-O.A.S. et antifasciste. Les officiers de ce « service » ajoutent : « Méfiez-vous, le Commandement peut fort bien nous envoyer ces tracts lui-même pour voir votre réaction et connaître ainsi vos sentiments ! Dans de telles conditions une méfiance encore jamais vue, sinon sous l'occupation de 1940 à 1944, règne parmi les cadres militaires. »

Ce sont ces efforts qui accréditent l'idée qu'en cas de sédi-

tion l'offensive partirait simultanément d'Algérie et des F.F.A. qui ont précisément des complicités dans l'Est de la France — région de Metz commandée par Massu — avec la IIe D.L.I., voire la 7e D.L.B., toutes deux implantées récemment du Nord de la Lorraine jusqu'à Besançon.

En Algérie, la même intoxication des cadres se développe. Un exemple : « Au début du mois de novembre, des coups de feu sont tirés d'une voiture européenne, faisant un mort et huit blessés. Se tenait à proximité une réunion de personnalités militaires, policières et judiciaires importantes. Une personnalité policière fut — à cette occasion — l'objet de questions concernant l'O.A.S. et l'impunité dont elle bénéficie. Ce haut personnage répondit : « Je suis absolument de votre avis, mais que voulez-vous que j'y fasse ? J'ai fait perquisitionner chez plusieurs têtes de l'O.A.S.; je m'y suis rendu en personne. Ce que j'ai trouvé chez eux suffisait à les faire mettre en tôle pour longtemps !... Seulement il s'agit d'individus dont les revenus annuels varient entre 40 et 50 millions de francs ! Alors dès que je les inquiète, les appuis venant de Paris, de X..., de Y... ou de tel Ministre interviennent et je dois les remettre en liberté. Ils courent toujours et après cela — sûrs de leur impunité — leurs activités O.A.S. se développent mieux encore qu'auparavant. Lorsque le hasard fait qu'ils me rencontrent dans une cérémonie ou dans la rue, non seulement ils me font effrontément observer qu'ils m'ont vu, mais encore ils ricanent d'un air de dire : « Tu vois, je suis encore là malgré toi ! »...

« Ceci montre qu'à certains échelons d'exécution on agirait assez efficacement si on ne sentait le poids terrible de la hiérarchie complice et d'un tas de hiérarchies parallèles qui font hésiter, ou rendent lâches. Les éléments loyaux se sentent menacés par l'O.A.S.[2] et pas du tout protégés par un gouvernement à double face. A noter qu'en Algérie l'arrestation d'un authentique O.A.S.[1] équivaut à une condamnation à mort O.A.S. (souvent exécutée) pour la personnalité policière qui est à l'origine de l'arrestation ou du maintien en détention. »

Récemment, tout laisse aussi penser que le colonel Godard a dû de n'être pas arrêté à l'attitude plus que conciliante du 2e R.E.C. (Régiment Etranger de Cavalerie). Une opération le 1er novembre au matin, pour arrêter Jouhaud à Bou Sfer, était connue de tous dès la veille (donc de l'intéressé). Les gendarmes mobiles et C.R.S. venus de France se plaignent constamment de l'attitude de la police locale qui les gêne au cours de leur

2. Car la plupart de ceux dont on annonce l'arrestation sont des faux O.A.S., dénoncés par les vrais à la police complice. Ces faux O.A.S. sont donnés en pâture à l'opinion publique par la presse gouvernementale ou le Ministère de l'Intérieur.

travail anti-O.A.S. et aussi des fuites qui proviennent des milieux militaires.

C'est ainsi que, sur le plan radio, les gendarmes et C.R.S. de France ne veulent plus communiquer leurs indicatifs ni leurs fréquences de travail; ils ont désormais un code particulier pour donner leur position.

Côté O.A.S. un réseau radio clandestin sous l'indicatif « Moineau » donne des ordres contrecarrant l'action des unités anti-activistes.

L'exemple d'Oran montre la minutie des préparatifs : « En vue du prochain putsch la ville d'Oran et ses environs ont été divisés en « collines » et chaque « colline » en « îlots » avec les chefs et branches correspondantes. L'O.A.S. vient de passer à l'organisation militaire proprement dite, étape d'organisation qui suit l'étape para-militaire terroriste. Les réservistes européens ont reçu des fascicules de mobilisation, aussi bien les officiers que les sous-officiers et deuxième classe; ces fascicules sont semblables à ceux de l'armée avec en plus l'indicatif « O.A.S. ».

Les plans d'insurrection correspondent à tous les plans connus des spécialistes militaires :

— Les unités « O.A.S. » formées par les « îlots » bloqueront les forces de l'ordre qui cantonnent sur leur périmètre et qui n'obéiront pas au pouvoir nouveau;

— Des plans de barricades sont dressés de telle façon que celles-ci laissent des axes libres pour les mouvements des insurgés;

— Des sabotages des véhicules des forces de l'ordre auront lieu en même temps (de nuit est-il recommandé). Auparavant il convient de faire dès maintenant des essais de sabotage;

— Chaque « îlot » doit par n'importe quel moyen pénétrer à l'intérieur des cantonnements militaires *dès maintenant* pour faire un rapport exact des effectifs, des véhicules, de l'état d'esprit, du nom exact de tous les cadres, etc;

— Dès aujourd'hui, les chefs d'îlots O.A.S. envoient chaque matin un bulletin de renseignements à leurs supérieurs pour 9 heures précises;

— Les bâtiments publics et installations vitales seront occupés par des unités spécialisées, ainsi que les barrages extérieurs à la ville, pour empêcher toute arrivée de renforts anti-O.A.S.

— Il est exigé « qu'il soit indispensable d'obliger les forces qui voudraient rester fidèles à de Gaulle de passer par les insur-

gés pour obtenir le ravitaillement et les approvisionnements nécessaires à leur vie »...

On voit donc que les putschistes cherchent à pousser leurs avantages. Mais on notera que ces avantages ne sont poussés que là où le terrain leur est familier : l'armée de métier, les milieux ultras d'Algérie. L'existence des informations publiées ci-dessus montre cependant que dans l'armée et chez les Européens d'Algérie existent des forces qui refusent l'aventure. Les chiens peuvent mordre et faire mal. Ils mordront d'autant moins que le corps de la nation auquel ils veulent s'attaquer, les repoussera avec plus de vigueur et d'unité. La résistance populaire à leur entreprise est décisive : en encourageant les forces saines, en décourageant les autres. Il n'y a rien à attendre ni du haut commandement, ni du gouvernement. Le peuple français, le contingent, le peuple algérien ne doivent compter que sur eux-mêmes.

Il a plu sur mon pays

Boualem Khalfa, membre de la direction du Parti communiste algérien, est actuellement incarcéré à la prison de Caen. Le Club des Amis du Livre Progressiste, 142, boulevard Diderot, Paris-12e, vient de publier un florilège de Khalfa, « Certitudes », dont nous avons extrait le poème ci-dessous.

Verlaine, la pluie que tu chantes
A un goût de cendres
Un parfum rance de fleur fanée
Morte profanée
Entre les pages d'un livre.

La pluie de mon pays, Verlaine !
A la violence de nos passions
Elle roule sur les pentes
Comme la haine dans nos cœurs
Elle gonfle les torrents
Comme l'amour nos cœurs.

Il a plu des siècles durant
Sur les rochers des Nementchas
Sur les terrasses des Casbahs
Sur les tôles des bidonvilles
Sur les joues flétries des mères
Sur les joues creuses des bambins
Sur le jasmin parcheminé
Des joues des jeunes filles

Verlaine ! Moi je sais pourquoi
Mon ciel a brûlé ses larmes
Au feu de notre soleil
Pourquoi les étoiles s'allument
Sur les rochers des Nementchas
Pourquoi brusquement nos terrasses
Se sont peuplées de pigeons blancs
Pourquoi les larmes ont séché
Sur les joues des mères, des bambins
Pourquoi le jasmin refleurit
Sur les joues des jeunes filles

Car le sais-tu, Verlaine !
Toi qui nourris
Ma mélancolie de vaincu
D'orphelin sans patrie
Il y a dans nos cœurs
Beaucoup d'amour
Beaucoup de haine
Tant de larmes ont coulé sur notre patience
Qu'elle a enfin fondu
La pluie finit toujours par dénuder le roc.

Plaidoirie pour les avocats

Le 13 novembre dernier comparaissaient devant le Tribunal de grande instance de la Seine six avocats poursuivis en raison de leur activité professionnelle en faveur d'Algériens inculpés : Mes Michèle Beauvillard, Oussedik, Ben Abdallah, Vergès, Courregé et Zavrian. Après un long délai de réflexion, le Tribunal a relaxé cinq des inculpés, le sixième, Me Oussedik, étant condamné avec sursis, sans toutefois encourir de suspension professionnelle. Au cours du procès, Me Joë Nordmann avait apporté son témoignage en faveur de ses confrères poursuivis. C'est le texte de ce témoignage que l'on trouvera ci-après.

En ma qualité de secrétaire général de l'Association Internationale des Juristes Démocrates, je suis en contact avec des magistrats, des professeurs de droit, des avocats de nombreux pays. A chacune de nos rencontres, les questions posées par les amis de la France se rapportent toujours au même problème : l'affreuse répression subie par le peuple algérien. Si leur foi dans la vocation libératrice de la France des droits de l'homme, parfois entamée, est restée debout, je dois dire que c'est grâce aux actions multiples du peuple français pour mettre fin à la guerre d'Algérie, et grâce en particulier à la défense courageuse d'Algériens, assurée par des avocats des Barreaux français. C'est pourquoi ce procès suscite à l'étranger un intérêt passionné. C'est le procès des droits de la défense.

Je connais, Monsieur le Président, votre souci de ne pas mettre en cause ces droits. Je sais que le gouvernement ne paraît s'intéresser qu'aux fonds reçus par mes confrères, aux papiers détenus par eux et qu'ils ont hésité à laisser à la disposition de la police en laquelle ils n'ont pas de raisons d'avoir confiance, aux voyages qu'ils ont accomplis à l'étranger. Mais pour tout avocat digne de ce nom, de telles questions ne relèvent que de la conscience du défenseur.

J'imagine les protestations d'un Berryer, d'un Labori, d'un Demange devant de telles investigations policières touchant à l'exercice de notre profession.

Les avocats de France qui assument la défense des Algériens devant les tribunaux répressifs sont, aux yeux de l'étran-

ger, les dignes représentants des traditions généreuses qui ont assuré le rayonnement de notre pays.

Quant aux avocats d'Algérie, ils défendent la plus belle des causes : celle de la liberté de leur peuple.

Il est un autre point sur lequel je puis apporter mon témoignage personnel.

J'ai connu un avocat de grand cœur, un avocat du Barreau d'Alger, dont le corps supplicié a été trouvé, écrasé, au pied d'une caserne de parachutistes : Boumendjel. Il était membre du Conseil de l'Association Internationale des Juristes Démocrates. Il était mon ami.

J'ai souvent plaidé avec lui, et avant le 1er novembre 1954 déjà, devant les tribunaux d'Algérie. Peut-être l'a-t-on interrogé sur les honoraires qu'il recevait, sur les papiers qu'il détenait, sur les voyages qu'il accomplissait.

Mais ce n'est pas pour ce motif qu'il a été arrêté et qu'il est mort. Ce n'est pas pour ce motif que mes confrères d'Algérie, qui assurent la défense des patriotes algériens, ont été internés pendant de longues années. Ce n'est pas pour ce motif qu'est mort mon ami Ould Aoudia, dont le tueur est toujours libre. Ce n'est pas pour ce motif qu'Oussedik et Benabdallah ont été internés à leur tour. Ce n'est pas pour ce motif que les visas sont accordés avec retard lorsque nous sommes appelés à nous rendre en Algérie.

J'en porte ici témoignage par l'expérience que j'ai de la défense en Algérie.

Les entraves que l'on apporte à cette défense n'ont aucun rapport avec des honoraires, avec des papiers ou des voyages. Elles concernent notre mission même de défenseurs. Ce n'est pas l'homme, c'est la robe que ces poursuites visent. Il suffit de rappeler ici l'activité législative plus destructive qu'ordonnée qui porte toujours davantage atteinte à de nombreux droits de la défense.

De même que des Algériens, parfois blessés à mort, ont été laissés pendant des jours sans soins sur le pavé parisien, de même certains voudraient voir condamner des Algériens sans qu'ils aient eu le secours d'un défenseur.

Je sais que l'on reproche également à mes amis, à mes confrères d'avoir fait de la barre une tribune. Mon expérience, longue déjà, des procès politiques, me permet d'apporter sur ce point également mon témoignage personnel. Un accusé politique défend non sa personne, mais sa cause, mais son mouvement, mais sa patrie. Il préfère à sa vie, sa raison de vivre.

J'ai fait mes premiers pas dans le Palais sous le patronage d'un grand avocat qui s'appelait Marcel Willard. Il a montré dans un livre admirable : *La défense accuse,* qu'il en fut toujours ainsi. Babeuf déjà s'écriait : « Le peuple tout entier est intéressé à ce que nous disons. » Ferré, le communard, confiait à l'avenir le soin de sa mémoire et de sa vengeance : « Jamais je ne sauverai ma vie par lâcheté », s'écriait-il devant ses juges.

Et de même, un accusé algérien s'adresse, par delà ses juges, à son peuple, son peuple qu'il faudrait mettre tout entier au banc des accusés si la répression judiciaire était conséquente avec elle-même.

Quel est alors, Messieurs, le rôle de l'avocat ? Son rôle, son devoir sont d'être aux côtés de son client. Lorsqu'il est d'accord avec lui, lorsqu'il ressent comme lui la justesse de sa cause, il est le porte-parole de celui qu'il défend. S'il se refusait à le faire, il serait récusé, ce que fit le Maréchal Ney en 1815, qui s'écria devant ses juges : « Je préfère renoncer à être défendu plutôt que de renier ma patrie ». C'est ce que fit Dimitrov à Leipzig, qui récusa son défenseur nazi le Dr Teichert.

Dimitrov a dit : « Je défends le sens et le contenu de ma vie. Chaque phrase que je prononce devant le Tribunal, est le sang de mon sang, la chair de ma chair ». Il ne défendait pas seulement son honneur. Dans un procès politique, la défense implique la dénonciation par un homme d'avant-garde du mensonge et de l'oppression. « Le rôle d'accusateur est le seul qui convienne à un opprimé », a proclamé Blanqui qui passa en prison la moitié de sa vie.

C'est ce rôle d'accusateur qui convient seul à l'avocat digne d'assurer la défense d'un homme de progrès, d'un homme qui défend sa patrie. Les avocats qui assistent les Algériens en justice, ont dénoncé les tortures, les illégalités, les crimes commis. Ils ont grandement contribué à les faire connaître à l'opinion. C'est pourquoi tant de tentatives ont été faites pour étouffer leur voix.

De Moro Giafferi, avocat choisi avec Marcel Willard par Dimitrov, a eu cette apostrophe célèbre: « L'incendiaire, Goëring, c'est toi ! » Comment défendre un peuple en lutte pour sa libération sans dénoncer en même temps les incendiaires ?

Monsieur le Président, Messieurs les Juges, je ne porte pas témoignage seulement de ce que ma propre expérience m'a appris. Je n'exprime pas ma seule opinion personnelle ou celle de mes amis proches; je crois pouvoir dire que c'est l'opinion de la grande majorité des avocats de ce Palais.

L'un d'eux, qui n'est pas un ami politique de mes confrères prévenus sur ce banc, a pu dire en 1938, à l'ouverture de la conférence du stage dont Jacques Vergès devint plus tard le premier secrétaire : « Il n'y a pas d'exemple d'une cause perdue d'avance et jugée par ordre qui n'ait trouvé un avocat du barreau de Paris pour la défendre au péril de sa réputation, de sa liberté ou de son existence. Il y a des idées qui valent une vie et des règles de trois pour lesquelles on se fait tuer ». Ces paroles prophétiques du Bâtonnier Jacques Charpentier furent prononcées en 1938. Elles sont vraies aujourd'hui.

Sur ces bancs, c'est la défense qui est poursuivie. Lorsqu'une assemblée parlementaire est appelée à statuer sur la levée de l'immunité d'un de ses membres, elle est tenue d'examiner deux questions : la poursuite est-elle sérieuse ? la poursuite est-elle loyale ? Lorsqu'à la requête du gouvernement, le ministère public poursuit ses adversaires à la barre, les mêmes questions doivent être posées à mon avis.

Je suis heureux d'avoir pu apporter ici le témoignage de mon entière solidarité à mes amis et confrères poursuivis.

Je les assure de mon admiration de leur courage, de mon estime et de mon amitié.

J O E N O R D M A N N

Francis Cohen

La semaine de la pensée marxiste

Combien de clercs et de bacheliers attiraient jadis les grandes disputes de Sorbonne ? Le fait est en tous cas qu'elles ont laissé leur trace dans l'histoire des idées et dans l'histoire tout court.

C'est à quelque chose de ce genre que nous venons d'assister. La première Semaine de la pensée marxiste est le signe d'un grand, d'un décisif changement.

Six jours de suite, deux, quatre, six mille intellectuels parisiens ont rempli à refus de vastes salles. Parmi eux, quatre sur cinq au moins sont des jeunes, des étudiants. Des étudiants de la France capitaliste de 1961, fils et filles de la petite, moyenne et grande bourgeoisie.

La question qui leur importait était de savoir ce que pensent les marxistes. Les marxistes-léninistes, plus précisément; bref, les communistes. A l'âge où l'on décide quoi faire de sa vie, où l'on cherche sa place dans le monde, c'est aux communistes que l'on vient demander comment vivre avec son temps.

Et que personne ne vienne nous jeter à la tête le nombre de ceux qui n'étaient pas là. Aucun mouvement d'idées n'a été ou n'est capable d'un tel rassemblement. Sans vouloir ignorer les masses que peuvent réunir des manifestations catholiques et sans mépriser la qualité de réflexion que l'on peut rencontrer dans ces milieux, il n'y a pas de commune mesure entre l'expression d'une tradition largement dominante en ce pays, encadrant tout naturellement la jeunesse des classes dirigeantes, et la quête révolutionnaire d'un mode de pensée nouveau et adéquat à notre époque.

Que personne ne vienne ironiser sur une prétendue abstraction de ces joutes de l'esprit. Ceux-là même qui stupéfiaient le 7 décembre les commentateurs en suivant patiemment un débat philosophique parfois très ardu, ils étaient le 6 et le 19 dans la rue avec le prolétariat parisien contre la menace fasciste.

Non. Le processus que décrivait déjà le *Manifeste Commu-*

niste s'accélère dans notre pays. Les meilleurs fils des classes dirigeantes s'éveillent à l'intelligence théorique du mouvement historique. Il est vrai que le communisme, aux temps de Gagarine et du programme du XXIIe Congrès a de quoi attirer bien des regards. Le mouvement auquel nous assistons n'en est que plus puissant et plus solide.

Qui était à la Mutualité, en cette semaine, a pu s'assurer d'une vertu essentielle de ce public : le sérieux, la santé. Il n'était que de voir la sensibilité et l'intelligence avec lequel il réagissait aux nuances de pensée des orateurs pour apprécier du travail d'éducation considérable déjà accompli — à l'insu je le veux bien de certains qui en subissent les effets — par le parti de la classe ouvrière et son idéologie de lutte, de libre critique, de santé morale.

A la soirée du cinéma, pourtant démarrée dans une atmosphère de chahut juvénile, c'est l'humanisme des vrais artistes qui recevait les suffrages et non le raffinement formaliste ou la séduction des vices fin de régime.

A la soirée de l'histoire, ce qui importait visiblement, c'était de savoir comment faire l'histoire d'aujourd'hui.

A la soirée des psychiatres le prestige des mots savants de l'analyse n'avait de prise que s'il rejoignait les conduites réelles du militant engagé dans la lutte de classes.

A la soirée de la morale, les plus courageuses prises de position individuelles de certains chrétiens, vigoureusement applaudies pour leur valeur d'action, ne trouvaient pas la même oreille si l'on pouvait soupçonner une tentative de justifier en leur nom des positions idéologiques qu'elles contredisent en fait.

A la soirée de clôture, l'attrait du débat contradictoire ayant disparu, il restait l'attention avec laquelle la salle suivait dans tous ses détails l'exposé en forme de la conception communiste de la bataille des idées en notre temps et dans notre pays. De même, à la soirée des philosophes, les tentatives, si brillantes soient-elles, pour ramener le débat à des aspects superficiels, tombaient vite à plat, l'intérêt se concentrant sur la question fondamentale : le marxisme-léninisme est-il apte à rendre compte de toute la réalité ?

Nous ne pouvons pas ici rendre compte à proprement parler de cette semaine. Nous en avons donné le programme dans notre dernier numéro. Nous publierons dans le prochain, au moins le texte des débats sur le cinéma et nous tenterons une étude d'ensemble de ces soirées, de l'apport respectif des

marxistes-léninistes et des interlocuteurs libéraux ou chrétiens qu'ils avaient invités à une confrontation approfondie. Nous ne voulons aujourd'hui qu'attirer l'attention sur l'événement. Désormais, personne, et les marxistes eux-mêmes tout les premiers, ne peut plus mener la bataille des idées en France, sans tenir compte de l'état des esprits que vient de révéler l'initiative du *Centre d'Etudes et de Recherches Marxistes*, de la Fédération de Paris du Parti communiste français et de l'Union des Etudiants communistes de France.

Certes, il serait absurde, et peu dialectique, d'isoler le fait d'une série d'autres. Celui-ci, par exemple : les Editions Sociales, qui publient les classiques du marxisme-léninisme et les œuvres des marxistes français contemporains, ont battu en 1960, puis en 1961 leurs propres records de vente. Cet autre : le dépliant annonçant la Semaine pouvait faire état de huit revues françaises vivantes et faisant autorité, et qui sont des revues marxistes ou, pour deux d'entre elles, d'alliance entre des marxistes et d'autres courants de pensée. Les organismes de diffusion de la littérature marxiste et progressiste ont ouvert en quelques mois une trentaine de librairies dans toute la France. Le journal des étudiants communistes, *Clarté*, est devenu le plus important journal étudiant. Il n'y eut pas, ces dernières années, de grand mouvement des travailleurs pour la paix, contre la guerre d'Algérie, contre le fascisme, contre la politique gaulliste d'exploitation et d'obscurantisme, auquel les intellectuels ne se soient ralliés dans une grande proportion, souvent avec leurs organisations.

C'est ce qu'avait compris le XVe Congrès du Parti communiste français quand il décida la création du C.E.R.M., car, dit alors, Maurice Thorez, « un nouvel effort doit être entrepris pour faire une plus large place, donner un cadre plus étendu au travail de recherche, et pour gagner de nouveaux intellectuels à la cause des idées avancées, de la démocratie et du socialisme ».

Ainsi rassemblée en un faisceau sous l'égide d'un organisme nouveau et venant à son heure, cette série de phonomènes convergents vient sans doute en une semaine de prendre une qualité nouvelle. Des possibilités considérables sont offertes au développement de la pensée marxiste. Elles exigent de l'audace des penseurs — et de leurs éditeurs, des revues et des conférenciers. Rien ne serait plus funeste que d'oublier que les grands triomphes viennent de l'accumulation de petits succès. Aussi bien, la Semaine de la Pensée marxiste a été aussi celle des quarante groupes d'études, où les étudiants ont discuté

avec les jeunes et les moins jeunes philosophes, historiens, économistes et savants marxistes; celle aussi de trois séances de discussion de l'Université Nouvelle.

Il faut donc continuer, satisfaire cette soif qui s'est manifestée. C'est la tâche de tous ceux pour qui la pensée marxiste n'est pas seulement l'objet de débats théoriques, mais une des formes de leur activité pratique, notamment ces militants dont à maintes occasions on a pu percevoir l'apport direct. L'analyse des débats révélera les directions principales du travail à poursuivre. Je noterai seulement ici qu'il m'a semblé à la soirée philosophique, que la question des rapports entre la matière et l'esprit reste primordiale. Peut-être même toute ambiguïté à ce propos n'est pas totalement exclue dans la tête de ceux-là même dont l'adhésion aux thèses de Roger Garaudy, Jean Orcel et Jean-Pierre Vigier était absolument manifeste. Jean-Paul Sartre et Jean Hyppolite le comprennent bien quand ils disent voir une « théologie » dans le matérialisme dialectique.

D'une part, la rapidité extrême du progrès des connaissances à notre époque sert souvent à cette étrange conception que, un nouvel approfondissement étant toujours en vue, notre connaissance est mal assurée et qu'en fin de compte nous ne sommes assurés que de notre propre pensée, à la rigueur de l'histoire humaine dont nous pouvons embrasser le passé dans sa totalité. D'autre part, la tentation subsistera longtemps pour tout intellectuel de s'ériger en juge de la réalité. J'ai cru du moins distinguer là le thème d'utiles développements futurs.

Quoi qu'il en soit, nous avons à aider les intellectuels, et les jeunes intellectuels en particulier, à approfondir leur intelligence théorique du réel; l'intelligence de l'observateur est partielle, seule l'intelligence de l'acteur peut être complète, donc efficace. Les milliers de participants de la Semaine en ont conscience. Notre devoir en découle.

F R A N C I S C O H E N

René Huyghe et l'esthétique matérialiste

Nous avons vu que l'auteur comptait parmi les composantes de l'œuvre d'art « le monde des pensées et des sentiments » à quoi correspond le « mental » comme faculté créatrice. Négliger la réalité extérieure c'est, nous l'avons dit, se fourvoyer dans l'abstraction. Mais n'avoir d'yeux que pour cette réalité et compter pour rien le mental, ce serait, selon notre auteur, commettre le péché de réalisme*.

Parlant des écueils du réalisme au XIXe siècle et de l'abstraction aujourd'hui, R. Huyghe écrit : « C'est oublier que le problème de l'art est un problème humain, que rien ne peut s'y poser si ce n'est par rapport à l'homme et que tout ce qu'on y introduit, réalisme ou plastique, en plus de sa valeur éventuelle, ne peut s'isoler d'un troisième facteur, celui de l'expression » (*D.V.* 89). Cette façon de mettre sur le même plan *réalisme* et *plastique* surprend un peu car, enfin, tout art réaliste suppose une élaboration plastique. Un peu plus haut, usant toujours du mot dans le même sens, il demandait : « Le tableau est fait mais par quel sacrifice sinon celui du réalisme ? » (*D.V.* 80). Et ainsi, tout au long du livre, ce mot se trouve, si l'on peut dire, plastiquement disqualifié. « Le réalisme ne s'est jamais justifié, écrit-il plus loin, que par une émotion qui y trouvait son élément » (*D.V.* 162) et R. Huyghe, à l'appui de son dire, cite Wölfflin. Mais que disait Wölfflin ?[21]. « Il faut bien de la légèreté d'esprit pour penser qu'un artiste ait jamais pu se placer en face de la nature sans idée préconçue. Le concept de présentation qu'il fait sien et la manière dont il a été informé par lui est d'une importance bien plus grande que tout ce qu'il a pu retirer de *l'observation directe*... L'idée de *l'observation de la nature* reste vide tant qu'on ne sait pas sous quelles formes la nature est observée ». (Souligné par nous, R. D.). Le texte est assez clair : c'est l'observation de la nature, telle que la recommande le principe classique de l'« imitation » qui se trouve ici mise

* *La première partie de cette étude a été publiée dans notre numéro 131.*

21. Dans ses Principes fondamentaux de l'histoire de l'art.

en cause. Et pas autre chose. Par réalisme, il faudrait donc entendre « imitation de la nature » chaque fois que le mot apparaît sous la plume de R. Huyghe avec une nuance péjorative.

Relisons tel passage de l'*Art et l'Ame* : « Il en est du Réalisme comme de la Science : les mailles de leurs filets sont semblables; elles retiennent autant de choses; elles en laissent échapper autant, qui sont d'ordre insaisissable » (*A.A.* 39).

Laissons, pour le moment, cette comparaison avec la Science et le jugement de valeur qu'elle implique. Retenons seulement que cette réduction de l'art réaliste à l'un de ses moyens historiques, ou, si l'on veut, à l'une des formes que le réalisme a pu prendre, interdit toute recherche réaliste. Comme il est aisé de transposer ce qui est dit ici de la peinture aux autres arts, et notamment à la littérature, on pourrait craindre que R. Huyghe n'aide guère à la compréhension et au renouvellement du réalisme moderne. A y regarder de plus près, R. Huyghe s'en prend au « style » des peintres officiels du second Empire et de la 3e République, aux Bonnat, Bouguereau, Cabanel et autres Debat-Ponsan, à ce Garnier dont il reproduit le *Flagrant Délit* (d'adultère !)[22]. Il ne s'agit pas seulement pour ces « peintres » de reproduire, avec un scrupule tout militaire, le réel jusqu'au moindre bouton de guêtre : car ils ne dédaignent de montrer les anges, les naïades, les oréades (ô Bouguereau !). C'est, tout bêtement, une peinture qui vise à la production d'images banales, plates et pieuses, confirmant les contemporains dans la vision moyenne et passive qu'ils peuvent avoir de leur époque. Le peintre use de son talent d'imitateur à dresser, d'une partie du monde, un strict constat visuel sans paraître concerné, au plus intime de lui-même, par ce qu'il voit. Dans le véritable réalisme, l'artiste va plus loin.

Il montre le réel dans ses aspects neufs et significatifs. Il voit ce que d'autres avant lui n'avaient pas vu, tout simplement parce que d'eux à lui le monde a changé. Cette action par laquelle les hommes aménagent et transforment la réalité fait aussi partie du réel. La sensibilité particulière à l'artiste, elle aussi, ne se surajoute pas au réel mais en fait partie intégrante.

VII

Homo additus naturae, répète-on depuis Bacon pour définir le créateur. Soit. Mais n'est-ce pas séparer et immobiliser ce que l'art unit et reflète dans son mouvement ?

On peut parler de réalisme à propos de Van Eyck et de

22. *Cette toile, savoureuse de médiocrité, avait déjà été reproduite dans une numéro de la revue* Point *(avril 1949), consacré par les soins de Francis Jourdain à* l'Art officiel, de Jules Grévy à Albert Lebrun. *A notre connaissance, ce numéro est introuvable aujourd'hui.*

Vermeer; mais il est évident que l'intimisme austère, presque mystique de an Eyck (*Les Arnolfini*) n'est pas celui, raffiné, quasi voluptueux de Vermeer. Nous laissons à d'autres le risque de commenter l'art de Vermeer après ce qu'en a dit R. Huyghe[23]. Remarquons de façon plus générale, que l'univers poétique d'un peintre comme Vermeer ne se substitue pas à la réalité de son époque; le « plastique » ici, n'escamote pas le réel : mais l'éclaire, le colore de sa meilleure lumière. Pour cela, c'est vrai, il a fallu l'intervention d'*un peintre*, la prise de possession par lui de cette réalité. Tout artiste réaliste, à sa manière et selon son temps, capte ainsi un moment du monde en devenir[24].

Le dogme classique de l'imitation de la nature, entendu strictement, — et sans qu'on tienne compte de l'opinion des créateurs qui le nuancent — implique, au contraire, une passivité à l'égard du monde. Il peut fort bien exprimer la nécessité pour l'artiste d'être attentif au réel hors de lui mais la formulation théorique est naïve. Elle paraît correspondre à une longue période où les hommes semblent subir l'histoire et ne pouvoir, malgré le mot prophétique de Descartes, maîtriser et transformer le réel. Le dogme a été ébranlé au siècle des révolutions parce que les hommes, alors, découvrent leur puissance. Qu'un régime politique tombe, qu'une industrie naisse, qu'une technique s'invente, c'est autant de signes d'une activité efficace. Pourquoi l'artiste serait-il demeuré à l'écart de ce mouvement ? Le temps est venu qu'il prenne pleine conscience, lui aussi, de son aptitude à créer, à transformer, dans son propre domaine. Mais les conditions du travail artistique dans la société bourgeoise du XIXe siècle sont telles que cette prise de conscience souveraine ne peut être qu'*individuelle*. L'artiste se libère de l'Ecole mais *seul*. Tandis que les imitateurs imperturbables, croyant perpétuer le classicisme par l'académisme, vident le réalisme de toute *vérité*. C'est au nom de la vérité dans l'art que Zola défendra Manet contre leurs détracteurs communs. L'univers des peintres académiques, peuplé de petits pâtissiers, de jeunes filles au piano et d'ecclésiastiques replets est un univers conventionnel. La convention acceptée, le peintre peut rivaliser avec le photographe et faire admirer sa virtuosité. Le réel, pour lui, ne compte au fond pas plus que pour l'artiste abstrait qui déploie de même, dans le jeu des lignes, des couleurs et des matières, une virtuosité qui ne vaut que par elle-même. C'est pourquoi la bourgeoisie d'aujourd'hui peut aimer l'abstraction comme elle goûtait naguère

---

23. *Dans la* Poétique de Vermeer *in* Vermeer *de A.-B. de Vries (1948), pp. 109 et suiv., et* D.V., *342 et suiv.*

24. *Et tant pis si nous passons pour dupes... « Les dupes les croient des réalistes », dit Huyghe à propos de Fra Angelico, de Vermeer et de Corot* (A.A., *342). Question de mot ?*

l'imitation : dans les deux cas elle tourne le dos à la vérité du réel.

Aussi la querelle que R. Huyghe semble chercher au réalisme nous paraît reposer sur un malentendu. Si, dans toute grande œuvre réaliste, l'artiste garde intacte son aptitude à choisir dans l'infinie diversité de la vie réelle et à nous émouvoir à *son* choix, il semble abusif d'écrire « à un degré au dessous, cette force se neutralise; de l'amour nous descendons à la connaissance; du divin à l'humain; de l'art à la science (...) là est le plan... du réalisme dans l'art. L'amour qui est don fait place à l'avidité qui est prise » (*A.A.* 38). Admettons que la critique vaille contre une acception étroite de l'imitation de la nature; mais alors ne se justifie plus ce rapprochement qui est fait avec la science car celle-ci ne se borne pas, ne se borne plus, à un simple compte rendu des apparences, mais affirme, à sa façon, ce pouvoir humain à transformer le réel, que l'art, *différemment* manifeste. Pourquoi veut-on qu'elle soit, *en droit*, inférieure à lui ? L'auteur, lui-même, ne tient-il pas à vérifier la fraternité créatrice qui, à chaque étape de l'évolution humaine, unit l'acte du savant au geste de l'artiste ? « L'art reflète fidèlement l'évolution des idées fondamentales qui sont à la base de la connaissance (...) A mesure que se modifie la conception de la réalité, change aussi l'interprétation de ses apparences » (*A.A.* 241).

On voit donc mal ce que notre compréhension de l'art humaine après tout, gagne à ce jeu de mots et d'idées qui, à prendre les choses comme on nous les donne, opposerait l'amour à l'humain. Don de quoi ? Amour de qui ou de quoi ? Et si c'était, tout naturellement, la vie ? Aragon remarque, à propos du romancier Philippe Solers, « son regard transforme les choses sans les changer, arrangez-vous. Il respire la beauté *naturelle* du monde, de la vie[25] ». « Regard », le mot vaudrait pour un peintre, et n'est-ce pas au fond, un regard très humain — sans quoi comment rencontrerait-il celui des autres hommes — que le peintre porte sur le monde vivant, qu'il nous émeut et nous enrichit.

VIII

Soucieux de justifier et de préserver l'originalité dont fait montre l'artiste dans la vision qu'il propose de la vie, R. Huyghe discerne un principe qui, par sa nature, échapperait à la prise « avide » de la science : l'âme. L'auteur ne la définit pas. Notion religieuse ? Psychologique ? Il se plaît sans doute à jouer de l'ambivalence du mot pour magnifier, diviniser cette mutation, d'essence spirituelle, que l'artiste fait subir au réel. L'âme,

25. « *Un perpétuel printemps* », *article des* Lettres Françaises *repris dans* J'abats mon jeu, *p. 42.*

l'amour, le divin; voilà quel serait le plan de l'art. Laissons donc à l'auteur le choix de ses mots; admettons même qu'il leur donne cette coloration religieuse; l'essentiel est, qu'au-delà du mot, il atteigne une réalité, fasse connaître la vérité de la peinture, quoi qu'on puisse penser de l'âme et du divin.

Dans son dernier livre, l'*Art et l'Ame,* R. Huyghe se propose d'illustrer la « Psychologie de l'Art » que contenait, en appendice, son *Dialogue avec le visible* (*D.V.* 417 à 439). A l'explication sociologique, à quoi il semble réduire la méthode marxiste, R. Huyghe préfère l'investigation psychologique : « sa mission est de percevoir dans l'œuvre l'insistance d'un être à donner de lui une équivalence enfin fixée, une image fidèle ». (*D.V.* 428). Sans doute doit-on entendre ces mots d'« être » et de « psychologie » dans un sens assez large puisque l'auteur parle de l'âme d'un peuple aussi bien que de l'âme d'un individu.

Dans la diversité de ses manifestations, l'art serait donc reflet d'une âme. Peindre ce que l'on voit, c'est, en même temps donner forme à ce que l'on ressent. Le peintre, note-t-il à propos de Van Gogh, s'empare de tout ce qu'il trouve : « que ce soit dans l'exemple des œuvres antérieures, dans les courants en vogue de son temps, que ce soit dans la nature où il jette son regard, que ce soit dans son imagination où germent ses rêves, il prend son bien et il le prend de prise inconsciente et souveraine pour l'asservir à « ce qu'il a à dire ». Tout ce que le médiocre apprend et répète, lui, il le choisit, il l'absorbe et il lui *donne un sens :* celui-là même de son âme, qu'il n'aurait su définir. » (*A.A.* 138).

On devine déjà ce qui peut distinguer René Huyghe d'André Malraux, auteur lui aussi d'une *Psychologie de l'Art* en trois volumes[26] mais dans lesquels, en définitive, la psychologie avait fort peu à faire. Il semble bien que Malraux ait tout dit lorsqu'il a démontré que l'artiste crée son œuvre contre les exigences et les habitudes de sa vie quotidienne (l'art échappe à la biographie) contre son milieu et son temps, sinon, on ne le remarquerait pas (l'art échappe à l'histoire), enfin contre ce qu'il paraît

---

26. Les titres des livres sur l'art, de Malraux, peuvent prêter à confusion par leurs recoupements. On peut distinguer trois ouvrages. Le premier groupait sous ce titre : La psychologie de l'art, *trois volumes, « Le Musée imaginaire », « La création artistique » et « La monnaie de l'absolu », parus chez Skira (1947-1949). C est, à quelques remaniements près, le même ouvrage qui a été repris chez Gallimard sous le titre* Les voix du silence *(1951); une deuxième série, de trois livres, a paru chez le même éditeur, sous le titre :* Le musée imaginaire de la sculpture mondiale *(1952-1955); enfin paraissait en 1957 un nouvel et volumineux essai,* La métamorphose des Dieux. *Depuis 1957, A. Malraux n'a rien publié.*

imiter : le monde vivant, prétexte à l'acte de peindre et le maître qu'il s'est choisi, stimulant de sa propre vocation. (Encore que pour Malraux, la présence du maître importe plus à l'artiste que celle du réel). C'est en jouant de toutes ces négations, en les orchestrant dans le heurt des phrases et des photos que Malraux nous ouvre les voies de la contemplation. En définissant l'œuvre d'art de cette façon négative, Malraux n'innove guère et son commentateur accrédité, Gaëtan Picon a du faire observer : « C'est avec un acharnement singulier que Malraux affirme et réaffirme ce qui, pour plus d'un lecteur, est, avant de le lire, vérité établie »[27]. Certes. Mais pas n'importe quelle « vérité établie ». Seule intéresse Malraux cette évidence que l'art ne se réduit pas à ceci ou à cela, qu'il n'*est* pas le réel. La négation ne se fait chez lui si insistante que parce qu'elle a pour logique, l'évasion. Evasion hors du vrai pour « l'homme né à la solitude »[28].

S'il fallait schématiser l'opposition entre les deux « psychologues » de l'Art, nous dirions que Malraux déshumanise l'art en rompant les amarres qui retiennent l'artiste et ses « sectateurs » à la terre des hommes pour les lancer à l'aventure sur l'océan intemporel des formes; au contraire R. Huyghe l'humanise en retrouvant derrière la forme visible cette réalité « spirituelle » ou, si l'on préfère, humaine, et notre auteur la formule en des termes souvent excellents. Avec Malraux nous sommes poussés hors de l'homme. Avec Huyghe nous allons vers lui.

C'est à un effort de lucidité qu'il nous convie. Par la vertu des mots, l'auteur nous fait pénétrer derrière le miroir. Cette démarche-là, rationnelle en son principe, compte plus à nos yeux que l'estime dans laquelle R. Huyghe tient Bergson et ses distinctions entre la pensée et le mouvant, la conscience et la durée. Si l'art appartenait à ce domaine incommunicable de l'intuition et si l'on s'en tenait à la bonne logique de l'ineffable, nous n'aurions pas l'avantage de lire les substantiels ouvrages de René Huyghe.

Percevoir une âme humaine sous la forme peinte, c'est prendre conscience de toute une réalité psychique. « A la différence de la psyché au nom trompeur, il [le tableau] est doté au delà

27. Malraux par lui-même. *Ed. du Seuil, 1953, p. 107.*

28. « *L'art ne délivre pas l'homme de n'être qu'un accident de l'univers; mais il est l'âme du passé au sens où chaque religion antique fut une âme du monde. Il assure pour ses sectateurs, quand l'homme est né à la solitude, le lien profond qu'abandonnent les dieux qui s'éloignent* » (Les voix du silence, *cité par G. Picon,* op. cit, *p. 176). Ce n'est pas du tout ainsi que R. Huyghe parle de « l'âme » en art et moins encore des sectateurs du beau — on a vu plus haut ce qu'il pensait des « sectaires » de la forme...*

de sa consistance visible, d'un arrière-plan psychologique : la vie morale à quoi l'artiste l'a associé et dont ces lignes et ces couleurs sont le signe perceptible » (*D.V.* 71). En ce sens, les analyses auxquelles R. Huyghe se livre doivent peut-être beaucoup à la psychanalyse. Mais indirectement. L'auteur peut estimer que son propos se trouve légitimé par les travaux des psychanalistes éminents; mais il ne leur demande pas de recette. Par principe, il se méfie des explications schématiques qui fondent les plus nobles conquêtes de l'esprit sur des motivations inavouables : « L'effraction des âmes requiert prudence et respect » (*A.A.* 152). Déjà dans son *Dialogue avec le visible*, il plaidait pour la conception d'un inconscient « plus riche, plus humain » que celui de Freud (D.V. 325). Au fond, son maître en la matière serait plutôt le peintre Delacroix que l'illustre médecin viennois[29].

Dans cet esprit, d'un livre à l'autre, l'auteur étudie le « cas » de quelques œuvres prestigieuses[30].

Mais R. Huyghe ne propose pas cette étude « psychologique » comme la *seule* méthode d'explication. La sensibilité individuelle que Watteau ou Delacroix manifestent fait pour l'auteur partie de la réalité que l'art reflète, comme en font partie les données sociales ou politiques auxquelles il accorde parfois dans ses analyses une large place. Rien de systématique, donc, dans cette méthode. On pourrait regretter que R. Huyghe, plutôt que d'illustrer par des exemples différents le rôle joué par les différentes données du réel, ne montre pas suffisamment comment en une seule œuvre peuvent jouer tous les facteurs pris ensemble et quel serait, *en dernière analyse*, l'élément déterminant. Je sais que cette conception « atomistique » de l'œuvre d'art heurte le sentiment de notre auteur pour qui n'existe pas *un* principe d'explication mais, pourrait-on dire, autant de modes d'approche qu'il y a d'œuvres. A ce compte, l'analyse perd en portée générale ce qu'elle gagne en finesse, en ingéniosité dans la quête toujours recommencée, de l'originalité qualitative. Et s'il est vrai que dans l'équilibre de ses ouvrages, considérés dans leur suite, l'auteur se garde de toute explication unilatérale et propose, de la peinture, la compréhension la plus ouverte et la plus accueillante, il lui arrive toutefois, dans le détail, de grossir à l'excès, peut-être pour une raison pédagogique, l'importance d'un élément.

Ainsi pour Goya. Que Goya se délivre par son art de l'enfer qui l'habite, c'est possible. Mais est-ce le sens fondamental de

---

29. Delacroix écrivait dans son Journal : *« L'homme a dans son âme des sentiments innés que les objets réels ne satisferont jamais et c'est à ces sentiments que l'imagination du peintre et du poète sait donner une forme et une vie » (cité in* A.A., *120).*

30. On retiendra en particulier les pages qu'il consacre à Watteau (A.A., *403 à 422), Goya (ib. 316 à 319), Delacroix* (D.V., *p. 336 à 340) ou Toulouse-Lautrec* (D.V., *p. 251 à 255;* A.H., *p. 8).*

l'œuvre ? « Goya avoue d'obscurs tourments qui lui sont personnels et que le drame contemporain se borne à réveiller ». (*D.V.* 318-319). Nous ne pensons qu'on gagne ici à privilégier l'inconscient aux dépens de l'histoire. C'est bien plutôt à la rencontre de l'individu et de son temps que nous paraît se situer la réussite de l'artiste.

Le réveil d'un trouble intérieur, en un peintre, Goya, semble bien avoir été préparé, et de loin par toute une activité politique et idéologique placée, en gros, sous le signe des idées nouvelles. Goya, à la fin du XVIIIe siècle est lié, personnellement, à l'avant-garde espagnole des Lumières et l'un de ses meilleurs amis est l'introducteur du *Contrat Social* en Espagne. Le série des *Caprices* (avec la fameuse planche « le sommeil de la raison engendre les monstres ») trouve fort bien sa place dans la lutte que les amis de Goya, à l'exemple des philosophes français, ont entreprise contre la superstition, l'hypocrisie, les ténèbres. R. Huyghe écrit : « Goya écoutait avec une horreur où se mêlaient sans doute de clandestines délices monter la clameur secrète où l'homme retrouve ses racines animales... » (*A.A.* 319). En somme, les démons qu'il figure, il les portait en lui. Toutefois, Goya lui-même, notait en marge d'un *caprice* représentant deux moines faisant ripaille : « Les démons sont ceux qui empêchent les autres de faire le bien ou ne font rien aux-mêmes ». Dans les conditions de l'Espagne, il continue donc le combat des Encyclopédistes.

Et c'est précisément de leur pays même, la France, que quelques années plus tard, vont venir les soldats qui occuperont la patrie de Goya et feront couler le sang espagnol. D'où le drame, le déchirement dans l'âme de l'artiste qui reflétera par l'acuité impitoyable des gravures des *Désastres* la double meurtrissure du patriote blessé et du militant bafoué. Qu'on observe, en regard, le portrait qu'a fait Goya, en 1798, de Guillemardet, ambassadeur de la République française à Madrid : il lève le bras comme pour dégager la somptueuse écharpe tricolore qui lui enserre la taille et s'épanouit à son côté; sur la table le plumet de son chapeau est un autre bouquet tricolore. Qu'on rapproche cela de telle gravure où les soldats de Napoléon sabrent, violent, égorgent et l'on sera tenté d'accorder au « drame contemporain » un rôle peut-être plus actif que celui d'un simple stimulant. Que le cauchemar goyesque se déploie, ailleurs et plus tard que dans ces gravures, cela n'infirme nullement notre point de vue : le bouleversement que suscite la circonstance est trop intime pour que tout le reste de la vie intérieure du peintre n'en soit pas affecté de quelque manière. Que l'inconscient, tel que R. Huyghe le caractérise, joue *aussi* son rôle, nul n'y contredira.

Mais il nous paraît essentiel et non accesoire que cet inconscient soit provoqué par la circonstance[31].

R. Huyghe, lui-même, est moins affirmatif à propos d'une autre œuvre, celle de Jérôme Bosch, bon butin pour les scaphandriers de l'inconscient. Après avoir déchiffré, comme pour Goya, le sens personnel des images inquiétantes du peintre hollandais, R. Huyghe est conduit à y voir aussi le reflet d'une angoisse sociale. « Ici encore, note-t-il, le collectif et l'individuel sont malaisés à séparer » (*D.V.* 323). Nous en sommes persuadés. Et l'on pourrait, de ce point de vue élargi et, risquons le mot, dialectique, contester justement toutes ces formules qui nous invitent à distinguer l'amour et la connaissance, le divin et l'humain, « l'expérience de la qualité tout intérieure » (*A.A.* 110) et « la marée montante des déterminismes » (*D.V.* 393).

IX

Même si dans le détail se trouve contredite l'opinion qu'à propos de telle œuvre on peut se faire du reflet en art, nul ne doit ignorer les travaux de René Huyghe. Car, précisément, il oblige à la réflexion et dispense du recours aux formules toutes faites.

L'art est-il reflet ? Oui, répond R. Huyghe et pour lui cette notion implique un mouvement de retour, une dialectique qui n'est pas très éloignée de l'idée que s'en font les marxistes. Mais si Huyghe plaidait, en somme, pour une conception psychologique — entendue au sens le plus large — du reflet, les marxistes, pour leur part, et avec le même souci de compréhension ouvert et multilatérale en proposeraient une conception historique.

De ce point de vue, on peut prêter la plus vive attention aux recherches de R. Huyghe. Bien que celui-ci s'offusque de l'idée que des forces toutes matérielles puissent orienter la marche de l'histoire, il n'en affirme pas moins que « l'art d'un certain temps correspond à sa philosophie, à sa littérature, à sa science, comme à son état économique et social (*A.H.* 18) et que « placé » dans la même situation, il exprime, lui aussi, l'homme contemporain avec la même justesse, quoique d'une autre façon, et surtout dans un autre dessein » (*ib.*).

Que cette « correspondance » soit l'objet de ses travaux permet de mesurer toute leur importance pour ceux qui tiennent

31. A la différence de Malraux, Huyghe ne néglige pas le drame contemporain, mais il le sous-estime. Et, dans cette mesure, les quelques pages qu'il consacre à Goya rejoignent l'interprétation de Malraux. Toutefois, on veillera à ne pas isoler la brève analyse de R. Huygue de l'ensemble du livre. De ce point de vue, la notion de causalité en art apparaît évidemment plus riche, plus complexe que ne le laisse supposer Malraux.

la peinture, la poésie, la musique non pas pour un présent des dieux, mais pour un don des hommes. En saisissant pour nous ce que l'artiste a mis de lui dans son tableau, R. Huyghe enrichit la notion du reflet. Qu'au fil des pages on l'approuve ou qu'on le discute, il n'en demeure pas moins que la peinture livre, grâce à lui, quelques-uns de ses secrets sans que notre émerveillement en souffre. Au contraire. Alors que souvent, résoudre un problème, c'est réduire dans la simplicité d'un résultat, la complexité de ses données, R. Huyghe, comme en un paradoxe, oblige à nous défier des quelques idées simples que nous pourrions déjà avoir en matière d'art, pour nous conduire devant ce tout complexe et riche qu'est un tableau.

Le problème posé par notre époque est, précisément, de maintenir à la peinture d'aujourd'hui, la richesse de cet art millénaire et d'en faire, pour nos successeurs, le plus suggestif des reflets de ce que nous sommes. Là aussi, nous rencontrons R. Huyghe dans le même désir de préserver la vie d'un langage qui est bien, depuis les fresques pariétales, *le plus ancien* des modes d'expression humains.

Or ce langage se trouve menacé par l'existence même du capitalisme et de deux façons. D'une part, ce régime est impuissant à donner dans l'enseignement la place qui doit revenir à l'initiative esthétique et il nous faudrait instruire ici le procès d'une carence plus générale; d'autre part, il tend à asservir l'art à la production. Il n'est pas inutile d'insister sur cette utilisation de l'artiste même si elle n'est pas toujours nettement affirmée[32].

On laisse entendre que le règne du tableau s'achève, qu'au siècle du cinéma et de la télévision, ce serait un jeu vain de fixer sur la toile un visage d'homme ou un paysage. Amusement d'artisan. Quant au « sujet », il est bon d'en rire entre gens avertis[32bis]. On raillera l'artiste qui cherche à exprimer la vérité de son époque et veut faire servir son talent à la lutte pour le progrès — la politique, cette laideur ! — mais on lui suggérera de seconder... l'effort des industriels en recherchant, pour eux, les formes les plus vendables. *La laideur se vend mal* était le

32. D'autres conditions entravent aussi l'expression artistique, et d'abord l'existence d'un « marché » de l'art. Mais plutôt qu'à l'utilisation marchande d'œuvres produites, nous pensons ici à un détournement du sens de la création artistique.

32 bis. On remarquera que, là aussi, R. Huyghe se rit des rieurs et montre par l'exemple l'importance du sujet, « cette ressource majeure de l'art ». Pas moins de huit pages, richement illustrées, sont consacrées par lui à une étude du tableau de Delacroix la Bataille de Nancy *(D.V. 226 et suivants). Dans ce chapitre, l'auteur montre, en suivant, esquisse après esquisse, la genèse de l'œuvre, comment le peintre, maîtrisant toujours son sujet, « a perfectionné plastique et expression »* (ib. *229).*

titre d'un livre venu, il y a quelques années, des Etats-Unis[33].

Nul ne méconnnaît l'intérêt de l'art appliqué et l'on a toujours, que l'on sache, donné aux objets les plus divers, du bijou au carosse, de l'assiette au buffet, une forme accordée au goût de l'époque. Et plus tard, avec ou sans les « esthéticiens industriels », on trouvera de même une parenté entre les formes de nos voitures, de nos costumes, de nos meubles et de nos... tableaux. Il importe plutôt de sauvegarder la vocation expressive de la peinture. Le rôle du peintre n'est pas de donner à vendre. Mais de donner à voir, selon le mot d'Eluard, un poète de notre temps, et comme R. Huyghe n'a de cesse d'y inviter.

Précisément, R. Huyghe s'inquiète de l'appauvrissement qui résulte pour l'homme moderne de ce culte de l'efficace et du rentable. Selon lui, ce sont moins les structures particulières de tel ou tel régime économique qui favoriseraient cet appauvrissement que les conditions générales de la vie moderne. Celle-ci étoufferait les aspirations de l'âme individuelle : la vie intérieure succomberait sous la pression des impératifs sociaux. Pour lui, la société américaine ou la société soviétique, ne sont pas, de ce point de vue, préférables l'une à l'autre[34]. En fait,

---

33. Par R. Loervy. N.R.F., 1953. Dans ce numéro récent consacré aux « grands problèmes de l'esthétique », et placé sous le signe kantien de la contemplation désintéressée, il est piquant de trouver en guise de conclusion à l'« Esquisse d'une histoire de l'esthétique de Platon à nos jours » une invitation au rapprochement « si souhaitable entre l'esthétique expérimentale et l'esthétique industrielle ». Certes, l'auteur s'adresse aux esthéticiens plus qu'aux artistes; mais comment ne pas voir qu'il s'agit, en fait, d'une réponse de portée plus générale à la question : comment être l'artiste de son temps ? On vous le dit : en aidant à fournir des schèmes opératoires dont le tracé constituerait l'essence prototypique, architypique de l'objet à créer. Ainsi, l'essence expérimentale fournirait l'existence industrielle de l'objet manufacturé, un peu à la façon dont Racine pouvait dire : « Ma tragédie est faite, je n'ai plus qu'à l'écrire ». Et si vous hésitez encore à l'appel des stylistes industriels, lisez les toutes dernières lignes : « Il en est de la beauté industrielle comme de la beauté tout court : on ne ruse pas avec elle; elle jaillit, elle saisit; elle éclate. Montaigne disait, sans penser aux modernes esthéticiens industriels : « La beauté ne ravit pas, elle ravage ». (Les grands problèmes de l'esthétique, op. cit., *pp. 28-29).*

34. « Sous leurs idéologies diverses, ils [les différents régimes politiques du XXe siècle] auront tous eu le même mobile profond : créer un homme unifié, neutralisé, qui remplisse au mieux son rôle de rouage dans les puissants engrenages collectifs. Tous s'appliquent, par la pression des circonstances ou par la contrainte des lois, à réaliser le monde d'où sortira le citoyen idéal, celui dont les réflexes peuvent être prévus et commandés » (D.V., *42).*

R. Huyghe ne donne aucun exemple, pris dans la vie soviétique, pour justifier cette assimilation. Par contre les jugements qu'il porte mettent bien en cause l'existence telle qu'on la conçoit en pays capitaliste[35].

Cette dépersonnalisation de la vie moderne tient, pour les marxistes, aux conditions mêmes de l'exploitation du travail en régime capitaliste. Qu'elle puisse affecter l'art, R. Huyghe le montre et les formules que nous avons citées plus haut, ne laissent aucun doute sur le rôle que leur auteur entend jouer dans la défense de l'art et de la culture. Mais il ne voit d'autre salut, semble-t-il, que dans la prise de conscience individuelle, dans l'action d'une élite qui aura enfin compris sa tâche. « L'élite n'a point pour rôle, d'échafauder des rêves solitaires et dédaigneux. Elle doit, acceptant les moyens momentanément en faveur, maintenir hors des modes la conscience d'une vie où le cœur et l'esprit puissent trouver, à travers les formes les plus diverses, un épanouissement et un équilibre constants. Là est le véritable et éternel humanisme » (*D.V.* 61).

Cette prise de conscience subjective est-elle incompatible avec la participation lucide et militante au mouvement objectif de notre temps ? Nous ne le pensons pas. Il semble que cette façon de confondre dans la même méfiance les deux modes de vie modernes dont la coexistence et la compétition orientent désormais notre histoire, n'est rien d'autre chez l'auteur que le désir de préserver la création et la contemplation esthétique de toute compromission avec l'action quotidienne. Maintenir cette pureté toute qualitative l'oblige à un subtil équilibre dans le jeu des formulations et des appréciations. Evite-t-il, pour autant, toute contradiction ?

Au nom de cette subjectivité instinctive, garante de la réussite en art, il met en garde contre la « prise de conscience raisonnée » qui éloigne de cette « fatalité intérieure et naturelle à laquelle on doit obéir » et les reproductions qui illustrent le texte (des tableaux de Léger et de Fougeron) indiquent bien à qui s'adresse la mise en garde : « Les artistes de notre temps se sont particulièrement mis en peine d'être en accord avec lui » (*A.H.* 18). Mais dans l'*Art et l'Ame*, en réponse à Dubuffet qui, adressant une photo pour l'illustration du livre doutait que l'auteur fût capable de « comprendre la signification de ses travaux », Huyghe rétorque : « Saisit-il lui-même les courants de l'époque auxquels il obéit ? » (*A.A.* 475). Comment concilier ce désir de faire prendre conscience avec cette méfiance exprimée par ailleurs ? Il est sûr que toute prise de conscience théorique ne peut suffire à faire œuvre d'art. Mais il est non moins vrai que la peinture gagnera à tout effort entrepris par l'artiste pour

35. *Notamment* D.V., *p. 44.*

distinguer entre l'accessoire et l'essentiel, la mode et la vie, le passé et l'avenir.

CONCLUSION

On comprendra et on se réjouira que René Huyghe défende ainsi le travail de l'artiste contre ce qui peut l'asservir ou le détourner. La mission du créateur ne se monnaie pas; elle est d'ordre spirituel en ce sens qu'il s'agit bien pour lui de donner à ses semblables une conscience plus haute et plus sensible qu'ils ont d'eux-mêmes. Mais l'esprit peut-il, par sa seule vertu, imposer sa loi au monde ? N'y a-t-il pas au contraire des conditions, et souvent les plus matérielles, qui le tuent ou le vivifient ? René Huyghe a tort de se défier du prestige de la science, car il dépend précisément de ces conditions qu'elle soit ou ne soit pas une ruine de l'âme.

Il nous plaît qu'à la tâche des peintres telle que la définit notre auteur : « Ils ont... à manifester des réalités spirituelles si uniques et si neuves qu'il n'existe pas de locutions pour les traduire dans le langage social qui les ignore encore » (*A.A.* 133) réponde, comme en écho, la première déclaration faite par Titov à son retour sur la terre : « L'espace cosmique attend son peintre, son poète... » On peut rêver à ce que sera cette peinture, cette poésie « des couleurs inconnues à la terre. » Un champ neuf s'ouvre ainsi à la beauté. L'exploration cosmique ? Il appartient aussi aux peintres de nous en faire don. Et c'est un Soviétique, un technicien, qui nous le dit.

Il semble naturel de conclure sur cet exploit du cosmonaute, encore en marge de l'histoire de l'art, ces réflexions inspirées par une lecture passionnée des livres de René Huyghe. Car c'est à la découverte, à l'attente de tout ce qui exprime l'homme, qu'il nous convie.

En le recevant à l'Académie Française, en avril dernier, Emile Henriot lui disait : « Il est difficile, monsieur, de faire le tour d'un homme comme vous... à cause de votre mobilité et de la curiosité infatigable qui vous mène toujours et en tous sens vers les œuvres, vers les créateurs, vers les raisons et les idées, dans votre infatigable parcours, de gué en gué, sur les pierres de la connaissance ». Dans le tourbillon des mots et des formes qui menace aujourd'hui d'emporter les plus faibles, il est bon de trouver quelques-unes de ces certitudes qui permettent de réfléchir et d'avancer. Et tant pis si les amateurs de système ne trouvent pas là leur compte. Au moins peut-on prendre, à lire R. Huyghe, le goût de ce langage clair que tout une critique s'ingénie à nous faire perdre. On trouve dans ses livres nombre

d'analyses et d'aperçus qui affirment ou confirment l'étroite solidarité qui unit la vie des formes à la vie des hommes. L'auteur peut même aider à compléter ou nuancer cette notion de reflet dont doit tenir compte désormais toute esthétique sérieuse.

Prendre l'art non pour le dernier refuge contre la bêtise humaine mais voir en lui une des raisons de notre humanité, n'est-ce pas lui préparer la grande place que lui réservera une culture enfin démocratique ? R. Huyghe fait déjà œuvre pratique en ce sens en publiant la meilleure des histoires de l'art qu'on puisse trouver présentement en France. Mais, visant plus loin, il travaille directement au renouvellement même de l'art contemporain. Sans manifeste, sans fracas, certes. Mais la discrétion, en ces matières, convainc mieux que le tapage. Ainsi il dénonce, au terme de son dernier livre, le double piège que le « diable » tend aux peintres d'aujourd'hui : s'en tenir aux formes éprouvées et alors on stagne tandis que la vie, elle, se renouvelle; ou bien, persuadé de ce renouvellement, on abandonne toute forme, toute tradition pour se livrer aux délires incommunicables et inexpressifs de l'instinct. « Le dernier mot, disait déjà R. Huyghe dans son *Dialogue avec le visible* (192), j'en suis persuadé, appartient bien plutôt à une prise de conscience aussi complète que possible des mobiles multiples et étroitement liés que l'homme met en œuvre dès qu'il agit. »

ROLAND DESNE

Ernest Fischer

Le problème du réel dans l'art moderne

Dans un monde où la conscience de l'homme retarde sur l'être des choses, où l'erreur d'un cerveau électrique, le desserrement d'un écrou, la sottise ou l'imprudence d'un bombardier peuvent provoquer des catastrophes inimaginables, on a plus que jamais besoin d'informations sur la réalité. Le langage du journaliste, du propagandiste, de l'homme politique ne peut à lui seul fournir aux hommes une vue claire de la réalité, ni leur permettre en même temps de surmonter un sentiment d'impuissance largement répandu, ni les convaincre qu'ils sont capables de changer le cours du destin. L'accomplissement de cette tâche exige l'intervention de l'artiste, du poète, de l'écrivain, et cette représentation, cette évocation suggestives de la réalité qui est la nature même de l'art. Si variées que puissent être les fonctions de l'art, depuis le divertissement sans conséquence jusqu'à cet ébranlement de notre sens moral qui fait naître en nous la prise de conscience, son rôle décisif à notre époque, c'est de nous aider tous, autant que nous sommes, à connaître la réalité pour la transformer et pour la mettre à la mesure de l'homme. Et plus nous avons à affronter la tendance qui cherche à détourner l'art de sa mission sociale, plus il est nécessaire de parler de sa fonction éthique*.

Au cours de ces dernières années la littérature a perdu deux grands écrivains très différents, mais qui possédaient en commun des qualités aujourd'hui indispensables: tous deux éprouvaient le besoin de trouver une solution aux problèmes sociaux, tous deux étaient capables de communiquer avec un public très vaste et très divers par son origine, sa philosophie et son orientation. Je veux parler de Thomas Mann et de Bertolt Brecht : le premier, représentant du monde bourgeois, de ses contradictions et de ses secrets, de ses traditions, valables et douteuses, un dernier grand bourgeois dans son mélange d'humanisme et d'ironie, une profusion tardive de biens, une

* *Article paru dans la revue* Sinn und Form *(publiée en République démocratique allemande), 1958, n° 3.*

richesse de monde qui touche à sa fin; le second dur et sec dans son renoncement puritain à la profusion chatoyante du baroque, représentant d'un monde en train de naître, philosophe des Lumières et de la Révolution, poète et éducateur de la classe ouvrière en lutte. Ils étaient si dissemblables dans leur manière d'être, leurs conceptions, leurs méthodes, qu'on aurait pu les prendre pour des antagonistes, et pourtant Thomas Mann a porté son influence bien au-delà du monde bourgeois, jusqu'au sein de la classe ouvrière, et il a trouvé parmi nous des partisans et des admirateurs; quant à Bertolt Brecht, son œuvre a entamé, à travers le monde socialiste mais aussi à travers le monde capitaliste, une marche triomphante. Il est donc possible que de grands écrivains aient quelque chose à dire à tous les hommes, à l'Est comme à l'Ouest, que grâce à leur volonté de représenter des tendances et des problèmes essentiels de notre époque et grâce à leur aptitude à le faire, grâce à leur reconnaissance d'une réalité sociale objective, grâce à leur prise de position, à leur prise de parti et aux moyens modernes qu'ils emploient, ils influencent les hommes de chaque côté de la ligne de démarcation politique qui coupe le monde en deux.

Ces deux grands écrivains avaient en commun une attitude fondamentale : dans un monde où les choses, les appareils techniques, économiques, politiques et les produits même de l'activité humaine se sont mis à dépasser l'homme de cent coudées, ils n'ont jamais ni l'un ni l'autre perdu l'homme de vue, ils l'ont toujours mis au centre de tout, ils se sont toujours efforcés de le défendre contre les menaces du chaos, de l'absurde, du néant. Ils ont vu dans *l'aliénation de l'homme* par rapport à ses propres œuvres et donc par rapport à lui-même un problème central, ils n'ont jamais été disposés à s'accommoder de cette aliénation, mais ils ont considéré de leur devoir d'engager la lutte contre elle. Le *Docteur Faustus* est un grand roman sur le thème de l'aliénation. Thomas Mann avait compris la fin prochaine de cette société bourgeoise dont il était l'amoureux désabusé et l'accusateur mélancolique. Il était assez généreux et sincère pour ne pas se livrer à la falsification et à la mystification consistant à camoufler un processus purement social comme la fin du monde bourgeois en « crépuscule des Dieux » universel, en castastrophe cosmique, mais pour montrer, quoique très prudemment, la voie d'une transformation sociale permettant à l'homme de redevenir lui-même en échappant à l'aliénation.

Bertolt Brecht n'avait aucune sympathie secrète pour le monde bourgeois, il le rejetait sans douceur et se prononçait sans restriction pour le monde en devenir du socialisme; cepen-

dant il était conscient des difficiles problèmes posés par ce devenir et sut en parler sous une forme artistique qui fascine jusqu'aux adversaires du socialisme. Sa méthode poétique, qui consiste à dépasser l'aliénation au moyen de l'« effet de distanciation », sans refléter à la manière naturaliste une réalité difficile à démêler, mais en projetant sur elle une lumière insolite qui révèle soudain sa vérité, cette méthode n'a pas manqué de produire son effet même sur des hommes qui se détournaient avec ennui quand on leur parlait du vingtième siècle dans le style du dix-neuvième.

Voici donc que se pose à nous *le problème du réel dans l'art et la littérature de notre siècle*. Dans le monde du capitalisme finissant, cette réalité est si ambiguë, si opaque, si étrangère à l'homme que, dans une mesure croissante, artistes, poètes et écrivains ne croient plus à la possibilité d'en donner une expression artistique, tombent dans un nihilisme désespéré, finissent non seulement par la prétendre inconnaissable, mais même en quelque sorte par l'abolir. Dans chaque cas précis, cette *fuite devant le réel* a ses motifs et ses nuances particuliers et je ne voudrais pas simplifier des réalités complexes. Mais en général il n'est pas faux de constater que ces artistes, poètes et écrivains nient le réel parce que leur conscience morale ne leur permet pas de s'accorder avec lui tandis que, pour des raisons diverses, ils renoncent avec effroi à participer à sa transformation révolutionnaire. De fait, on ne peut continuer à vivre dans l'univers réifié, morcelé, aliéné du capitalisme que si l'on se place sur une position très solide, soit qu'à ses risques et périls on approuve le capitalisme, soit qu'on décide de le supprimer, non en pensée, mais réellement. Cette décision n'est pas facile à prendre et ce qui vient encore tout compliquer, c'est que l'aliénation ne peut être supprimée d'un coup, par un acte révolutionnaire unique, mais qu'il faut une évolution de longue haleine pour mettre dans tous les domaines le monde à la mesure de l'homme. L'art et la littérature reflètent encore imparfaitement ce monde en devenir, parce qu'il est extrêmement difficile de le représenter dans la totalité de son développement. Il est beaucoup plus simple et plus commode de résoudre ces problèmes artistiques en concevant le monde comme « Etre éternel », « Mythe irrationnel », pure apparence masquant une réalité incompréhensible et inexplorable, que de représenter une société inachevée, aux prises avec cent problèmes, évoluant, se corrigeant, se transformant sans cesse et faite de tous les rapports, de tous les conflits, de toutes les actions de ses membres. La littérature et l'art qui se sont donné cette tâche ne l'ont encore que très par-

tiellement menée à bien, parce qu'aux difficultés provenant du contenu, viennent encore s'ajouter des difficultés formelles. On oublie fréquemment que l'art doit satisfaire des masses énormes de consommateurs qui, dans le monde du capitalisme finissant, se repaissent sous de multiples formes de plaisirs vulgaires et industrialisés et qui sont incapables précisément d'aborder les œuvres les plus originales de l'art et de la littérature modernes. On ne peut ignorer le caractère ésotérique de cet art et de cette littérature; en général ils ne s'adressent pas au peuple, mais à une couche relativement mince d'intellectuels. Mais, dans les pays qui construisent le socialisme, l'art et la littérature recherchent la compréhension immédiate du peuple. Cet effort mène sans doute à maintes exagérations et simplifications et on souhaiterait parfois un plus grand respect pour la complexité des choses : autant de problèmes nouveaux qui se posent à nous.

Le problème de la forme, des moyens d'expression, est lié à cette situation. Il y a toujours eu le cas heureux d'artistes de génie qui, placés au début d'une évolution, ont frayé la voie à des formes nouvelles : ainsi Giotto et Goya. Notre époque connaît aussi des cas semblables : dans le domaine de la peinture il y a les grands artistes mexicains Orozco et Rivera qui, par une étonnante réussite, ont conquis la plus grande popularité par des moyens artistiques absolument nouveaux et qui, dans leurs fresques, ont su aussi bien s'adresser au peone mexicain qu'à l'intellectuel européen des grandes villes. De toute évidence, ce cas heureux est lié au caractère primitif du pays et à la fraîcheur spontanée du peuple, au fait que le Mexique ne se rattachait en rien aux traditions artistiques bourgeoises et que ces grands peintres, qui avaient appris leur métier à Paris, ont pu apparaître comme les créateurs d'une peinture mexicaine. Il y a aussi en littérature des bonheurs de ce genre : je ne parle pas du génie de Gorki, lequel tira du style de son époque un maximum de force expressive, au point qu'aujourd'hui son influence est plus grande que jamais. Je ne parle pas d'extraordinaires talents comme Alexei Tolstoï ou Mikhail Cholokhov qui ont su exprimer le contenu du vingtième siècle avec des méthodes empruntées au dix-neuvième et qui représentent de façon convaincante le réalisme socialiste. Il faudrait citer aussi Makarenko, dont l'admirable *Poème pédagogique* présente de nouveaux éléments formels, mentionner en particulier sa tentative, riche de possibilités nouvelles, pour passer de la forme du roman à la forme de l'épopée, tentative qui le fera peut-être apprécier à l'avenir comme un précurseur. Mais il faut accorder une attention particulière à Vladimir Maïakovski et à Bertolt Brecht qui représentent une réalité nouvelle avec des moyens d'expression totalement neufs et qui non seulement sont

touchés par le contenu du vingtième siècle mais, de plus, parlent le langage de ce siècle.

La réalité nouvelle et ses moyens d'expression.

Ce langage existe-t-il ? Ou bien n'y a-t-il, s'excluant mutuellement, que les langages, formes artistiques et moyens d'expression des classes et des mondes antagonistes, monde bourgeois déformé et monde socialiste en formation ? C'est ce que pensent de nombreux théoriciens marxistes; je tiens cette conception pour contestable, tout au moins sous cette forme abrupte. Il serait tout de même étrange de notre part de n'admettre, pour représenter le monde socialiste, que le langage, les formes artistiques et les moyens d'expression légués par la bourgeoisie du dix-neuvième siècle. Certes, la classe ouvrière a aussi pour devoir de protéger les traditions humanistes de la bourgeoisie contre ceux qui les corrompent et les méprisent, et elle recueille en ses mains l'héritage des classiques, non pas toutefois pour s'y accrocher dans un esprit conservateur, mais pour aller de l'avant vers des créations nouvelles. Certes, il est déraisonnable de prétendre que l'Antiquité, la Renaissance, la période classique de la bourgeoisie n'ont plus rien à nous dire, et sont définitivement liquidées, mais il serait également déraisonnable, sous prétexte que nous aimons les œuvres du passé, d'exiger qu'on les imite et de chercher en elles des lois esthétiques irrévocables.

L'ascension de la classe ouvrière, la Révolution socialiste sous toutes ses formes et tous ses aspects, est l'événement essentiel de notre époque; mais l'opposition absolue des classes et des systèmes sociaux n'exclut pas l'existence d'éléments communs d'une réalité nouvelle. Ce qui est commun, c'est le gigantesque essor de la technique, des transports, des moyens de communication, la prédominance croissante de l'organisation industrielle et du style de vie des grands complexes urbains sur le retard des campagnes et l'étroitesse de la province et, de ce fait, une accélération des échanges et du rythme de vie, un type d'homme adapté au mouvement de la technique. De même que la valse fut la première danse urbaine à supplanter le « ländler »[1], de même de nouvelles danses plus fougueuses, transposées dans les grandes villes avec toute leur fraîcheur primitive, ont supplanté la valse. Le sport et la motorisation ont créé de nouveaux rapports entre la nature et l'homme qui ne sont plus faits d'une longue contemplation idyllique, mais d'une hâte impérieuse et, dans les rues des grandes villes, sur des skis et au volant d'une voiture, on voit le monde autrement que le promeneur du dix-neuvième siècle. L'impétuosité du mouvement provoque d'autres associations que celles qui naissent chez l'observateur immobile; les images se bousculent, les bribes, les abréviations, les distorsions se conjuguent pour donner une impres-

1. Mélodie à trois temps sur laquelle on dansait dans les campagnes autrichiennes (N. d. T.).

sion d'ensemble. La gigantesque division, la spécialisation, l'atomisation du travail d'une part, l'œuvre élaborée en commun, la nécessité de s'en remettre à autrui, la concentration des masses et la socialisation de l'existence d'autre part, marquent de leur empreinte l'homme de notre siècle. L'influence directe ou indirecte des sciences, la puissance suggestive des divertissements dominés par la technique, cinéma, radio, télévision, les gratte-ciel des villes modernes, tout cela constitue et façonne la réalité nouvelle. Le monde déchiré par les contradictions sociales trouve en même temps une unité universelle qu'il n'a jamais connue, tout dépend de tout, il n'est plus possible de se tenir à l'écart et de rester en marge. Ce ne sont là que quelques-uns des traits de ce siècle révolutionnaire, mais ils nous concernent tous et cette situation exige de l'art des moyens d'expression nouveaux.

Le monde de la bourgeoisie déclinante a produit une quantité presque alarmante de moyens d'expression nouveaux. Ces moyens n'expriment-ils que la décadence d'une société ou bien, au moins partiellement, l'évolution générale d'un monde conquis par la technique et l'industrie et dont le rythme et les formes de vie se transforment du tout au tout ? Nous ne devrions pas écarter la question, mais lui donner une réponse exempte de préjugés. En soi, il est conforme à la nature de l'art qu'il y ait accord entre la forme et le contenu, que tel contenu ne reçoive pas n'importe quelle forme et que telle forme ne s'impose pas à n'importe quel contenu, mais que forme et contenu apparaissent ensemble dans une indissoluble unité au terme d'un processus créateur. A notre époque cette unité est troublée, souvent détruite et ce n'est pas par hasard; dans le monde bourgeois il arrive que se développent des formes dépourvues de contenu, dans le monde socialiste que des formes vieillies soient plaquées sur un contenu nouveau. L'art se trouve ainsi dans une situation paradoxale et inquiétante : nous pouvons et nous devons analyser des moyens d'expression plus ou moins détachés du contenu.

Hiérarchie du réel.

L'art ne se contente pas de refléter le réel, il *prend parti,* pour ou contre quelque chose. Le miroir de l'art n'est pas inerte ou inanimé. Il ne peut avoir l'objectivité d'un instrument scientifique, car il ne se contente pas d'observer, il participe. Sans une participation passionnée à la réalité qu'il faut représenter, il n'y a pas d'art. La notion de *reflet* ne définit qu'imparfaitement cette participation. On ne peut toutefois renoncer à cette notion, car elle permet d'affirmer l'existence objective du monde extérieur et de concevoir l'art, non comme une déci-

sion arbitraire de l'homme, mais comme un homologue du réel. Mais ce n'est pas un reflet passif qui caractérise la relation de l'œuvre d'art au monde, bien plutôt une intervention active de l'objet à décrire, un processus de fusion, de transformation, d'identification. Balzac a raconté qu'il marchait dans la rue derrière des inconnus, se mettait soudain à imiter leurs mouvements et le rythme de leur marche, s'identifiait à eux, se coulait littéralement dans leur existence. A partir d'une tasse de thé, d'une odeur particulière, Marcel Proust a évoqué le passé englouti, « le temps perdu »[2]. Dans toute représentation artistique, il est rare que soit décrite une réalité immédiate, c'est plutôt en général un souvenir, une réalité remémorée. La nature de l'artiste est soumise à une contradiction : passionnément étreint par le réel, il l'observe en même temps avec la plus grande froideur possible. Il ne peut représenter qu'une réalité vécue, mais comme c'est lui qui la vit, il est en même temps celui qui transpose l'expérience en souvenir et, inversement, son expérience vécue est une sorte de « futur souvenir ». L'instant se trouve donc aboli, transformé aussitôt en passé, pour servir de matériau à l'œuvre future. Pour l'artiste, le réel est plus ambigu, plus complexe et plus secret que pour l'homme d'action qui se contente d'exercer sur lui une domination immédiate et qui n'a pas à en extraire des matériaux soigneusement choisis qu'il doit mettre de côté pour en tirer parti en vue d'une création artistique. Non seulement les données immédiates et évidentes, non seulement le monde existant indépendamment de nous font partie de la réalité, mais aussi l'incompréhensible, le rêve, la vision, l'œuvre d'art elle-même et jusqu'aux associations produites par notre imagination. Confronté avec une réalité véritablement infinie, l'artiste est contraint de faire un choix, de laisser de côté l'accessoire, de s'attacher à l'essentiel, de reconnaître une *hiérarchie du réel*. Mais qu'est-ce qui est essentiel, qu'est-ce qui ne l'est pas ? Répondre à cette question, c'est, consciemment ou inconsciemment, prendre position, prendre parti. C'est *l'attitude* de l'artiste devant la vie qui s'exprime dans cette réponse, c'est le *point de vue* où il se place pour juger le monde et le réel, pour apprécier ce qui doit être considéré comme essentiel et rejeté comme accessoire. Par conséquent, lorsqu'on parle d'un artiste, on ne peut pas parler seulement de son talent, de la force et de l'originalité de ses productions (bien qu'en tout état de cause on doive aussi le faire), il faut d'abord analyser et discuter son attitude, son point de vue.

Dans la hiérarchie du réel acceptée par beaucoup d'artistes et d'écrivains de ce monde bourgeois obscurci, réifié, aliéné, on

2. *En français dans le texte.*

bannit, on refoule au dernier rang l'homme qui vit et qui lutte en société. Le monde des objets l'écrase, ce qu'on place au centre de tout, c'est la Mort, le Rêve, l'Apparence, le Fétiche, l'Etre abstrait et ce qu'on appelle, d'une expression solennelle et imprécise, le Cosmos. L'art cherche à se débarrasser de l'humain, rejette le visage de l'homme et la silhouette humaine, se perd dans une gesticulation équivoque et se proclame Mythe sacré, Reflet des lois cosmiques. Cette proclamation des droits du cosmique dans l'art exige de notre part la plus grande méfiance. Même si on est prêt à accepter dans l'art toute religiosité authentique, tout refus du caractère éphémère de la vie terrestre né d'une véritable émotion religieuse, toute affirmation d'un ordre universel qui exalte l'homme ou l'écrase; rien n'est aussi écœurant que la fausse religion. Il faut déclarer la guerre à un art qui s'accommode de l'aliénation de l'homme et qui, plus encore, la travestit en fatalité cosmique. Dans notre hiérachie du réel, *la figure centrale c'est l'homme*, l'homme qui vit et qui lutte en société, et la fonction la plus importante de l'art consiste selon nous à l'aider et le servir, à le représenter dans ses multiples relations avec la nature, avec la société et avec lui-même. Il faut prendre parti pour la vie, contre la mort, pour le devenir contre la mystification de l' « Etre éternel », pour l'homme contre un monde où règne une aliénation inhumaine : telle est notre profession de foi en art. Contre l'engourdissement, pour le mouvement, selon la maxime de Brecht : « Puisque les choses en sont là, elles n'en resteront pas là. »

Aliénation et dépersonnalisation.

Il s'agit de dépasser l'homme morcelé et de promouvoir l'homme total. Le monde capitaliste a perdu toute perspective d'ensemble. Ne pouvant prendre une vue globale des choses, l'art recourt à l'œuvre partielle; ce qui définit de plus en plus l'art actuel, c'est son caractère fragmentaire ou ces ensembles dont les parties ne sont pas reliées selon une cohésion interne mais assemblées selon les caprices d'une subjectivité arbitraire. Peut-être Goethe fut-il le dernier écrivain du monde bourgeois capable de percevoir le réel comme une totalité signifiante. Avec le Romantisme, surtout le Romantisme allemand, commencent à apparaître dans l'art les problèmes posés par une réalité aliénée. La vision fragmentaire, l'obscurité, la confusion envahissent d'abord la poésie lyrique. On détruit l'ordre du langage, les mots surgissent d'un brouillard comme des apparitions magiques; le mot sert moins à véhiculer une signification qu'une « évocation », comme dit Novalis, et quand il est lié à

d'autres mots, cette liaison ne correspond plus aux lois d'une réalité objective, mais par la sonorité des vocables, la tension des voyelles et des consonnes, aux pulsions oniriques d'une imagination apparemment souveraine. Cette désagrégation du poème lyrique, qui se transforme en un assemblage arbitraire de morceaux et de débris verbaux et d'images se bousculant entre elles, a commencé avec le Romantisme et s'est poursuivie avec Baudelaire jusqu'à la période la plus récente, en passant par Rimbaud, Mallarmé et le Rilke dernière manière. La prose narrative et surtout le roman, étant liés plus directement à un monde objectif, ont mieux résisté à cette désagrégation; depuis Balzac et Stendhal jusqu'à Tolstoï et Thomas Mann, c'est dans ce domaine qu'on a assisté aux tententives les plus convaincantes pour représenter le réel comme une totalité dans toute son ampleur et pour refuser de capituler devant l'aliénation et le chaos d'un monde morcelé. Malgré tout, la tendance à la désagrégation a gagné aussi cette forme d'art spécifique d'une société hautement développée qu'est le roman et d'aussi grands écrivains que Proust, Joyce, Kafka et Musil n'y ont point échappé.

On ne peut attribuer cette évolution au hasard ni l'expliquer en disant qu'un jour, pour une raison indéterminée, artistes et écrivains se sont lassés de représenter le réel comme une totalité objective et signifiante et que, par exemple, Baudelaire ne cherchait qu'à épater le bourgeois lorsqu'il écrivait : « Il y a une sorte de gloire à n'être pas compris ». Aujourd'hui beaucoup de littérateurs et idéologues bourgeois estiment que l'analyse de l'évolution d'un art à partir des conditions sociales est une pratique sommaire et dépassée. Malgré toutes les proclamations d' « orgueil métaphysique », l'art et la littérature sont bien des phénomènes sociaux, comme le prouve par exemple le prix qu'attachent les artistes et les littérateurs les plus acharnés à se targuer de leur individualisme, à être exposés, imprimés ou joués, cherchant à se lancer sur le marché qu'ils affectent de mépriser. Quand on essaie de tirer profit d'une œuvre qu'on présente comme un monologue solitaire ou un dialogue avec des puissances indéchiffrables, on ne peut pas prétendre avoir renoncé à vivre en société.

Je voudrais, à la lumière d'un exemple unique mais remarquable, montrer combien cet isolement du poète dans le monde du capitalisme finissant sur lequel on a tant insisté, est étroitement lié au problème social de l'aliénation. En théorie, la bourgeoisie a proclamé les droits de la libre personnalité; on devrait donc admettre que dans la poésie lyrique, qui est le genre littéraire le plus subjectif, l'élément individuel ressort

avec de plus en plus de netteté. Mais en général, c'est le contraire qui se produit. La critique moderne souligne que la *dépersonnalisation* est un trait essentiel, non seulement de la poésie lyrique, mais de tout l'art de notre temps. On constate que ce n'est plus le Moi qui s'exprime dans la poésie, mais un être anonyme et impersonnel, ou bien que le Moi se dissimule sous des masques imitant l'art primitif, qu'on a découvert. Cette dépersonnalisation, voulue et revendiquée, depuis Baudelaire, par de nombreux poètes, dans leurs écrits théoriques, correspond à l'évolution de la société. Quand Goethe, avec une subjectivité raffinée à l'extrême, confiait au poème son expérience vécue, il savait sa propre personnalité en accord avec les tendances fondamentales de son époque. Son Moi n'était pas le Moi de l'individualisme, il prenait valeur de représentation; les événements qu'il vivait avaient une signification sociale universelle, ils symbolisaient à un niveau supérieur le destin de toute une génération qui croyait possible l'homme total, l'homme vraiment humain tourné vers la raison et vers l'action, et qui anticipait sur l'avenir en lui donnant forme poétique. Cette harmonie entre la personne et la collectivité se perdit au siècle bourgeois qui suivit la Révolution. Ce fut le siècle des « Illusions perdues », de la contradiction déchirante entre l'idéal et sa réalisation, entre l'humanisme révolutionnaire et la réalité sociale. L'artiste pouvait de moins en moins s'accorder avec cette réalité envahie par une banalité colossale et ravalant l'homme au rang de marchandise, l'aliénation prenait des formes de plus en plus terrible et dans cet univers l'artiste se sentait de plus en plus étranger.

La « période artistique » (c'était le nom donné par Heine à la période goethéenne) avait pris fin; l'artiste commençait à se sentir en marge de la société et à opposer l'art au monde bourgeois, comme contraire à la nature même de ce monde. Pendant un certain temps il fut capable de représenter subjectivement sa protestation individuelle et le conflit qui l'opposait à la société bourgeoise, et si le Romantisme s'est livré à de multiples variations sur ce thème, ses résonances se sont longuement prolongées, de Baudelaire à Thomas Mann. Mais, si typique qu'il fût, ce conflit isolait l'artiste de ses contemporains qui affrontaient la société sur un tout autre plan; parlant de son expérience subjective, l'artiste ne pouvait plus faire de son Moi le représentant de la collectivité.

Ce n'est pas par hasard que le roman, cette description critique de la société bourgeoise et de ses problèmes, a atteint son apogée au dix-neuvième siècle, le romancier s'effaçant de plus en plus derrière son tableau et recherchant, au moyen de

la prise de position critique à l'égard de la société, l'illusion de l'objectivité et du reflet impersonnel. La poésie lyrique, amenée par son évolution à un subjectivisme extrême, avait à résoudre des problèmes compliqués. Il n'était plus possible de maintenir l'accord ancien entre la personne et la collectivité dans un monde de plus en plus réifié, où la division du travail s'accentuait à l'extrême, où la structure du réel était de plus en plus opaque et où l'homme était de plus en plus étranger à lui-même. Le monde bourgeois, qui avait pour postulat l'épanouissement de la personnalité et l'individualisme pour principe fondamental, détruisait toute personnalité et poussait l'individualisme à l'absurde, contradiction grotesque fortement ressentie par le poète.

La poésie pouvait tenter de sortir du subjectivisme pour retrouver un état antérieur où elle n'exprimait pas le social sous la forme d'une expérience individuelle, où le témoignage social comptait seul pour elle, et non la personne du poète. Dans cette direction, la tentative la plus importante fut celle de Walt Whitman, avec ses hymnes à la démocratie. Mais cette idéalisation d'une société infidèle à ses valeurs primitives ne pouvait être qu'éphémère et recélait le danger de la phrase pompeuse, du développement nébuleux qui masque la réalité. La haine de Baudelaire pour la banalité du monde bourgeois, la froideur calculée de son art, la soumission de son imagination à l'intellect correspondaient davantage à la réalité que les extases forcées de Witman. Dans leur ferme décision de ne pas s'identifier à cette réalité sociale, un grand nombre de poètes importants depuis Baudelaire se sont détournés de la société. Percevant la montée des forces barbares au sein de la civilisation capitaliste, ils ont cherché un refuge auprès de la barbarie primitive et tenté de ressusciter par leur évocation une collectivité archaïque à jamais disparue. Ils ne cherchaient pas à trouver l'harmonie avec la véritable collectivité de leur temps, mais avec une puissance indéterminée et indécise, le « Ça », qui correspond selon Freud au passé préhistorique accumulé en l'homme. On pensait, grâce aux masques primitifs, pouvoir satisfaire aux exigences d'un présent grimaçant, on pensait que les fétiches des peuplades primitives permettraient à l'artiste d'exprimer le caractère fétichiste du système capitaliste. Les constructions fantastiques d'une certaine poésie moderne, cette matière artificielle faite d'un assemblage d'éléments empruntés à la civilisation technique et industrielle de notre époque hautement spécialisée et d'éléments arrachés aux vestiges d'un passé archaïque, reflètent certains aspects d'une civilisation qui retourne à la barbarie. Mais ce qui est alarmant, c'est de voir

comment cette réalité est mystifiée, comment le renoncement à l'individualisme aboutit à la perte de l'humain, à l'idéalisation négative d'un état de choses unissant la barbarie au raffinement. Toutefois il faut aussi reconnaître que cette poésie a découvert de nouveaux moyens d'expression et mis à jour des éléments nouveaux, typiques de notre époque, et qu'elle exprime, sous une forme partielle et altérée, l'aspiration à une collectivité pouvant servir d'assise au jaillissement de la création poétique, même si cette collectivité est projetée dans un univers mythique.

La commande sociale.

Chez quelques grands poètes de notre époque, par exemple chez Maïakovski et Brecht, le recul progressif du Moi et l'abandon de l'expérience purement individuelle n'ont pas le caractère d'une fuite, mais expriment au contraire une volonté d'identification avec les masses, avec les forces vives de la société. Par opposition aux poètes qui édifient arbitrairement une collectivité *mythique*, ils expriment une collectivité *réelle*, la classe ouvrière en lutte. Ils ne jouent pas aux prophètes chargés de faire entendre la voix du cosmos; mais ils constatent objectivement que leur poésie remplit une mission sociale. Cette mission ne leur est pas dévolue par des instances supérieures, elle naît d'un échange vivant entre l'écrivain et la collectivité. De temps en temps la commande sociale peut consister en une revendication immédiale adressée par les travailleurs à l'écrivain, elle peut prendre la forme d'un chant de combat ou d'une contribution littéraire à la solution d'un problème social; mais en général cette commande se fait selon un processus beaucoup plus complexe. La collectivité de la classe révolutionnaire qui « passe la commande » n'est pas constamment présente sous une forme concrète et, d'autre part, il peut arriver que les instances qui la représentent se méprennent sur les possibilités de la littérature et de l'art en voulant les soumettre trop étroitement aux objectifs de la lutte politique quotidienne. Cependant les artistes et écrivains les plus éminents du mouvement ouvrier n'ont jamais jugé indigne d'eux une participation directe aux luttes politiques du moment et certains poèmes de Maïakovski, certains « lieder » de Brecht et Eisler, qui ont eu un grand retentissement, sont nés de ces luttes; mais, par sa nature même, l'art est infiniment plus que l'agitation politique.

Maïakovski a montré que fréquemment la commande pratique passée par telle ou telle instance politique ne correspondait pas à la commande sociale[3]. L'écrivain doit s'être assimilé

3. *Voir « Comment faire les vers » dans Maïakovski,* Vers et Proses *(traduction Elsa Triolet), E.F.R., pp. 341 et 362-363.*

la collectivité par une expérience vécue et un effort de compréhension théorique, il doit la reproduire dans sa conscience et son imagination, il doit entendre en lui-même la voix de cette collectivité qui le stimule et le juge, afin de pouvoir dégager d'une réalité multiple la commande sociale conforme à sa nature.

Ce que Maïakovski et Brecht ont en commun avec d'autres poètes modernes, c'est le refus conscient de l'état d'âme « poétique » et du sentimentalisme, de l'intimisme et de l'effusion, c'est la primauté accordée à l'intellect, à une imagination soutenue par l'intelligence. Ce que Brecht et Maïakovski refusent chez ces poètes, c'est le trouble mélange d'intellectualisme et d'irrationalisme, la raison bannie de l'intellect, l'exaltation d'une intelligence ennemie de la Raison, contradiction absurde qui définit si bien tant de poètes modernes. Dans la poésie de Brecht et de Maïakovski, intelligence et raison agissent de concert et c'est précisément ce qui permet à cette poésie de donner une signification (qui dépasse le simple domaine esthétique) aux grandes découvertes qui ont été faites depuis le Romantisme, vigueur et dureté de l'expression, rythme et force d'impact d'un langage nerveux et sec. Ici, la force nouvelle a trouvé le contenu qui lui convenait.

Nouvelles méthodes de représentation.

Comme la poésie, le roman du monde bourgeois finissant a développé des moyens d'expression, des méthodes de description qu'on ne peut rejeter en bloc. Franz Kafka était employé dans une Compagnie d'assurances contre les accidents du travail dans la monarchie austro-hongroise. Il connaissait par son expérience quotidienne l'effroyable métamorphose de l'humanité souffrante, non seulement en monstrueux insectes soumis au mépris général, mais aussi en pièces d'archives qu'il s'agissait de classer définitivement le plus vite possible dans l'intérêt de la Compagnie. Il y avait là une quantité d'escaliers, d'issues dérobées, de couloirs, de portes ouvrant sur des bureaux, mais on n'arrivait jamais à trouver la bonne porte, la direction demeurait invisible, l'homme en quête de secours était envahi d'un sourd sentiment de culpabilité sécrété par les murs des bâtiments officiels et qui empestait l'atmosphère de son odeur de poussière et de moisi, de sueur et de fumée refroidie. C'est ainsi, sous cette forme réifiée, que se présentent la loi, l'Etat, l'administration, la société et chaque portier, chaque garçon de salle, chaque commis courant partout chargé de piles de dossiers ou chaque employé assis à son bureau comme l'incarnation, l'instrument dépersonnalisé d'une puissance ano-

nyme, aux desseins indéchiffrables. Qui entre là doit laisser toute espérance. Tout visiteur se sent incompréhensiblement condamné. Parfois, derrière les masques de l'Autorité, il entrevoit furtivement quelques traits humains, bonhomie équivoque ou vénalité manifeste d'un fonctionnaire, mais cela ne fait, bien loin de l'adoucir, qu'aggraver l'horreur que dégagent ces bas-fonds à la fois banals et fabuleux. Kafka a décrit cette aliénation totale avec le maximum d'intensité et d'horreur. Un grand nombre de commentateurs faussent le sens de son œuvre en lui attribuant des complexes religieux, « péché originel », « prédestination », « faute existentielle » etc... et diluent en une fade allégorie ce qui est la peinture concentrée d'une réalité sociale.

Pour exprimer une réalité sociale devenue étrangère à l'homme, Kafka a employé la méthode de la parabole. A plus d'un égard cette méthode est supérieure à la méthode naturaliste. La forme de la parabole, le recours au fantastique permettent en effet de montrer l'événement quotidien dans sa monstruosité absurde. La vie ordinaire à laquelle l'homme s'est habitué se dévoile comme absurde, ce qui provoque la prise de conscience et la réflexion. Grâce à ce procédé artistique (que Brecht nomme « distanciation »), le monde aliéné est placé sous une lumière neuve et étrange qui permet de le comprendre. C'est un effet de choc qui rétablit les rapports bouleversés. Je rappellerai que de grands écrivains satiriques comme Swift ont employé cette méthode consistant à présenter sous un aspect bizarrement déformé les rapports « normaux », montrant ainsi combien ils étaient grotesques et déformés en réalité.

Kafka tenait l'aliénation pour un phénomène immuable que l'on pouvait constater avec désespoir, mais qu'aucun effort ne permettait de dépasser. Brecht la tenait pour surmontable et il donna pour fin à son art de montrer qu'on pouvait dépasser l'aliénation. Par conséquent, si différentes que soient leurs conceptions du monde, si différents que soient aussi leurs moyens d'expression, Brecht et Kafka ont cependant en commmun la méthode consistant à faire apparaître l'aliénation de la société grâce à la « distanciation » artistique, à dégager par la forme de la parabole des aspects essentiels de la réalité.

N'admettre qu'une *seule* méthode, ce serait appauvrir la littérature. Pour nous, les méthodes employées par l'artiste ou l'écrivain dans sa tentative pour représenter l'aliénation ne constituent pas une question décisive; ce qui pour nous est décisif, c'est de savoir s'il capitule devant le monde aliéné, devant l'inhumain ou s'il se dresse contre et prend le parti de l'homme. Sans nourrir la moindre espérance, Kafka a dénoncé

l'écrasement de l'homme dans un appareil inhumain, quant à Musil, il a cru non à des solutions révolutionnaires, mais à des solutions partielles; cependant tous deux étaient très loin de vouloir travestir la misère humaine en la sublimant, tous deux furent des écrivains satiriques pleins de contradictions, mais ils ont pris parti contre la société existante au nom d'un homme possible. Il en va tout autrement des écrivains, des artistes et des théoriciens de l'art qui trouvent à l'aliénation un certain charme philosophique et esthétique et qui approuvent une existence symbolisée par la dégradation de l'homme, par l'Absurde et le Nonsens. Ces mystagogues affairés vont répétant que l'art et la littérature sont faits par l'homme pour échapper aux lois de l'univers, et que c'en est fait pour toujours de l'intermède de la raison, de la Renaissance et de la Révolution, de la conviction présomptueuse que l'homme est capable de connaître le monde et de le transformer, ils affirment qu'il faut en revenir à une attitude pleine d'humilité devant le destin et retourner aux sources primitives de l'Etre, à la soumission et à la déréliction, au Sacré, à l'Archaïque, à l'abandon confiant à la Mort.

Il n'y a pas d'entente possible avec ce délire, car proclamer éternelle, immuable et absolue dans son aliénation la réalité sociale faite par l'homme et donc transformable par lui, c'est pire que de s'adonner aux superstitions les plus primitives. Toutefois, pour pouvoir accueillir avec l'éclat de rire qu'ils méritent la macabre sottise d'une œuvre comme *Fin de partie* de Beckett ou le brouillamini prétentieux des conceptions lancées sur le marché par Colin Wilson et les « jeunes gens en colère », il faut nous garder de régler d'un mot le sort de grands écrivains tels que Proust, Joyce, Kafka, Musil en nous contentant de parler de « décadence ». Nous devons plutôt nous efforcer d'analyser leur œuvre sous tous ses aspects, sans négliger les traits positifs, et tenir compte non seulement de leur attitude vis-à-vis de la société, mais aussi de leur qualité artistique.

Le problème du ressemblant.

Apportant notre adhésion au principe que le réel est connaissable et que la fonction de l'art consiste à le représenter avec une profondeur concentrée, il nous faut nous libérer du préjugé d'après lequel la reproduction artistique du réel exige l'imitation étroite de la nature, la *ressemblance* avec elle jusque dans le moindre détail. Pour faire aussi bien que la nature, une œuvre d'art doit dépasser la nature. Il ne s'agit pas de copier le réel, mais de découvrir ses aspects essentiels. Il ne s'agit pas de reproduire *chaque détail,* mais le détail *caractéristique* et le

grand art peut se permettre une extrême économie de moyens, peut refuser le détail au maximum. L'œuvre d'art n'est pas une tranche de réalité, mais, en tant qu'œuvre d'art, elle est une réalité nouvelle et, en tant que chef-d'œuvre, elle a plus de réalité que la réalité elle-même.

Le principe naturaliste du « naturel », du détail « ressemblant », a longtemps passé pour inattaquable. Pour un très large public, il possède encore aujourd'hui l'autorité de la chose qui va de soi. Mais fréquemment, ce qui paraît aller de soi est en réalité sujet à caution. Ce qui frappe tout d'abord, c'est que tous les genres artistiques n'acceptent pas le principe du « naturel » et du « ressemblant ». La musique ne s'est que rarement soumise à ce principe et l'imitation de la nature et du monde extérieur des objets l'a beaucoup moins emporté en musique qu'en peinture et en littérature. Comme les autres arts, la musique est une réponse aux questions posées par la réalité, mais les équivalences sont ici moins immédiates et fort complexes. De même des formes mixtes, comme l'opéra et le ballet, sont tellement peu « naturelles » (mais peut-on jamais appliquer cette notion de « naturel » à l'art ?) que toute « ressemblance » forcée contredit leur nature. Un ténor qui chante un grand air ressemble aussi peu que possible à un homme normal et les pas du ballet classique s'accordent peu avec un décor naturaliste. En architecture, les colonnes et les autres formes peuvent bien posséder leurs modèles dans la nature, mais leur influence esthétique est indépendante de leur ressemblance avec des objets naturels. De même l'effet produit par un poème ne peut être déduit du principe de ressemblance naturaliste mais prend sa source ailleurs, dans la magie du langage, et dans cet élément presque indéfinissable qui nous touche en tant que rythme, que structure et que forme de la poésie. Et, pour finir, il y a un type d'art plastique qui ne vise pas à la ressemblance, mais à ce qu'on nomme, pour simplifier, le « style ».

Un paysage peint exactement comme il est (mais qui établira comment il est vraiment ?), calquant la nature, peut avoir la valeur d'un souvenir, d'une carte postale, d'un auxiliaire pour l'enseignement de la géographie, mais le cri « Mon Dieu, que c'est ressemblant ! » n'est pas un jugement de valeur esthétique. La photographie réalise cet idéal mieux que la peinture. Zeuxis peignait des raisins que les pigeons venaient picorer : on admirera son adresse, si l'on veut, mais aussitôt une question se posera : « L'art a-t-il pour but d'induire les moineaux en erreur ? » Dans un cas semblable la vraie grappe est préférable à la grappe peinte, elle a sur elle l'avantage du parfum, du

goût, de la valeur nutritive. Aucune forme d'art ne dépassera la nature en naturel. Un paysage change d'heure en heure : comment le peintre va-t-il s'y prendre ? S'accrochera-t-il à chaque racine, à chaque feuille, comme le criminologiste à l'empreinte digitale, ou bien essaiera-t-il de capter une « atmosphère », ou bien considèrera-t-il comme essentiels le jeu de la lumière et l'interaction des couleurs ou la structure, l'articulation interne du paysage, ou bien s'attachera-t-il avant tout à dégager l'action invisible de ce qui naît et de ce qui meurt, à « prendre les choses sur le fait », ainsi que Van Gogh définissait son principe créateur ? Quand une douzaine de grands artistes peignent le même paysage, on obtient des tableaux d'une extrême diversité. Pour l'artiste, le paysage n'est qu'un prétexte, une incitation à peindre; son tableau obéit à une nécessité artistique et non à une contingence naturelle. Sa qualité n'est pas déterminée par son caractère « ressemblant » mais par la force, l'originalité, l'intensité de la peinture. On a peint mille fois des chaises; mais cette *unique* chaise peinte par Van Gogh n'est pas un objet du monde extérieur, mais une source d'émotion infinie.

Si je fais faire mon portrait par un peintre, je puis exiger qu'il soit totalement ressemblant. Mais ressemblant à qui, à quel aspect de mon Moi, à quelles composantes de ma personnalité ? Le tableau doit-il être conforme à la vision que j'ai de moi ou à celle qu'a le peintre ? Doit-il avant tout reproduire exactement mes traits, la couleur de mes cheveux et de ma cravate ou bien l'état d'âme dans lequel le peintre m'a trouvé, ou certaines particularités accusées, le caractère que j'affiche en privé ou dans la société, ou des éléments plus profonds, plus secrets, plus essentiels ? Lorsque nous voyons les princes peints par Goya, nous sommes convaincus que ces portraits sont ressemblants. Mais ce n'est pas la ressemblance qui fait de ces portraits ce qu'ils sont, c'est la cruauté de Goya arrachant le masque de ces princes, c'est l'intensité et la hardiesse prodigieuse du réquisitoire. Sans doute la Joconde ressemble-t-elle à la femme dont Léonard de Vinci a peint le portrait, mais son sourire est au-delà de la nature, n'a rien à voir avec la nature, reflète uniquement l'émotion vécue et le degré de connaissance atteint par l'homme pour qui elle a posé. Et lorsque Picasso commence à peindre un modèle tel que la nature l'a fait, puis renonce peu à peu, au moyen d'un effort progressif de simplification et de concentration, à la ressemblance superficielle, il dévoile ainsi une réalité toujours plus secrète. Clémenceau peut bien n'avoir pas « ressemblé » au portrait qu'en fit Manet (ou peut-être le portrait est-il ressemblant !), mais quand le tableau me regarde, ce n'est pas Monsieur Clémenceau qui m'intéresse, mais un homme en

proie aux contradictions, ce mélange de spiritualité et de violence, ce front de penseur, cette attitude dictatoriale, toute cette personnalité embusquée dans une solitude inquiétante, cette figure typique de toute une époque peinte avec une grande force suggestive; quel génie pictural dans ces noirs menaçants, ces verts sinistres, cet éclat blafard du visage ! Ressemblance ou non... l'œuvre d'art se situe au-delà de cette question.

Le réalisme, attitude ou style ?

En littérature la notion de ressemblance est plus compliquée que dans les arts plastiques, car le monde ne se reflète pas dans le langage aussi directement que dans un tableau. Seul le naturalisme le plus conséquent a exigé que le roman ou la pièce de théâtre soit une photographie du réel, que l'homme peint par la littérature parle exactement comme on parle « dans la réalité », que l'écrivain soit tenu de ne rien retoucher ni de rien retrancher. Cette théorie parfaitement conséquente ne pouvait passer dans la pratique; le roman (ou la pièce de théâtre) naturaliste a, comme les autres, un commencement et une fin, il est un extrait du réel, il demande une composition, une structure artistique, par conséquent il exige l'intervention de l'écrivain qui trie, met en ordre, condense le matériau brut. Les théoriciens du réalisme en littérature savent parfaitement qu'il ne s'agit pas de refléter des faits superficiels, contingents et apparemment isolés, mais de dégager l'essentiel, le caractéristique, le typique. Cependant des définitions justes peuvent recevoir des interprétations erronées et l'imprécision nourrir des malentendus. Au dix-neuvième siècle, par opposition à des tendances idéalistes, romantiques et autres, s'est développée, sous le nom de « réalisme », une tendance littéraire et artistique bien définie. Mais ce réalisme n'était pas seulement une *attitude*, c'était aussi un *style;* ce n'était pas seulement une prise de position critique, mais l'adhésion à des méthodes et à des moyens d'expression bien définis. La notion élargie de réalisme englobe tout art et toute littérature qui reconnaissent l'existence d'une réalité objective et s'efforcent de la représenter, avec les moyens et les styles les plus divers. Peut-être devrait-on se mettre d'accord sur ce point : reconnaître comme réaliste tout art qui sert la vérité et comme antiréaliste tout art qui noie la réalité dans les brumes et les mystifications, tout art qui falsifie la réalité. Cette notion d'antiréalisme aurait l'avantage d'embrasser toutes les escroqueries qui se donnent pour du « réalisme », depuis les opérettes de Franz Lehar jusqu'à la duperie qui consiste à mettre au compte de l' « ordre cosmique » les anomalies de la société. Si nous affirmons réaliste toute littérature qui sert la

vérité et qui s'accorde avec le réel, il va se poser la question déjà mentionnée de la « hiérarchie du réel » et, plus profondément, la question de la possibilité de représentation du réel. Par principe, nous tenons toute réalité, même la plus complexe, pour représentable, mais nous ne devrions pas oublier que la représentation du réel est devenue, pour la littérature moderne, un véritable problème. L'insatisfaction à l'égard des anciennes méthodes, la variété et l'accumulation désordonnée des expériences nouvelles ne sont pas seulement un signe de déclin d'un monde qui a fait son temps, mais ouvrent la voie à des possibilités nouvelles. L'écrivain de notre époque affronte une réalité terriblement contradictoire. Il doit d'abord posséder un point de vue solide pour percevoir la réalité, non comme un chaos, mais comme le siège d'une lutte entre ce qui naît et ce qui meurt; seulement, cette base solide ne lui suffit pas. Pour nous, la réalité nouvelle c'est la lutte gigantesque de deux systèmes sociaux, de deux forces historiques contradictoires et, consciemment ou non, nous prenons parti dans cette lutte, mais comment lui donner forme artistique ? Nous n'en sommes plus au temps où la vieille réalité sociale était seulement jugée et rejetée au nom d'une grandiose vision d'avenir; mais la nouvelle réalité est là, présente, avec toutes ses difficultés, ses insuffisances, tous les problèmes que pose l'édification. Pour l'art et la littérature, il est infiniment plus facile de mettre en accusation le monde ancien, de se révolter contre lui, que de peindre le monde nouveau, sans rien cacher de ses difficultés, sans dissimuler ses insuffisances, sans simplifier ses problèmes, mais aussi sans faillir à la tâche de percevoir au sein du présent l'avenir en train de naître, en disant par conséquent toujours la vérité et en participant activement à l'évolution. Un grand nombre d'écrivains est écœuré par le monde ancien, mais en même temps déçu par le monde nouveau dont il se détourne, car jamais encore l'écrivain n'a eu autant besoin d'une *conscience historique* aussi élevée. Pour ceux qui sont incapables de distinguer ce qui tombe en ruines et ce qui n'est pas encore achevé, l'édifice en cours de construction apparaît aussi morcelé que des ruines et leur impression sera que le monde n'est qu'une immense étendue de décombres. Walter Benjamin a tenté d'expliquer un tableau de Paul Klee intitulé *Angelus novus* en disant que l'artiste avait représenté l'Ange de l'Histoire. Cet ange a, selon Walter Benjamin, « le visage tourné vers le passé. Là où nous apparaît un enchaînement d'événements, il ne voit qu'une unique catastrophe accumulant inlassablement ruines sur ruines et les lui jetant dans les pieds. » Cependant une tempête « le pousse irrésistiblement vers l'avenir auquel il tourne

le dos, tandis que devant lui les tas de décombres s'élèvent jusqu'au ciel. » Ce que Benjamin interprète comme l'Ange de l'Histoire ressemble bien davantage à l'esprit de l'homme dépourvu de conscience historique qui regarde derrière lui la tempête qui le pousse vers l'avant, et qui ne voit ainsi que la catastrophe accumulant ruines sur ruines. Le fuite dans un monde imaginaire échappant aux lois de l'Histoire, si typique de nombreux écrivains du monde bourgeois, n'est pas due seulement au sentiment que le réel, c'est ce champ de ruines s'étendant à perte de vue et défiant toute représentation; inversement, cette fuite accroît aussi ce sentiment. Et la conclusion qu'ils en tirent, c'est que notre monde n'est pas représentable et ne mérite pas d'être représenté.

Difficulté d'une représentation adéquate.

Je tiens ce problème de la désorientation sociale de beaucoup d'écrivains pour le problème décisif, mais non pour le problème unique. C'est pour d'autres raisons encore que la représentation adéquate de la réalité qui nous entoure est devenue extrêmement difficile. Lorsque après les bouleversements de la première guerre mondiale, l'expressionnisme (dont l'amorce remontait à l'avant-guerre) s'est acquis pour une brève période une grande influence, le sentiment prédomina que l'on ne pouvait plus représenter ce monde explosif à l'aide des anciens moyens d'expression, qu'on avait besoin d'un nouveau langage, le grand cri inarticulé de la créature humaine égarée, révoltée, torturée. Après l'expérience de la seconde guerre mondiale, à l'âge de l'énergie atomique et des cauchemars d'Apocalypse, quand l'humanité a les moyens de se détruire elle-même, il y a une question qu'on ne peut plus éluder : « Comment exprimer tout cela, comment dominer cette réalité gigantesque ? » Ce n'est pas par hasard si, jusqu'à présent, le reportage littéraire (je pense surtout ici aux livres si émouvants de Robert Jungk) a été plus apte que la littérature d'imagination et même que la poésie à représenter le monstrueux abus qui a été fait de la littérature et de la science.

A cela s'ajoute une autre difficulté : aujourd'hui tout effort pour localiser étroitement un thème littéraire, pour l'isoler de l'ensemble des événements mondiaux, ne correspond pas à la réalité; jamais encore tout n'avait été aussi indissolublement lié à tout, jamais encore l'univers entier ne s'était aussi profondément intégré à chaque destinée individuelle, à chaque conflit individuel, jamais encore la totalité de l'univers n'avait été aussi présente dans chaque détail. Dans toute œuvre importante de

notre époque, les événements sensationnels de l'histoire mondiale ne peuvent plus être seulement un décor, mais la totalité des phénomènes doit se refléter jusque dans le sujet le plus limité. Parvenir à cela sans forcer son talent : voilà le problème qui se pose à tout grand écrivain.

D'autres questions se posent. Comment l'art et la littérature doivent-ils résister à l'assaut des moyens de la technique moderne et au viol qu'ils exercent sur la conscience des masses ? Le cinéma, la radio, la télévision, le « juke-box », la bande dessinée ont créé un consommateur d'une extrême passivité. On administre sous une forme condensée les excitants les plus énergétiques : tout est mâché pour ne pas fatiguer le tube digestif intellectuel qui absorbe cette nourriture, tout est calculé pour éliminer l'effort de réflexion, l'activité de l'intelligence et de l'imagination. Et si le plus important est bien de savoir quel *contenu* répandent ces techniques de masse et s'il est valable ou médiocre, il ne faut pas non plus négliger la *forme* que prennent ces techniques, ce caractère sommaire d'un produit « artistique » répandu par des irresponsables et qui influence l'attitude du consommateur. Il serait déraisonnable de rompre des lances contre cet envahissement de la technique, mais il ne faut pas ignorer les problèmes qui en découlent pour la littérature et pour l'art. Des besoins nouveaux sont nés : tension accrue, rythme plus vif, effet de choc artistique... et si par exemple nous analysons les pièces de Brecht, nous verrons quelle attention ce très grand écrivain porte à ces éléments nouveaux, depuis le soin qu'il met à aiguiser chaque scène, à en faire un tout, à renoncer aux larges expositions, au lent et long déploiement des caractères, jusqu'à l'emploi de la chanson, à l'intégration de procédés empruntés aux cabarettistes dans un théâtre qui appelle à la prise de conscience.

Cet exposé n'est qu'une tentative fragmentaire destinés à attirer l'attention sur quelques facteurs de la réalité nouvelle, sur quelques problèmes posés par la possibilité de sa représentation artistique. Nous vivons dans un monde beaucoup plus difficile à peindre que ne le pressentent certains conseillers bien intentionnés qui disent à l'artiste et à l'écrivain : « Peins donc la nature comme elle est réellement, décris les hommes comme ils sont réellement ! Ce n'est tout de même pas aussi difficile que ça ! » Permettez ! C'est « aussi difficile que ça » ! Mais ayant mesuré ces difficultés, nous ne sommes pas disposés à transiger avec un art et une littérature qui désertent la réalité sociale, qui obscurcissent l'existence sous des voiles mystiques, qui se mettent au service de l'Absurde. Nous ne sommes pas disposés à donner notre assentiment à un art qui se rend étran-

ger à l'homme dans un monde qui lui devient étranger. Nous portons en nous l'exigence d'un art qui recherche fermement la vérité, qui peint et représente le réel sous tous ses aspects, en montrant ses problèmes et son évolution. Nous sommes convaincus qu'il y a *plus d'un chemin* qui conduit à ce but, qu'il y a *plus d'une forme* qui permet d'exprimer l'essence des choses. Nous avons besoin de tous ces chemins et de toutes ces formes, pour édifier un art qui aît la profondeur et la richesse de la vie humaine et qui soit le langage nouveau d'une réalité nouvelle.

E R N S T F I S C H E R

Michel Verret

Réponses à des critiques

La deuxième édition du livre de Michel Verret *Les Marxistes et la Religion,* (essai sur l'athéisme moderne) vient de paraître. L'auteur a écrit à cette occasion une post-face qu'il nous a paru utile de reproduire.

La lecture de cet ouvrage a suscité des critiques, publiques et privées. Toutes utiles. Je me propose d'apporter ici, en post-face à cette deuxième édition, quelques éléments de réponse.

Science et métaphysique.

Les métaphysiciens discutent[1] : « Vous (les marxistes), nous récusez au nom de la science. Elle ne prouve pourtant que sa propre validité. On peut connaître la nature sans faire appel au surnaturel. S'ensuit-il évidemment qu'il n'existe pas ? »

Mais est-ce à nous, marxistes, de faire la preuve de son inexistence ou à *vous* de faire celle de son existence ? Et si vous ne la faites pas, ne nous dispensez-vous pas par là même de la contre-preuve... ?

Ainsi, c'est à *vous,* métaphysiciens, d'établir d'une manière universellement recevable la réalité expérimentale d'un pur esprit inconditionné. Faute de quoi nous nous arrêterons aux faits d'expérience : nous tiendrons la pensée pour une forme de l'activité matérielle, l'activité verbale représentative, produit — combien conditionné — du système nerveux supérieur de l'homme social, ce que montrent *tous les faits* établis par la physiologie, la sociologie, la psychologie, etc.

Et ces faits invalideront par eux-mêmes les suppositions métaphysiques..., comme l'explication scientifique des données objectives de la sexualité rend à jamais inutiles toutes les mythologies en ce domaine. La science n'a pas à démontrer qu'*on ne peut pas* trouver de petits garçons dans les choux. Il lui suffit d'établir comment ils naissent pour établir par là même comment ils ne naissent pas...

1. J. Natanson, in Esprit, *n° 6, juin 1961. — Cl. Tresmontant, in* La Lettre, *juin 1961, n° 36.*

Si cette vérité élémentaire est méconnue, c'est que la métaphysique a historiquement précédé la science. Celle-ci a donc dû affirmer ses droits dans une critique de la métaphysique. Mais faire de cette nécessité historique une nécessité logique, ce serait tout simplement oublier que notre espèce a commencé par l'ignorance et que celle-ci n'a aucun droit sur le savoir. Sinon l'ancienneté... qui précisément ne fait plus droit... Car, « ceux que nous appelons anciens étaient véritablement nouveaux en toutes choses et formaient l'enfance des hommes proprement et comme nous avons joint à leurs connaissances l'expérience des siècles qui les ont suivis, c'est en nous que l'on peut trouver cette antiquité que nous révérons dans les autres »[2].

De fait, si le poids de la tradition religieuse ne pesait encore sur l'enfance moderne, quel adulte en possession de la conception scientifique du monde éprouverait encore aujourd'hui le besoin *intellectuel* de suppositions métaphysiques ? Que les impuissances de la vie en nourrissent parfois encore en son cœur le besoin *affectif*, soit. Mais ce besoin n'a rien de rationnel, même s'il tend sans cesse à se justifier en raison par une ruse dont le cœur est coutumier (« Rien de jésuite comme une passion », disait Balzac). Et l'on ne saurait porter sans abus au compte de l'intelligence moderne une question que seul lui pose encore le retard de la sensibilité sur la connaissance...

Une métaphysique marxiste ?

A quoi l'on nous rétorque[3] : « Ne faites-vous pas vous-mêmes une métaphysique ou une ontologie de la matière, lorsque vous attribuez à celle-ci la suffisance, l'infinité, l'incréation, le mouvement éternel. Nous vous passons le caractère spatio-temporel. Mais jamais aucune expérience ne nous prouvera le reste ! »

Non pas *une* expérience sans doute. Mais *toute* l'expérience scientifique. « Suffisante à soi-même », cela veut dire deux choses : la matière existe indépendamment de la pensée et antérieurement à celle-ci; tout ce qui se produit en elle trouve en elle sa condition et son explication. La science le prouve à chaque instant.

« Infinie » : qui n'a pas de fin... La science n'a-t-elle pas repoussé à l'infini, comme le comprenait déjà si bien Pascal, les limites prêtées au monde par la perception immédiate ou l'imagination ? N'a-t-elle pas sans cesse confirmé depuis le caractère inépuisable de la réalité dans l'infiniment grand comme dans l'infiniment petit ? Certes, elle nous montre aussi que tout est déterminé. Chaque être ou processus a donc sa limite et son terme. Mais si la simultanéité et la succession de ces réalités

2. *Pascal, « Préface pour le traité du vide », Pléiade, p. 310.*
3. *Claude Tresmontant, op. cit.*

finies se déroulent à l'infini, qu'en conclure, sinon que l'infini se développe dans le mouvement même du fini, qu'il *est* ce mouvement sans fin de ce qui a une fin ? Cette conception dialectique à laquelle la réflexion logique peut parvenir par la voie de la pure abstraction, elle est aussi et d'abord la leçon de l'expérience scientifique.

« Incréée » ? Oui, puisque la science ne nous offre *jamais* l'expérience d'une création à partir de rien. Tout dans la nature est *produit*. Le nouveau y apparaît bien sans cesse dans la vie, dans l'histoire, etc., mais toujours à partir de conditions données, selon des lois déterminées[4].

« Tous les phénomènes de l'univers, qu'ils aient pour cause la main de l'homme ou les lois générales de la nature, ne nous donnent jamais l'idée d'une création réelle, mais d'une simple modification de la matière. Dans l'analyse de l'idée de créer, l'esprit humain en revient toujours à l'analyse et à la synthèse »[5].

Le bond qualitatif qui imite si bien la création n'échappe pas à ce strict conditionnement. La nouveauté ne sort pas tout armée du néant, elle résulte du mouvement quantitatif de ce qui l'a précédée. Si rien ne se crée en petit, qu'en sera-t-il en grand ? Prêter à l'univers une origine contingente, c'est contredire à la fois l'infinité et la nécessité que la science rencontre sans cesse dans et à travers la finitude et le hasard.

« Le mouvement éternel » enfin ? Tout ne se réduit-il pas dans la réalité et dans le reflet objectif que nous en donne la science aux transformations quantitatives et qualitatives des formes du mouvement de la matière les unes dans les autres, suivant des lois dont la dialectique nous offre le concept le plus général ?

Qui a mis l'ordre ?

Mais l'ordre du monde, le sens de l'évolution, nous objecterat-on enfin[6] ? « La science énonce comment les choses s'ordonnent. Elle ne peut dire pourquoi elles s'ordonnent ainsi plutôt qu'autrement... »

Qui a mis l'ordre ? Question anthropomorphique par excellence. L'homme peut penser la nature et la société. Et donc les repenser. Et les refaire, sur des pensées nouvelles : projets,

---

4. Même si ces lois ne sont pas toujours celles du déterminisme mécaniste. Les métaphysiciens s'obstinent à confondre le déterminisme en général avec sa forme mécaniste, afin de pouvoir mieux conclure à l'indétermination de ce qui échappe à cette forme de détermination. Mais ils ne prouvent par là que leur propre ignorance du développement scientifique ou... l'incompatibilité de la métaphysique avec ce développement. De fait, elle ne peut survivre à l'âge infantile de la science.

5. Marx citant P. Verri, Histoire des doctrines économiques, *tome I, Costes, 1950, p. 74.*

6. J. Natanson. — Claude Tresmontant, op. cit.

plans, normes, etc. Il s'explique dès lors la nature par un projet divin préexistant. Il oublie, ce faisant, que sa propre pensée suppose la nature dont elle n'est que le produit et le reflet. Et que rien n'autorise dans l'expérience l'hypothèse d'une pensée précédant la nature. Pas plus en lui qu'en Dieu...

On se demande d'ailleurs en quoi cette hypothèse donnerait plus de sens au monde. Pour savoir quel sens Dieu a donné à l'univers, on sera réduit à interroger... cet univers lui-même. Une fois découvertes ses lois de structure et d'évolution, on pourra bien rendre compte de leur présence dans la réalité par leur présence préalable dans l'esprit divin. On ne retrouvera pourtant jamais dans cet esprit, à l'état appauvri de simple idée, que ce qui était dans le monde avec la richesse substantielle de l'existence concrète. Sans aucun profit rationnel. Que sais-je donc de plus sur la nature et le sens de l'évolution quand j'ai appris que Dieu l'a voulu tel ?

A moins d'imaginer derrière ce sens objectif *un autre* sens ésotérique, révélé dans le clair obscur ou les illuminations de la foi, de toute manière dans la plus irrémédiable subjectivité. Ces mythologies — au demeurant contradictoires entre elles — ont pu garder effectivement une ombre de raison tant que le savoir objectif s'en tenait au comment des choses. Mais la science n'est pas restée, comme le voudraient les métaphysiciens, à l'étape positiviste. Elle est devenue théorique. Non contente de décrire les rapports constants entre les phénomènes, elle réfère désormais ces rapports à la structure même de la matière sous ses différentes formes, dégageant par là leur nécessité profonde. Ainsi, la biologie ne décrit-elle pas seulement le sens de l'évolution biologique. Elle l'explique par le principe d'adaptation, lui-même impliqué par la nature du métabolisme : cet échange matériel entre l'organisme et le milieu, qui définit proprement la vie. De même, le sens de l'histoire trouvera sa raison d'être — toute naturelle — dans le mouvement de la production matérielle de l'existence humaine, etc.

Pour vouloir d'ailleurs séparer la réalité de son propre sens, il faut supposer déjà qu'elle est créée. Qu'elle a commencé un jour d'exister à partir de rien. Ou bien d'un chaos originel. Dans une telle hypothèse, la question du pourquoi peut se poser. Pourquoi l'ordre plutôt que le désordre ? Encore qu'il soit bien peu éclairant d'aller chercher le pourquoi de l'existence et de l'ordre dans le néant ou le désordre qui les ont précédés... Mais la supposition de la création — et les questions qui lui sont suspendues — n'auraient elles-mêmes de valeur que si l'on avait *d'abord* établi que le monde est fini, donc créé. Ce que personne ne saurait jamais faire..

Si la supposition tombe, les questions tombent aussi. Une fois admises l'infinité et l'incréation du monde, le pourquoi de son existence et de son sens ne se pose plus... L'athée n'a pas plus à se demander pourquoi le monde existe que le croyant ne se le demande pour Dieu. Quant à l'ordre du monde, il n'est rien autre chose que le *rapport même* des êtres ou des processus qui le constituent. Il est donné immédiatement avec eux comme l'expression de leur *connexion* universelle de même que le sens en est donné avec leur mouvement[7]. La pensée humaine peut *par abstraction* séparer l'ordre de ce qui est ordonné et dans cet ordre même distinguer le tout des éléments. Mais vouloir expliquer l'ordre des choses par sa notion préalable, supposer que l'idée du tout a préexisté à la totalité réelle d'où la réflexion a abstrait par la suite les éléments, c'est marcher sur la tête...

L'amour au feu de la pratique.

On m'a beaucoup écrit aussi sur l'amour[7bis]. Les chrétiens ne se sont pas tous reconnus dans la vision angélique de l'amour religieux. Ils ont souligné à bon droit les dimensions charnelles, temporelles et militantes de leur charité. D'un autre côté, les marxistes n'ont pas trouvé leur compte dans une critique interne de l'idéologie chrétienne. Ils m'attendaient, et l'attendaient..., à la pratique...

Et ils avaient raison les uns et les autres. Car il est bien vrai qu'il y a une pratique de l'amour chrétien. Mais il est vrai aussi qu'il n'est pire juge pour cet amour que sa pratique elle-même...

Vous qui ne parlez que d'amour, *comment* aimez-vous ? Incarnation, dites-vous. Que faites-vous de la chair des opprimés ? Cité chrétienne ? Présentez-nous *vos cités*. Action militante ? Que changez-vous dans le monde ?

Oui, j'ai un peu trop cru la charité sur parole. Il fallait la prendre sur le fait...

Mettre en question les questions...

C'est une question de méthode[8]. Il est bon de critiquer les réponses que les croyants donnent aux questions de... l'amour et de la mort. Mais il faut peut-être aussi — et d'abord — critiquer leurs questions.

---

7. Lui-même engendré par leurs contradictions. Car l'univers est une connexion, mais une connexion contradictoire, donc en devenir infini. Cela aussi nous l'expérimentons tous les jours.
7 bis. Mes correspondants catholiques notamment, à la suite d'un enquête publiée par Clarté, *revue mensuelle de l'Union des Etudiants communistes.*
8. On trouvera des éléments de réflexion fort importants à ce propos dans l'article de Louis Althusser sur le « Jeune Marx », dans La Pensée, *n° 96, mars-avril 1961.*

Se poser par exemple le problème de l'Amour, avec un grand A, c'est déjà poser une question abstraite. Et condamner par là la réponse à l'abstraction. Car la vie ne pose pas de questions en majuscules, mais d'humbles problèmes concrets : familiaux, professionnels, syndicaux, politiques, etc., dont la solution requiert à chaque niveau des réponses concrètes où la prière et l'effusion charitable tiennent beaucoup moins de place que la réflexion, l'organisation, les moyens matériels, la lutte, bref toutes les armes de l'amour matérialiste. Substituer à ces problèmes concrets la problématique abstraite de l'Amour, c'est déjà *fuir* la vie réelle.

Comme on fait lorsqu'on ne *peut* pas résoudre ses problèmes. Ou qu'on ne le *veut* pas. Situation ordinaire à ces classes intermédiaires « au sein desquelles s'émoussent les intérêts des deux classes opposées, qui s'imaginent par là être au-dessus des antagonismes de classes »[9] et croient pouvoir les résoudre magiquement en refusant de les voir en face. Accepter les termes dans lesquels ces classes posent le problème de l'amour, ce serait dès l'abord, partager leurs illusions petites bourgeoises et leur impuissance historique congénitale.

Le problème de la *justification* de la mort doit peut-être être soumise en son principe au même examen critique. Car si la mort fait question, comme toute autre réalité, c'est pour l'explication et non pour la justification. Vouloir la justifier, c'est admettre qu'il ne suffit pas de l'expliquer par ses conditions naturelles et sociales, qu'elle a encore un sens supplémentaire. C'est présupposer son caractère métaphysique. Or, cette présupposition ne trouve pas son fondement dans l'objet du problème, mais dans l'ignorance de la nature réelle de cet objet. Et aussi dans les autres problèmes non résolus de la vie réelle[10].

Ne pas justifier l'injustifiable...

Pour avoir accepté sans examen préalable les questions des chrétiens, j'ai parfois versé moi-même dans une anti-métaphysique encore empreinte de métaphysique !

Jacques Natanson, mais aussi des marxistes, m'ont ainsi reproché, non sans raison, la tendance à édulcorer la réalité de la mort individuelle, au nom de la survie de l'espèce. C'est donner trop peu de sérieux à la mort. Méconnaître son tragique, fût-il optimiste. Car si *l'humanité* ne meurt pas, cela n'empêche pas *l'individu* de mourir et de mourir tout entier pour lui-même, sinon pour les autres. Et cette mort n'a pas à proprement parler de justification. Seulement une explication : sa nécessité physiologique et parfois sociale, étant donné ce que sont objectivement la vie et la société.

9. *Marx*, Le 18 Brumaire de Louis-Bonaparte, *p. 203, édition citée.*
10. *Voir ci-dessus, chapitre XII, « Un besoin transitoire ».*

La justification métaphysique est impossible et contradictoire : aurait-on justifié la mort comme punition divine, qu'il resterait à justifier Dieu de la punition... Mais il serait non moins vain de lui chercher je ne sais quelles justifications matérialistes. C'est l'exigence même de justification qu'il faut critiquer.

Il en va de même pour le mal. Jacques Natanson me demande comment le marxisme sauve les douleurs passées, cette longue souffrance des opprimés. *Nous ne les sauvons pas.* Et personne ne les sauve, car personne, pas même Dieu, ne peut faire qu'une souffrance qui a été n'ait pas été. Nous les justifions encore moins. Et personne ne peut les justifier, surtout pas Dieu. Car rien ne peut jamais excuser personne de tolérer une souffrance qui pourrait ne pas être...

Les souffrances infinies des masses opprimées n'avaient pas d'autre justification dans le passé que la *nécessité* du développement historique, dans la mesure où il reposait sur des systèmes de production impliquant l'exploitation de l'homme par l'homme. Ce développement se déroulait, selon l'expression de Marx, « comme un processus d'histoire naturelle », ni plus ni moins justifiable que les transformations de l'écorce terrestre. Les souffrances qu'il a causées épuisaient leur sens dans les causes qui les produisaient. Si de telles souffrances n'ont plus de sens aujourd'hui, c'est dans l'exacte mesure où leurs causes — la propriété privée des moyens de production et l'exploitation de classe — *ont perdu leur nécessité.* Et où il devient au contraire *historiquement nécessaire* de les abolir, pour des raisons objectives, dont les raisons morales ne sont que le reflet subjectif. Car la morale ne condamne la souffrance que depuis qu'elle n'est plus nécessaire. « Le bonheur est une idée neuve en Europe... »[11]

« Vous prenez trop facilement votre parti du mal », me dit encore Natanson. Non pas. Nous le regardons en face. Nous le prenons au sérieux. Mais pour mieux le combattre. Car nécessité n'est pas fatalité. L'acceptation du mal nécessaire n'exclut pas, bien au contraire, qu'on travaille à en *diminuer* la nécessité. La genèse et le déroulement d'une maladie peuvent être reconnus pour nécessaires dans des conditions données sans qu'on renonce pour autant à la recherche des thérapeutiques ni aux analgésiques. On ne peut même vouloir intervenir sur cette nécessité que si on l'a d'abord reconnue et connue. Une fois comprises les causes déterminantes de la souffrance historique, il devient possible d'intervenir sur elles. Dans les limites déterminées par l'époque naturellement... Savoir si la justification métaphysique des souffrances physiologiques ou sociales nourrira la même détermination de lutte à leur égard... En justifiant la souffrance, on la valorise. Et ce qu'on valorise, on n'est guère pressé de le

11. Saint-Just, Institutions républicaines.

supprimer. Sur qui d'ailleurs Natanson compte-t-il avant tout pour ce faire ? Sur ce même Dieu qui les tolère depuis le début du monde... ?

Le dialogue.

Compréhension pour les chrétiens ? D'accord, mais pas au point d'épouser leur forme de conscience[12]. Nous partageons avec eux le monde et ce qu'ils en reflètent exactement, mais non leurs illusions. De celles-ci nous devons au contraire les guérir. En les rappelant sans cesse à la réalité et en critiquant par elle les phantasmes de l'imagination, comme l'on fait du rêve ou de la névrose.

Sans doute le croyant nous accordera-t-il plus de confiance de se savoir compris. Mais ce n'est pas cela qui le guérira. Il ne guérira qu'en se comprenant lui-même. Et il ne se comprendra lui-même qu'en comprenant le monde réel, comme le névrosé ne prend conscience de la vérité de sa névrose qu'en comprenant la situation névrotique qui l'a objectivement engendrée[13].

C'est pourquoi l'effort d'identification à la conscience religieuse doit sans cesse être réglé pour nous par la conscience exacte de la *réalité sociale* dont cette conscience est le reflet mystifié et de la *fonction sociale* qu'elle y assume, consciemment ou non. Ainsi, le catholique d'aujourd'hui n'est pas défini seulement par sa conscience, mais aussi par sa place dans une institution sociale qui joue un rôle déterminé — et objectivement déterminable — dans la lutte des classes. Ce catholique, par exemple, a des exigences œcuméniques : elles manifestent en tant que telles un souci sympathique d'universalité. Mais ce souci va trouver son expression organisée dans un concile dont les promoteurs ne cachent pas qu'un des objectifs fondamentaux est l'unification du front religieux anticommuniste. Or, cet objectif est *aussi* celui de l'impérialisme. Il est donc impossible de juger valablement la conscience œcuménique, si bien intentionnée soit-elle, sans tenir compte *aussi* de ce contexte clérical et impérialiste...

Autrement dit, le dialogue avec les chrétiens doit toujours être référé — pour eux et pour nous — à la pratique sociale et à ses termes de classe. Les plus lucides d'entre eux en ont d'ailleurs bien conscience. Ainsi Natanson, lorsqu'il nous propose excellemment de rattacher le dialogue entre les communistes et la gauche chrétienne au dialogue avec la gauche tout court — c'est-à-dire à travers une terminologie d'ailleurs trop

12. Guy Besse, in La Nouvelle Critique, *n° 128, juillet-août 1961.*
13. Cette compréhension dépendant elle même ordinairement de modifications dans sa pratique — ou dans la situation.

restrictive — avec les forces sociales intéressées à l'alliance avec la classe ouvrière.

Plus tard... ?

Quels seront les droits des croyants dans la cité socialiste ? Mes réponses n'ont pas satisfait tout le monde.

« Le droit de ne pas être sanctionné socialement », c'est trop peu, m'objecte Natanson. C'est vrai. Aussi bien précisai-je dans un autre passage toutes les libertés dont disposeront — dont disposent déjà dans le socialisme — les tenants de l'idéologie religieuse, tout erronnée qu'elle nous parût. Droits d'expression, d'association, de propagande dans les limites fixées par la loi. Comme en toute autre société démocratique.

Mais la discussion rebondit sur ces limites... Notamment sur le droit que s'arroge l'Etat socialiste de définir les vérités qui seront enseignées à l'école unique. « Qui jugera de la vérité ? » demande Natanson. L'Etat à coup sûr... Horreur !... Mais vivons-nous autrement ? Qui fixe en France les programmes scolaires, sinon l'Etat. Et qui le faisait avant l'Etat... sinon l'Eglise ? Le monde adulte a toujours dû et devra toujours organiser l'éducation des enfants à partir des vérités établies ou tenues pour telles... Au risque d'erreurs ? Oui. L'histoire en est pleine, spécialement celle de l'Eglise...

Le tout est de réduire ce risque, en déterminant valablement les critères de la vérité, et en subordonnant la détermination des vérités d'enseignement à ces critères.

Les critères ? En est-il qui soient plus conformes aux droits de l'enfant et à ceux de la vérité que ceux de la science ? Tenir pour vérité ce qui est objectievement vérifiable pour la raison. Même si ce n'est encore consenti par tous, car le consentement peut être donné à l'invérifiable, nous le savons bien... N'est-ce pas la position la moins dogmatique et la plus respectueuse de la liberté de l'esprit, puisqu'elle met celui-ci en mesure de vérifier par lui-même ce qui lui est enseigné...

« Qui nous garantit que l'Etat socialiste se soumettra lui-même à ces critères ? » Rien, sauf l'aveu explicite qu'il donne à l'idéologie scientifique. Sauf le contrôle démocratique des masses sur cet Etat, soustrait par ailleurs aux influences mystificatrices des classes exploiteuses. Rien enfin... Sauf les leçons de la pratique sociale. C'est toujours elle qui, en définitive sanctionne de sa vérification les énoncés scientifiques et les fait entrer dans le panthéon des évidences inconstestées. C'est elle encore, plus que jamais dans cette société, qui permettra de démêler le cas échéant les « fausses » vérités des vraies... Par le même mouvement qui veut que le principe d'Archimède fait toujours partie

des programmes, mais qu'on n'enseigne plus dans les écoles l'astronomie ptoléméenne ou l'angélologie[14] (sauf en Espagne, il est vrai...).

Rien, disais-je, sauf la science, la démocratie et la pratique. Donc nous, vous et moi... Car on en revient toujours là. L'histoire est faite par les hommes. Elle sera ce que nous la ferons.

M I C H E L V E R R E I

14. Etude sur la nature des anges. Les candidates de la 2e série au baccalauréat espagnol se voyaient poser en 1960 cinq questions sur les anges, les démons et la tentation...

François Hincker

Les social-démocrates et la démocratie

Pour la rigueur de l'exposé, nous considérons ici la social-démocratie organisée dans un parti. Nous laissons de côté les politiciens et les théoriciens qui, subjectivement ou objectivement, peuvent être considérés comme social-démocrates (F. H.).

Le mouvement ouvrier du XIXe siècle, par des luttes révolutionnaires et illégales, a contraint la démocratie bourgeoise à la retraite. La classe ouvrière française en 1848 et en 1871 conquiert le suffrage universel. La classe ouvrière anglaise met la revendication de celui-ci au cœur du mouvement chartiste et l'obtient progressivement par les lois électorales de 1867 et 1884. La classe ouvrière allemande utilise au maximum les possibilités légales laissées par les institutions bismarckiennes (pluralité des collèges, découpage des circonscriptions, etc.) et donne au prolétariat mondial l'exemple d'un parti à la fois révolutionnaire et légal. Dans cette période, c'est la classe ouvrière qui attire sur ses positions, sur ses propres revendications : « Des droits politiques aux ouvriers ! », une fraction de la bourgeoisie qui, momentanément, a besoin d'une base de masse pour faire triompher ses objectifs. L'exemple le plus net de cette alliance favorable à la classe ouvrière est le programme de Belleville formulé par Gambetta en 1869 : « Application radicale du suffrage universel; liberté individuelle placée sous l'égide des lois; liberté complète de presse, de réunion, d'association; séparation de l'Eglise et de l'Etat; instruction primaire laïque gratuite; élection des fonctionnaires publics; suppression des armées permanentes. » De son aveu même, Gambetta avait accepté ces revendications pour entraîner les ouvriers dans la lutte politique des républicains bourgeois contre le Second Empire, et les clubs ouvriers parisiens avaient accepté l'alliance — malgré les réticences de Blanqui —, pour que le mouvement ouvrier se développe avec l'aisance indispensable.

Mais dans une seconde période, les partis ouvriers légaux et parlementaires oublient leur origine (la conquête révolution-

naire) et attribuent leur existence à la démocratie bourgeoise. Celle-ci offrirait les formes idéales à l'intérieur desquelles la classe ouvrière pourrait trouver sa place, jusques et y compris pour y faire triompher le socialisme.

Millerand définissait ainsi le programme : « Conquête des pouvoirs publics par le suffrage universel. Intervention de l'Etat pour faire passer du domaine capitaliste dans le domaine national, les diverses catégories des moyens de production et d'échange, à mesure qu'elles deviennent mûres pour l'appropriation sociale »[1]. Dans ces conditions, défendre la forme de la démocratie bourgeoise, c'est préparer la révolution socialiste, même si cette défense est parfois contraire aux intérêts immédiats de la classe ouvrière. Pour ces mêmes raisons, Jaurès, par exemple, est partisan de l'action républicaine, du « cartel des gauches », quand la république est menacée par les factieux au lendemain de l'affaire Dreyfus, mais il n'accepte que par discipline le retour de la S.F.I.O. dans l'opposition, au lendemain du Congrès d'Amsterdam. Son absence totale d'ambition, son sens des réactions prolétariennes, l'empêchent de devenir un socialiste indépendant, tels Millerand ou Briand, de qui, pourtant, il se rapproche idéologiquement à ce moment. Dans cette seconde période, l'alliance avec les bourgeois libéraux sur la base de la défense du libéralisme bourgeois *à tout prix* n'est plus révolutionnaire, mais dangereuse et peut devenir une trahison. Jaurès lui-même attaquera violemment Millerand et Briand lors des manifestations paysannes de 1907 et des grèves de 1910 qui ont fait la démonstration de ces processus.

En face de la tendance jauressienne, — et à plus forte raison de celle du millerandisme —, les marxistes ont défendu l'idée de la défense de la démocratie bourgeoise *sous certaines conditions* : celle en particulier que cette démocratie bourgeoise soit exercée de façon effectivement radicale.

Ainsi le programme des marxistes allemands d'Eisenach, en août 1869, est infiniment précis face aux formules ambiguës des lassaliens; ces précisions s'accroissent encore dans les programmes de Gotha (mai 1875) et d'Erfurt (1891), après que Marx et Engels aient critiqué le vide des projets proposés. A Gotha, par exemple, là où à l'origine on disait : « Le parti allemand s'efforce par tous les moyens légaux de fonder l'Etat libre et réclame comme base de cet Etat : l'éducation générale — la même pour tous — du peuple par l'Etat, la journée normale de travail, la limitation du travail des femmes et l'interdiction du travail des enfants, la surveillance par l'Etat du travail dans les fabriques, les ateliers et à domicile, une réglementation du travail dans les prisons, une loi efficace sur la responsabilité »,

1. *A. Millerand*, Le socialisme réformiste, *1903*.

les marxistes font inscrire : « Suffrage universel, égal, direct, secret, obligatoire pour tous les citoyens âgés d'au moins vingt ans, et pour toutes les élections générales et communales. Le jour de l'élection sera un jour férié. — Législation directe par le peuple. La guerre et la paix sont votées par le peuple. — Service militaire pour tous. — Substitution de la milice populaire à l'armée permanente. — Suppression des lois d'exception (presse, réunion, coalition). — Justice rendue par le peuple et gratuite. — Education générale, égale, du peuple par l'Etat, obligatoire, gratuite à tous les échelons, laïque. — Impôt unique et progressif. — Lois sur la journée de travail, l'interdiction du travail des enfants et de certains travaux pour les femmes, la protection des ouvriers »[2].

L'une ou l'autre tendance sera majoritaire selon que le mouvement ouvrier aura élaboré une politique de classe et trouvé en son sein des hommes politiques capables de l'animer, ou bien qu'il négligera la lutte politique et l'abandonnera à des petits bourgeois. Ce dernier cas est typique de l'Angleterre.

Mais aussi, Lénine l'a fort justement remarqué, l'attitude des différents partis social-démocrates vis-à-vis du libéralisme bourgeois dépendait de l'expérience qu'ils en avaient. A cet égard, le mouvement ouvrier allemand connaissait la période bismarckienne et les limites des libertés électorales; le mouvement ouvrier russe, bien sûr, avait connu la duperie du régime des Doumas et le mouvement ouvrier français se souvenait que deux républiques libérales avaient pris l'initiative de la répression des Journées de juin et de la Commune.

Cependant, cette discussion se déroulait à partir de l'utilisation de la démocratie bourgeoise; jamais l'hypothèse n'était soulevée d'une autre démocratie, d'une démocratie prolétarienne. Les guesdistes eux-mêmes, Kautsky, Bebel, Liebknecht en Allemagne, critiquaient la participation et prévoyaient une prise du pouvoir par la classe ouvrière, mais sans évoquer concrètement quelle serait la forme de l'Etat ouvrier. Il semble évident qu'ils ne concevaient pas une autre démocratie que la démocratie bourgeoise, mais cette fois utilisée par la classe ouvrière. Les résolutions des congrès de l'Internationale à Paris (1900) et Amsterdam (1904), qui pour les historiens social-démocrates d'aujourd'hui passent pour refléter la ligne marxiste, se bornent en fait à ordonner la cessation de la « participation » — par leur caractère absolu quelles que soient les circonstances, elles sont même fort sectaires — sans aborder la question de l'Etat ouvrier.

Seuls Marx et Engels, dans leurs écrits théoriques à la suite

2. *Voir* Critique du programme de Gotha et d'Erfurt, *Editions Sociales, pages 126-129.*

de la Commune, avaient dépassé la conception de la démocratie bourgeoise : « Entre la société capitaliste et la société communiste se place la période de transformation révolutionnaire de celle-ci en celle-là. A quoi correspond une période de transition politique où l'Etat ne saurait être autre chose que la dictature révolutionnaire du prolétariat[3] ».

Pourquoi ces idées ne sont-elles pas passées dans les programmes de la social-démocratie allemande ? Marx ajoute aussitôt : « Le programme n'a pas à s'occuper de cette dernière, ni de l'Etat futur dans la société communiste. » Le temps n'est pas encore venu en 1875.

Mais en 1917, le temps est venu et Lénine écrit : « Depuis environ un demi-siècle, le parti ouvrier social-démocrate allemand a pu utiliser la légalite bourgeoise de façon exemplaire, créant les meilleures organisations prolétariennes, une presse excellente et élevant au plus haut degré possible, sous le capitalisme, la conscience et la cohésion de l'avant-garde prolétarienne socialiste. Maintenant le temps approche où ce demi-siècle d'histoire allemande doit, pour des raisons objectives, faire place à une autre phase. A l'époque d'utilisation de la légalité créée par la bourgeoisie doit succéder une époque de grandes batailles révolutionnaires »[4].

Le passage de la légalité créée par la bourgeoisie à la légalité créée par le prolétariat, telle fut la question posée et résolue par la Révolution d'Octobre; tel fut le fondement idéologique de la scission entre communistes et social-démocrates, entre léninistes et réformistes. Cependant, il semble trop simpliste de croire que l'idéologie social-démocrate repousse la dictature du prolétariat. En particulier, la S.F.I.O. a toujours pris soin, et prend soin encore, d'affirmer la nécessité de la prise du pouvoir par la classe ouvrière pour parvenir au socialisme. Au congrès de Tours, Blum déclarait : « La dictature du prolétariat n'est pas répudiée par les socialistes. A leurs yeux, il n'est pas nécessaire qu'elle soit tenue de conserver une forme démocratique, comme l'a écrit Karl Marx. Cette dictature doit être exercée par un parti reposant sur la volonté et la liberté populaires, sur la volonté des masses, par conséquent dictature impersonnelle du prolétariat. Mais non pas une dictature exercée par un parti centralisé où toute l'autorité remonte d'étage en étage et finit par se concentrer entre les mains d'un comité patent et occulte. Dictature d'un parti, oui, dictature d'une classe, oui, dictature de quelques individus connus ou inconnus, non, cela non. » En 1946, la déclaration de principe adoptée par l'Assemblée nationale du Parti S.F.I.O., à laquelle se réfère le programme actuellement discuté au Parti socialiste, déclarait que le Parti socia-

3. *Marx*, Gloses marginales sur le programme de Gotha, *Editions Sociales, page 34.*
4. *Lénine, « Deux mondes »*, Œuvres, *4e édition, tome XVI, pp. 283-284 (en russe).*

liste « avait en vue la conquête des pouvoirs publics, condition non suffisante mais nécessaire, de la transformation sociale ». Il est vrai que d'une part la social-démocratie française est la seule dans l'Internationale socialiste à afficher encore une telle position, que d'autre part la pratique politique de la S.F.I.O. est fort loin d'une telle conception, mais le maintien même théorique de cette affirmation nous semble important. Elle reflète incontestablement une tendance profonde des travailleurs socialistes, une tendance irréversible du mouvement ouvrier français : la volonté d'une révolution politique, le désir d'une Commune. (Encore que d'un certain côté le récent projet de programme de la S.F.I.O. semble revenir sur l'idée même de la dictature du prolétariat : « Les institutions démocratiques permettent seules la confrontation publique des intérêts, des besoins, des nécessités économiques ou politiques, des exigences morales ou culturelles, grâce à laquelle sera déterminée, élaborée, formulée la décision commune. Nul homme, nul parti, *nulle classe* (souligné par nous) ne peut détenir ou exprimer la volonté collective devant une telle confrontation. »)

Mais la social-démocratie, et la française en particulier, n'envisage pas autrement la dictature du prolétariat — si elle l'envisage — que sous la forme d'une démocratie libérale, bourgeoise, intégrale, complète, quantitativement différente si l'on veut, mais non point sous la forme d'un Etat de type nouveau Le refus de la théorie léniniste de l'Etat est au cœur de la conception social-démocrate de la démocratie : « Le marxisme se distingue du social-démocratisme petit-bourgeois, opportuniste de MM. Plekhanov et Kautsky et Cie en ce qu'il reconnaît la nécessité pour ces périodes, d'un Etat qui ne soit pas une république parlementaire bourgeoise ordinaire, mais telle que fut la Commune de Paris. Les principaux traits qui distinguent ce type d'Etat de l'ancien sont les suivants : le retour est des plus faciles, de la république parlementaire bourgeoise à la monarchie (l'histoire l'a prouvé), tout l'appareil d'oppression demeurant intact : armée, police, bureaucratie. La Commune et les Soviets des députés, ouvriers, soldats, paysans brisent et suppriment cet appareil. La république parlementaire bourgeoise entrave, étouffe la vie politique autonome des masses, leur participation directe à l'organisation démocratique de toute la vie de l'Etat, de bas en haut. Les Soviets des députés ouvriers font le contraire.

Ils reproduisent le type d'Etat élaboré par la Commune de Paris et que Marx a appelé la forme politique enfin trouvée où peut s'accomplir l'affranchissement économique des travailleurs »[5].

5. *Lénine*, Les tâches du prolétariat dans notre révolution, *point 11*.

Lénine répondait ainsi à Kautsky qui avait écrit : « Il (Marx) ne parle pas de la forme de gouvernement, quand il parle de la dictature du prolétariat, mais de l'état de choses qui doit nécessairement se produire partout où le prolétariat a conquis le pouvoir politique. Cet état de choses découle nécessairement de la démocratie pure, le prolétariat formant la majorité »[6]. Kautsky ajoutait qu'il ne voyait pas pourquoi le pouvoir ouvrier emploierait la violence (la violence politique est une forme de violence, F. H.) contre la bourgeoisie si celle-ci ne l'attaquait pas. Lénine expliquait que l'Etat était une forme de la violence, l'Etat bourgeois de la violence de la bourgeoisie contre le prolétariat, l'Etat prolétarien, celui de la violence du prolétariat contre la bourgeoisie : Les notions de majorité et de minorité n'ont en ce domaine rien à voir : il faut avoir des illusions peu marxistes pour s'imaginer que la bourgeoisie restée minoritaire s'inclinera devant le prolétariat pour la seule raison que celui-ci est majoritaire. Les exploiteurs ne sont pas anéantis d'un seul coup : la majorité a beau exproprier juridiquement les capitalistes, il faut ensuite les destituer, les remplacer et ils conservent pendant fort longtemps des avantages considérables : l'argent, leurs habitudes d'organisation et de gestion, leur instruction, leur technique, leurs relations internationales. Dans quels pays, dans quelles conditions nationales particulières à tel ou tel capitalisme, sera restreinte ou violée (totalement ou principalement) la démocratie pour les exploiteurs, cela dépend des particularités nationales de tel ou tel capitalisme, de telle ou telle révolution. La question se pose d'une autre manière : la dictature du prolétariat est-elle possible sans violation de la démocratie à l'égard de la classe des exploiteurs ?[7]

L'Etat est-il par définition l'expression de la violence d'une classe sur une autre classe ? Est-il par définition la négation même de la démocratie pure ? A ces questions posées par Lénine, les Partis social-démocrates ont répondu non, restant attachés à la conception hegelienne de l'Etat. Pour eux, plutôt la démocratie libérale sans révolution prolétarienne, que la révolution prolétarienne sans démocratie libérale; les moins réformistes (sur le plan idéologique) conservent l'espoir de concilier les deux exigences : la déclaration de 1946 de la S.F.I.O. disait que « les libertés démocratiques étendues et développées sont à la fois l'élément nécessaire de tout régime socialiste et le moyen d'assurer au prolétariat, au sein même du régime capitaliste, les réformes progressives qui améliorent sa condition et accroissent sa capacité révolutionnaire ».

6. *Kautsky*, La dictature du prolétariat, *page 21*.
7. *Lénine*, La révolution prolétarienne et le renégat Kautsky.

Comme, bien sûr, dans ces conditions la révolution prolétarienne semble impossible, les partis social-démocrates finissent par considérer comme socialistes tous les libéraux bourgeois par opposition aux « totalitarismes » de droite et de gauche. Dans son livre très récent, *Les Socialistes et l'exercice du pouvoir*[8], Paul Ramadier n'esquive pas la chose : Jaurès et Blum se plaçaient dans une perspective révolutionnaire, mais aujourd'hui « la perspective de la révolution et de la société socialiste n'est plus nécessairement celle où se placent les Partis. Ils prennent à cet égard une position agnostique : chacun reste libre d'y croire ou de n'y pas croire. Ce qui importe, c'est la direction que prendra l'action, non pas le but final. Et d'ailleur y aura-t-il un résultat final ? L'évolution n'a pas de fin »[9].

Il conclut même : « La distinction entre la conquête du pouvoir et son exercice n'a plus guère dans cette perspective qu'une valeur scolastique. On observe cependant que la conquête du pouvoir fait disparaître l'économie de marché, tandis que le pouvoir peut être exercé même si l'économie est encore pour la plus grande part dominée par la libre initiative et la libre concurrence. Il y a donc une différence de degré entre les deux hypothèses, mais non pas une profonde différence de nature »[10]. On ne saurait mieux dire que les partis social-démocrates finissent par ne plus être socialistes, mais des partis républicains bourgeois, assez semblables au radicalisme du début du siècle.

Les nouveaux programmes du parti social-démocrate allemand et du parti social-démocrate suédois ainsi que le projet de programme de la S.F.I.O. donnent une idée assez précise de la démocratie telle qu'elle est conçue actuellement dans la social-démocratie.

---

8. Soulignons l'intérêt de ce livre, ne serait-ce que par la franchise avec laquelle il s'affirme révisionniste, et par le ton exempt d'injures à l'égard des communistes, deux aspects qui le différencient des écrits molletistes. Cependant, relevons une malveillance qui est un véritable faux : Ramadier affirme que la charte d'unification proposée par le Parti communiste à la S.F.I.O., en 1945, répudiait Jaurès; il lui fait dire : « Le Parti ouvrier français est l'héritier de la combativité révolutionnaire d'Auguste Blanqui. Il se réclame de Paul Lafargue..., de la politique de classe intransigeante de Jules Guesde, de la politique de rassemblement des masses populaires, (virgule) contre la réaction (pas de virgule) symbolisée par Jaurès ». Alors que le texte était le suivant : « ... de la politique de rassemblement des masses populaires (pas de virgule) contre la réaction, (virgule) symbolisée par Jean Jaurès ». Cette virgule, comme celle de Bridoison et de Figaro, change tout, on en conviendra...

9. Ramadier, Les socialistes et l'exercice du pouvoir, *p. 110.*

10. Idem, *p. 280.*

Reprenant les formules hegeliennes, le S.P.D. définit l'Etat comme « existant pour résoudre les tâches qu'il doit exécuter à son idée », cette idée pouvant être aussi bien capitaliste que socialiste. Certes, des hommes l'incarnent, porteurs de tel ou tel projet, de telle ou telle idée, mais que les hommes changent, les idées changent, les tâches de l'Etat changent. C'est là le fondement philosophique de l'arrivisme social-démocrate, et de la conception selon laquelle il suffit qu'il y ait des socialistes au gouvernement ou à la tête de telle institution, pour que cette institution devienne socialiste. On sait assez en France la place qu'occupent les membres du Parti socialiste à la tête des entreprises nationalisées, les houillères, les compagnies de navigation en particulier (ou plutôt qu'ils occupaient encore, car depuis le régime gaulliste, des hommes nouveaux, néo-capitalistes plutôt que néo-socialistes, sont mis en place non sans pleurs ni grincements de dents).

Toujours selon le S.P.D., l'Etat doit être le séjour de la morale : « La volonté éducatrice du pédagogue doit être sur le même plan que la pensée organisatrice de l'homme politique. Il faut arriver à ce que les hommes, par conviction personnelle, respectent la liberté et la dignité des autres hommes ». Tage Erlander, chef du Parti socialiste suédois, renchérit : « La démocratie a une valeur en soi. »

Par conséquent, si la démocratie bourgeoise conduit à des mesures contraires à l'intérêt des masses, ce ne peut être que par une regrettable ruse de la raison, qui ne saurait en rien témoigner contre la forme de l'Etat, valeur éternelle et intangible. Le socialiste danois Ross va même jusqu'à affirmer qu'une décision avantageant les seuls capitalistes est cependant démocratique si elle a été prise dans les formes exigées par la démocratie. Dans ces conditions, le nazisme était parfaitement démocratique puisque porté au pouvoir par le suffrage universel et le libre jeu du régime parlementaire...

Ces formes de la démocratie, quelles sont-elles ? Pour le projet de programme de la S.F.I.O., elles impliquent « la garantie des droits fondamentaux de l'homme et du citoyen, le respect de la vie privée, les libertés traditionnelles du culte de la presse, de l'information, le droit de réunion, le droit d'association, notamment sous les formes syndicales et coopératives, le droit de grève, la représentation du peuple au suffrage universel, libre, égal et secret, la suprématie du pouvoir politique, le gouvernement par la majorité, le contrôle du pouvoir à tous les échelons par les représentants de la nation, le droit à l'opposition et la pluralité des Partis, l'égalité des citoyens devant la loi, l'indépendance de la magistrature ».

Il est à remarquer que ces principes ne contiennent aucune limitation, aucune référence à l'intérêt général, formule certes vagues pour des marxistes, mais convenables pour des libéraux. Faut-il rappeler que ces limitations étaient cependant prévues par la Déclaration des Droits de 1789 ?

Si cela même ne figure pas, il est vain bien sûr de demander que les questions du suffrage universel, du droit à l'opposition, de la liberté de la presse, de la pluralité des partis soient abordées d'un point de vue de classe. Il est vain de demander que soit rappelée l'appréciation d'Engels sur le suffrage universel, « indice de la maturité de la classe ouvrière, mais ne pouvant donner davantage dans l'Etat actuel », ou la théorie marxiste des partis, expression politique des classes en lutte, et non point expression d'idées abstraites, ce qui revient à dire que le « droit à l'opposition » n'est pas une proposition morale mais politique.

Par contre, rien non plus n'est prévu pour le développement autonome de la vie politique des masses, pas même la révocabilité des élus, pas même leur contrôle. Somme toute, il s'agit pour le peuple « de décider une fois tous les trois ou six ans quel membre de la classe dominante ira le représenter au Parlement ». (Marx, *La guerre civile en France*). Les militants communistes savent assez que constamment et de façon absolument intransigeante, même au moment du Front Populaire, les socialistes ont toujours refusé la constitution de comités de masse à la base.

On ne saurait donc se dissimuler la profondeur des divergences qui séparent la conception social-démocrate actuelle de la démocratie, des conceptions marxistes-léninistes. Ce sont des divergences qui peuvent mettre en cause les tentatives d'unité organique entre partis communiste et socialiste, ou qui peuvent apparaître au moment où il s'agit d'édifier le socialisme (encore que là on est arrivé à ce point que cela présuppose un mouvement ouvrier tel que selon toute probabilité, les conceptions prolétariennes l'ont emporté sur les conceptions bourgeoises au sein des partis socialistes).

Mais il semble que dans les pays capitalistes, en particulier en France, ces divergences sont secondaires par rapport au désir commun des communistes et des socialistes de restaurer et rénover la démocratie pour les uns parce qu'elle est la meilleure forme d'Etat bourgeois possible du point de vue de la classe ouvrière, les autres parce qu'elle est la meilleure forme en soi de l'Etat. Il n'y a ainsi rien dans le programme de la S.F.I.O. — au moins en ce qui concerne la démocratie —, qui puisse faire obstacle à l'unité, à condition que les partis social-démo-

crates aient l'intention d'appliquer de façon radicale et conséquente leurs principes.

Et c'est ici qu'il faut bien aborder le problème de la pratique de la démocratie par la social-démocratie. Puisque la démocratie est valable en soi, toute atteinte qui lui est portée devrait faire l'objet de riposte de la part des partis social-démocrates, même si la démocratie est frappée en la personne des communistes. Pourquoi donc des « gens par le seul fait qu'ils ne sont ni à gauche ni à droite, mais à l'Est » échapperaient-ils au droit à la démocratie ? Or, il faut attendre toujours des protestations contre l'interdiction des partis communistes allemand, grec ou américain, voire même contre les attentats fascistes contre les locaux communistes, les saisies contre les journaux communistes. On peut dire avec F. Lagerll : « La tolérance de la social-démocratie à l'égard des déviations et des violations de ces règles nous amène à la conclusion qu'en réalité, n'importe quelle société bourgeoise peut compter parmi les démocraties, pourvu qu'elle remplisse deux conditions : 1) qu'il y existe, ou en tout cas qu'il puisse y exister, un parti social-démocrate approuvé par l'Internationale Socialiste; 2) et que le pouvoir d'Etat ne soit pas soutenu par le Parti communiste, ou que celui-ci ne soit pas le parti dirigeant de la nation. »

La question est posée : la social-démocratie a la conception de la démocratie en soi. Ce n'est pas le cas des communistes (encore que toutes les déclarations internationales des partis communistes affirment la possibilité du passage pacifique, même parlementaire, même par un régime pluripartite, du capitalisme au socialisme. Lénine lui-même, nous l'avons vu, et cela à une époque infiniment plus défavorable à de telles conditions, réservait cette possibilité). Mais chacun, dans l'état actuel des choses, est attaché à la démocratie. La social-démocratie préfère-t-elle la sauvegarder par l'unité ou la détruire en la refusant ? Il n'y va pas seulement de l'avenir de la démocratie mais, nous le disons sans malignité aucune, en France même, il y va de l'avenir de la social-démocratie. Souvenons-nous de l'Italie et de l'Allemagne.

F R A N Ç O I S H I N C K E R

---

11. Le parti social-démocrate suédois dans « Mesures social-démocrates », Recherches Internationales, *n° 11.*

Roland Weyl

Droit soviétique, droit français

Un livre sympathique.

Pour la première fois paraît sous la plume d'un juriste non communiste, un livre non critique consacré au droit soviétique. « Notre ambition positive, écrit l'auteur, est de contique. « Notre ambition positive, écrit l'auteur, est de contribuer (...) à dissiper des malentendus qui n'ont la plupart du temps leur origine que dans une information inexacte ou tendancieuse ». Son objectif est « la recherche obstinée de la vérité »*.

Certes, il reste ici et là, quelques formulations dont une telle démarche devrait s'expurger, mais très rares et très secondaires sont les dissonnances d'un ouvrage qui respire l'honnêteté.

Le souci d'honnêteté n'est pas le seul mérite d'une étude qui a également pour but, nous dit la page 27, « en dissipant les malentendus issus d'une information inexacte ou tendancieuse, de participer ainsi dans la sphère de nos recherches, à cet effort pour éliminer les tensions internationales que le Comité international de droit comparé présente comme l'une des tâches qui s'imposent au comparatiste ».

L'auteur aborde là, sans aucun doute, l'aspect le plus sympathique de sa tâche, mais sans aucun doute aussi le plus audacieux.

Dans son esprit en effet, comme dans celui des « comparatistes » auxquels il se réfère, l'objectif n'est pas seulement de tenter d'éliminer des tensions internationales, de démystifier le droit soviétique, mais « par l'exposé des principales tâches que s'assignent les pénalistes occidentaux qui s'activent à la pointe de l'évolution du droit pénal en occident, de rendre sensibles les préoccupations qui leur sont actuellement communes avec les juristes soviétiques ».

Il est incontestable que les juristes progressistes des pays capitalistes ont des préoccupations qui rejoignent celles des pénalistes soviétiques : élimination de la criminalité par la prévention, humanisation de la répression, conception pédago-

* *J. Bellon*. Droit pénal soviétique et droit pénal occidental, *Editions de Navarre, Paris, 1961.*

gique « récupérative » de la sanction. Tel est l'objet du droit pénal soviétique, tel est certainement l'objectif poursuivi par les spécialistes progressistes en France. Mettre ce fait en lumière, montrer que le droit pénal soviétique tant calomnié, tant falsifié, tend à la mise en œuvre concrète des aspirations idéales de nos intellectuels progressistes, voilà une noble entreprise, digne de faire réfléchir plus d'un.

... et une entreprise hasardeuse.

Mais la tentation était forte de dépasser ces limites : ne pas s'en tenir aux aspirations *des juristes,* mais élargir la tentative de rapprochement aux tendances des *législations,* en comparant les principes et la mise en œuvre du droit soviétique avec l'évolution du droit pénal français, en particulier sous l'influence de l'Ecole de Défense Sociale Nouvelle. Ce désir de dégager une sorte de *loi tendancielle commune* aux deux législations est si fort qu'il est annoncé dès le début de l'entreprise (p. 20). « Dans le cas où derrière la façade des formules juridiques ou des affirmations doctrinales formellement différentes, sinon opposées, nous découvririons, dans les *droits*[1] pénaux de l'Est et de l'Ouest, des préoccupations, et, derrière les réalisations, des aspirations similaires, nous ne manquerons pas de les souligner afin de circonscrire de plus en plus étroitement les divergences qui subsisteraient *encore* » (p. 20).

Rapprocher le droit soviétique des aspirations des juristes français, soit ! Mais autre chose est, nous semble-t-il, le rapprochement des *droits,* c'est-à-dire des législations en vigueur.

Où l'auteur voit des convergences.

Pour réaliser sa démonstration, l'auteur rappelle l'essentiel des thèses de l'école française de droit pénal dite de Défense Sociale Nouvelle qui, comme il le souligne à juste titre, ont inspiré la législation actuelle sur la délinquance des mineurs; selon l'auteur « ce droit (de l'enfance délinquante) constitue la préfiguration du droit pénal général de demain ». « Il est à noter, poursuit-il, qu'un projet de loi élaboré depuis 1959[2] prévoit l'application aux jeunes adultes (de 18 à 25 ans) de la législation actuellement applicable aux mineurs ». Ajoutons que certaines innovations de notre actuel Code de Procédure Pénale de janvier 1958[3], telles que l'institution du sursis avec « mise à l'épreuve », du juge de l'exécution des peines, de « l'enquête sur la personnalité », en sont d'ores et déjà des applications généralisées. Ce n'est donc pas par *lapsus* que l'auteur retient, au-delà des aspirations, ce qui, dans la loi, traduit ces aspirations.

1. Souligné par nous.
2. Donc sous le pouvoir gaulliste.
3. Et maintenues lors de la contre-réforme gaulliste de décembre 1958.

« Il ne doit plus s'agir de « frapper » le délinquant, mais de lui appliquer un véritable « traitement de resocialisation », compte tenu des conditions dans lesquelles le délit a été commis, de la situation personnelle du délinquant et de ses *possibilités sociales, morales et psychologiques* de relèvement[4] » (p. 144). « La peine sera désormais orientée vers le traitement du délinquant, ce traitement s'inscrivant lui-même dans une politique criminelle fondée sur la *protection sociale* et non sur la répression » (p. 145).

Ce qui comportera « la prise en considération de sa personnalité non seulement sur le plan biologique, mais aussi sur le plan social, c'est-à-dire, *en tenant compte de son milieu et des incidences de celui-ci sur son comportement* »[5] (p. 145). « L'infraction sera appréciée non seulement d'après les critères objectifs légaux, mais en fonction de la personnalité du délinquant. Elle implique un examen scientifique du délinquant et la constitution d'un dossier de personnalité. »

L'auteur ajoute que les tenants de la Défense Sociale Nouvelle, tout en n'avançant dans ce domaine qu'avec prudence et nuances, envisagent aussi et en l'absence de tout délit, « la détermination et l'isolement rigoureux d'une variété spéciale, nettement définie, d'état dangereux » et la « reconnaissance par la loi d'un droit d'intervention préventive de l'Etat dont les limites seront légalement fixées. »

Venant alors au Droit soviétique, l'auteur évoque l'œuvre considérable de l'Etat socialiste dans le domaine de la prévention de la criminalité, de la rééducation des délinquants, le rôle des organisations sociales, l'actuel mouvement de transfert de certaines fonctions judiciaires aux « tribunaux de camarades ».

Et il conclut :

« 1) La 1re grande préoccupation commune aux criminalistes de l'Est et de l'Ouest est celle d'une *politique criminelle* répondant à la très solide définition qu'en a donnée M. Ancel[6] : « Une organisation rationnelle de la réaction sociale contre le crime. » (p. 188).

« 2) C'est dans le domaine de la prévention que porte principalement l'effort des organisations sociales soviétiques. Il s'agit là encore d'un problème reconnu essentiel à l'Est comme à l'Ouest » (p. 188).

« 3) Autre pilier de la « Défense Sociale » en Occident, le *traitement*[7] des délinquants absorbe également l'activité des organisations sociales en U.R.S.S. » (p. 190).

4. *Souligné par nous.*
5. *Souligné par nous.*
6. *Souligné par l'auteur.*
7. *Souligné par l'auteur.*

« 4) C'est le principe de participation active à la rééducation du condamné que l'on retrouve mis en relief aussi bien par les pénalistes soviétiques que par les occidentaux ».

Où conduit la recherche de convergences.

Le plus éminent représentant de l'école pénaliste française de Défense Sociale Nouvelle, M. le Conseiller Ancel, à qui l'auteur avait demandé une préface, répond dans une lettre que l'auteur publie : « Après avoir pris connaissance de cet ouvrage, il ne me paraît plus possible de vous donner la préface dont nous avions d'abord convenu. Pourquoi ? Parce que vous essayez de démontrer que les institutions soviétiques malgré les apparences, sont beaucoup plus proches qu'on ne le croit des institutions occidentales et que l'évolution des deux systèmes, envisagée du point de vue de la Défense Sociale, aboutirait précisément à les faire apparaître comme analogues sinon même identiques. Je suis obligé de vous dire très franchement que ce point de vue me paraît méconnaître à la fois la nature véritable du Droit Pénal Soviétique, et plus encore la signification profonde du mouvement de Défense Sociale. »

Nous avons sur le Droit soviétique, comme sur le mouvement de Défense Sociale une opinion fort éloignée de celle de M. Ancel. Et pourtant, nous trouverions-nous, paradoxalement, d'accord avec lui pour être réservés sur des assimilations hâtives ?

Dans sa réplique à M. Ancel, l'auteur prévoit notre critique. Il constate que « cette attitude neutraliste lui vaut de ce côté-ci des frontières, le reproche de ne pas prendre en considération certains impératifs éthiques qui mettent l'accent sur l'individu, comme elle lui a valu dans des entretiens avec certains pénalistes soviétiques celui d'en négliger d'autres, qui mettent l'accent sur la Société ». En réalité la faute en est seulement au risque de l'entreprise qui ne peut établir à notre sens de convergences entre le Droit de l'Etat socialiste en marche vers la société communiste, et le droit de l'Etat capitaliste au stade de liquidation de la légalité libérale bourgeoise, qu'au prix d'inévitables dénaturations de l'un et de l'autre, parce qu'ils sont absolument irréductibles l'un à l'autre.

Pourtant dans la réponse au Conseiller Ancel, l'auteur précise encore sa pensée : « C'est au lecteur qu'il appartiendra de décider si *l'essentiel*[8] du comportement pénal soviétique ne *rejoint*[9] pas celui de l'occident, lorsqu'il s'applique d'une part à substituer à des fins répressives des fins de *réinsertion sociale*[10], et d'autre part à prévoir l'infraction plutôt qu'à se trouver dans

8. *Souligné par l'auteur.*
9. *Souligné par nous.*
10. *Souligné par nous.*

l'obligation de la juger. Il reste que, *quelle que soit la forme de société qui prévaut*[11] à l'Est comme à l'Ouest, la « resocialisation » qu'on y recherche ne peut s'entendre que d'une manière : réadapter le délinquant à la Société à laquelle il appartient, au lieu de l'en exclure. »

« Quelle que soit la forme de la Société qui prévaut », n'est-ce pas pourtant l'essentiel ? « Réinsertion sociale », « réaction sociale contre le crime », « resocialisation » certes, *mais par* quelle Société, et *dans* quelle Société ? Prévention, traitement, rééducation... certes, mais par qui, et selon quelles valeurs ? A une époque où les juristes des pays capitalistes sont de plus en plus amenés à s'interroger sur le développement de la criminalité dans le régime de l'Etat bourgeois et les moyens d'y porter remède, à une époque où ils sont nécessairement sollicités par le besoin d'un nouvel humanisme, rien ne peut être aussi fructueux que l'étude comparative du droit socialiste, et plus particulièrement de son étape la plus avancée que représente le droit soviétique. L'ouvrage du Conseiller Bellon, procède de toute évidence de ce besoin. Encore reste-t-il à savoir si l'identification de convergences, de « tendances communes », d'un caractère « plus apparent que réel » de certaines oppositions, n'est pas inéluctablement démentie par une étude scientifique poussée jusqu'au bout... et même s'il y a tellement lieu de s'en désoler. En effet, une chose est de montrer le droit soviétique pour ce qu'il est, c'est-à-dire un droit d'un niveau supérieur, réalisant les aspirations les plus élevées de tous les juristes épris d'humanité, marxistes ou non, à travers le monde. (Une telle entreprise ne peut que porter des coups à l'imagerie de la guerre psychologique).

Autre chose est de chercher (ou d'aboutir à ce que le lecteur croit que l'on cherche) une commune mesure, mieux une commune *tendance*, au droit socialiste et au droit bourgeois, et plus précisément au droit soviétique de 1960 et au droit français de 1960. En effet, le lecteur risque d'y perdre de vue les *conditions* qui ont permis au droit soviétique d'être ce qu'il est, et ainsi de se faire des illusions sur les possibilités de l'Etat bourgeois. Surtout risque-t-on de fournir la caution injustifiée de l'exemple soviétique, vidé de son contenu et finalement dénaturé, à des tendances du droit pénal bourgeois qui, dans le contexte du capitalisme, sont en réalité des formes de liquidation de la légalité démocratique bourgeoise.

Les véritables implications de la « Défense Sociale Nouvelle ».

Le simple énoncé des thèses de la Défense Sociale, tel que nous l'avons rappelé plus haut sur la base de l'ouvrage de

11. Souligné par nous.

M. Bellon, montre l'arme qu'elle peut constituer entre les mains d'un pouvoir de répression politique et sociale. La « déjuridicisation » dont parle l'auteur n'est rien d'autre que l'assouplissement des garanties légales *objectivement* définies, au profit d'un des plus grands pouvoirs d'intervention *subjective* du juge, et... d'« éducateurs ». Ceux-ci auront pour mission de lutter « contre le phénomène criminel dans le cadre d'une véritable politique criminelle élevée à la hauteur d'un « art social »... qui suppose lui-même pour être réalisé dans une action efficace, l'existence d'une morale sociale mieux dégagée, mieux comprise et plus largement acceptée » (page 141).

Ceci pourrait être fort clair s'agissant du droit socialiste. Mais ici, c'est du droit bourgeois qu'il est question !

Certes un passage de l'étude, soulignant que les positions des criminalistes soviétiques « prétendent lier l'existence de la criminalité à celle d'une organisation sociale fondée sur la consolidation des privilèges d'une minorité de possédants, au détriment d'une classe dont les besoins demeurent insatisfaits de telle sorte que la satisfaction des dits besoins devrait entraîner la disparition de la criminalité », les oppose avec beaucoup de force aux théories nazies.

Mais le lien entre la criminalité et l'organisation sociale fondée sur la consolidation des privilèges, n'a jamais été le monopole du nazisme mais la tare irrémissible de tout système capitaliste.

D'ailleurs c'est un langage très politique qu'emploie M. Ancel quant à lui, dans sa lettre à l'auteur, lorsque, pour les opposer au droit soviétique, il dit que les thèses de la Défense Sociale Nouvelle (dont l'auteur de son côté dit cependant qu'elles portent « les espoirs les plus prometteurs du droit pénal occidental » (p. 122), « se proposent de ramener le délinquant dans la communauté des hommes libres ».

L'auteur n'ignore pas l'obstacle et l'indique lorsqu'il remarque que « si l'adhésion au mouvement de Défense Sociale Nouvelle suppose la conscience de la nécessité d'une action de prévention et de thérapeutique sociales, la question reste en définitive entière du choix et de l'idéal social à proposer à celui qu'on se donne pour tâche de relever » (p. 151).

Mais une fois l'obstacle aperçu, ne fuit-il pas aussitôt à notre vue, lorsque l'auteur cherchant toujours des « préoccupations communes aux pénalistes soviétiques et occidentaux », évoque la « nécessité, reconnue de part et d'autre, de mettre un terme au « duel judiciaire » que se livrent, dans la procédure pénale classique, l'accusation et la défense » ? (p. 198).

Voici comment une conception purement « sociale » du droit conduit un juriste animé pourtant d'intentions de progrès, à aborder la question des droits de la Défense en régime capitaliste (qui plus est dans l'Etat gaulliste de 1960) : « En Occident, l'avocat est moins le défenseur de la veuve et de l'orphelin (rôle qui nous paraît plus couramment échoir au Procureur de la République) que celui des malhonnêtes et des violents... Entre l'accusateur public et le défenseur privé se livre le combat sans cesse répété où s'est d'ailleurs façonnée cette tournure d'esprit dont le Barreau se montre volontiers si fier et qui consiste à confondre facilement et volontairement le droit de rançonner et d'estropier les autres avec « la liberté individuelle » dont l'enjeu, bien loin d'être la victoire de la vérité ou de l'équité, est le triomphe de la ruse, de l'audace et de la mauvaise foi (...) Il n'est pas interdit de penser qu'un jour, tout « duel » cessant, représentants du Parquet et représentants du Barreau délibèrent ensemble avec les Magistrats sur l'application de la meilleure peine qu'il convient de prononcer tant dans l'intérêt bien compris du prévenu que dans celui de la Société. »

Force nous est de remarquer que *les préoccupations actuelles du Ministère de la Justice et du rapport Armand-Rueff*, s'accompagnent d'appréciations analogues à celles-ci, tandis que — l'auteur le relève d'ailleurs — le droit soviétique, qui dispose pourtant de tant d'autres garanties étrangères au droit bourgeois, étend cependant, quant à lui, le rôle et les droits des avocats.

Certes l'auteur ajoute : « Ce n'est que dans une optique d'harmonisation des droits de la Société et de ceux du prévenu, étant bien entendu qu'ils ne sauraient être en conflit dans une Société digne de ce nom, qu'on peut espérer voir disparaître ce « duel », qui n'est que la projection sur le plan judiciaire d'une organisation sociale à base de lutte personnelle anarchique où la liberté ne s'analyse en définitive que comme celle du « renard libre dans le poulailler libre ».

De l'importance du contraste fondamental.

Telle est bien la question fondamentale, si c'est du renard capitaliste qu'il s'agit, encore que, au stade du capitalisme monopoliste d'Etat, l'image perd beaucoup de sa valeur.

Mais le renard, dont la liberté est ainsi mise en question, est-il bien ici le capitalisme ou seulement ce pelé d'éventuel délinquant ou son galeux défenseur ?

On peut se demander comment le comprendra le lecteur lorsque, deux paragraphes plus haut, l'auteur parle de la

« *fausse*[12] opposition, soigneusement entretenue au nom du respect de la liberté individuelle » entre l'intérêt de l'individu et celui de la Société. » Sans doute ajoute-t-il : « au moins d'une Société bien construite, c'est-à-dire qui donne à l'individu toutes les possibilités de s'épanouir ».

S'il est possible de comparer les aspirations des juristes dans une société occidentale « mal construite », qui ne donne pas à l'individu toutes les possibilités de s'épanouir avec les réalisations effectives d'une autre société soviétique qui, elle, est « bien construite » et « donne à l'individu toutes les possibilités de s'épanouir », quel sens peut avoir, par contre, la tentative de dégager des tendances *communes* du droit de ces *deux* sociétés ?

Avec beaucoup d'objectivité, l'auteur note quelque part que, pour les juristes soviétiques (mais aussi, ajouterons-nous, pour beaucoup de juristes français) « la justice des pays bourgeois étant au service des classes possédantes, elle joue à l'encontre des intérêts des justiciables dans la mesure où ces derniers n'appartiennent pas à la classe qui est au pouvoir, et c'est pourquoi ils voudraient lui refuser le droit, lorsqu'elle juge un prévenu, de prendre en considération autre chose que les éléments objectifs de l'infraction pour laquelle il est poursuivi ».

On comprend qu'il eût été délicat pour l'auteur, magistrat lui-même, de reprendre pour son compte une telle appréciation sur la justice de l'Etat capitaliste.

Mais la position apolégitique et sans réserve qu'il prend en faveur de la Défense Sociale Nouvelle, laisse ouvertes toutes les possibilités d'illusion sur les issues d'un capitalisme réformé.

Si d'ailleurs il établissait l'antithèse fondamentale inhérente aux conditions économiques du capitalisme et du socialisme, il ne pourrait pas écrire : « reste à savoir si ceux-ci (les conflits) ne peuvent avoir d'autres origines qu'économiques, et même s'il n'existe pas dans la structure humaine, psychiquement et physiologiquement, un principe d'antagonisme plus profond que ce qu'on désigne habituellement sous le terme élastique d'égoïsme, et qui risque de se manifester aussi longtemps que la vie sociale elle-même » (p. 49). Il ne se référerait pas à l'appui de son raisonnement, au moins sans un minimum de réserves, à un récent article du Professeur David qui, dit-il « n'hésite pas à rapprocher comme nous le ferons dans nos conclusions, « l'Ecole de la Défense Sociale » du Droit Pénal Soviétique », et le fait en ces termes : ... « ces idées ne sont pas particulières au milieu soviétique, et l'Ecole de la Défense Sociale Nouvelle a *peut-être remporté ses succès les plus spectaculaires dans cer-*

12. *Souligné par nous.*

tains pays bourgeois plus que dans l'Union Soviétique. Nous ne saurions toutefois nous dispenser de signaler ce domaine, car il offre peut-être l'illustration la plus évidente et l'exemple le plus concret de ce que peut signifier le dépérissement du droit entrevu par Marx et Engels. Il nous montre (ce domaine) comment on peut envisager, *dans les pays bourgeois eux-mêmes*[13] *d'organiser la Société en restreignant le rôle du droit,* en envisageant certains problèmes, qu'a jusqu'ici résolus le droit, sous un angle non juridique et en faisant appel à d'autres facteurs ou sources que le droit *pour assurer l'ordre social ou restaurer cet ordre lorsqu'il a été troublé* »[14] (p. 151).

Autrement dit : « De l'utilisation de certains prémices de dépérissement du droit dans le développement de la légalité socialiste à l'heure de la construction du communisme, pour idéaliser la liquidation de la légalité bourgeoise à l'heure de la crise générale du capitalisme. »

Quelques conséquences pour l'étude du droit soviétique lui-même.

Une telle confusion ne comporte pas seulement une exaltation des thèses antilégalistes de la Défense Sociale « quelle que soit la forme de la Société ». Elle aboutit aussi à une certaine tentative d'assimilation, du droit soviétique à une simple application, fût-elle supérieure, des thèses de la Défense Sociale.

Rappelons ce qu'écrit M. Ancel : « Nous doutons beaucoup que la persuasion à laquelle font allusion certains juristes soviétiques, puisse être sérieusement comparée à cet effort de compréhension que la Défense Sociale voudrait demander au Juge comme au délinquant *avant* de *ramener* ce dernier dans la Communauté *des hommes libres* ».

Le caractère évangéliste et paternaliste de la « Défense Sociale » *au service d'une idéologie et d'un ordre économique et social déterminé* est clair.

Dans la mesure où la Défense Sociale n'a pas un contenu démocratique de masse, mais un contenu de classe paternaliste bourgeois, il n'y a pas de convergence possible sans grever le droit soviétique de la même démarche paternaliste simplement élargie. Nous n'en sommes pas éloignés, dans le passage où il se réfère à l'opinion du Professeur David qui « rapproche l'ambiance des Tribunaux Soviétiques de celle des Tribunaux pour enfants tels que nous les connaissons en France. »

A côté d'autres sources de malentendus de moindre importance, certaines des analyses que l'auteur lui-même nous propose permettraient également de ne comprendre la démocratisation de l'appareil judiciaire soviétique que comme une sorte de pro-

13. Souligné par nous.
14. Souligné par nous.

motion judicaire éducative du citoyen soviétique.

Ce n'est pas faux, bien au contraire; et l'auteur rappelle d'ailleurs qu'il emprunte largement à des textes soviétiques. Mais n'y a-t-il que cela ? En effet, cet aspect pédagogique n'est qu'un aspect d'une conception de l'appareil judiciaire dont l'élément le plus important est un contrôle populaire de masse qui interdit toute assimilation avec la thèse bourgeoise en faveur de l'augmentation des pouvoirs « délégalisés » du juge.

Nous devons noter également l'idée selon laquelle le Procureur Général de l'U.R.S.S. serait un 3e pouvoir au sens démocratique bourgeois de la « séparation des pouvoirs », c'est-à-dire de l'équilibre recherché entre des autorités inégalement représentatives, et antagonistes.

De même de l'idée de transposer dans le régime de la France de 1960, les « Tribunaux de Camarades » alors qu'en U.R.S.S. cette étape n'est abordée et n'a pu l'être qu'à la suite d'un processus historique titanesque, long de 40 ans, à partir de l'indispensable renversement de la domination capitaliste.

Les mêmes questions se posent à propos de l'intervention respective du juge, des organismes sociaux, du défenseur. « A l'Est, c'est sur l'activité des organisations sociales que l'on fait porter le plus gros effort. » « Deux autres procédés mis à la disposition des citoyens pour collaborer à l'exercice de la justice sont indiqués dans les Nouveaux Fondements : 1) Le soutien de l'accusation publique (dite « sociale » par opposition à l'accusation publique dite d'Etat, du Procureur) ou de la défense de l'inculpé par des représentants d'organisations sociales. 2) La surveillance des condamnés conditionnels et, le cas échéant, l'assistance morale ou matérielle à ces derniers, de la part d'organisations sociales appelées ainsi à concourir à leur réinsertion sociale. »

Les formulations prêtent encore une fois à malentendu lorsque, après avoir opposé la « technique » française de recours à des spécialistes (pédagogues, médecins, sociologues), à la « technique » soviétique de recours à des organisations sociales, l'auteur englobe les uns et les autres sous le vocable d'« équipes de rééducateurs ». Certes, est soulignée la volonté en U.R.S.S. « d'intéresser le plus grand nombre possible de citoyens à la tâche de récupération sociale du condamné », mais la portée de l'observation n'est-elle pas aussitôt réduite lorsqu'il est question de « quelques milliers d'hommes participant activement au relèvement de quelques centaines de délinquants » ?

En effet, l'évocation excellente du rôle des organisations sociales ne prend son sens que si l'on met en relief le caractère
 1) de masse; 2) multiforme, de cette intervention qui est fon-

damentale parce que, indissociable du caractère profondément démocratique de l'Etat socialiste, elle est inassimilable à l'intervention des organisations sociales bourgeoises ou même à celle des organisations syndicales dans l'Etat capitaliste. « L'Equipe de rééducateurs » en U.R.S.S., ce n'est pas « quelques milliers pour quelques centaines », mais pour *un* délinquant les ouvriers de son entreprise[15], les habitants de sa localité[16], le syndicat[17], l'organisation de la jeunesse, le Soviet local, et plus particulièrement son département de l'Education (qui n'a rien de commun, ni par le recrutement, ni par la dépendance hiérarchique, ni par les structures et formes d'interventions, avec notre Assistance Publique dont il tient le rôle), le Collectif local des assesseurs populaires, etc. — le tout dans une collaboration entière, et entière aussi avec le défenseur et le juge professionnel.

Mais c'est sans aucun doute au plus fort de l'effort d'assimilation des contraires que nous semble craquer un vêtement qui ne peut les habiller de façon identique[18]. « De l'étude de l'évolution du droit pénal occidental nous avons pu retenir une très nette impression d'amenuisement progressif du plan strictement judiciaire par rapport au plan de la prévention du délit et à celui du traitement du condamné. Du côté soviétique, nous avons *également* constaté un vigoureux renforcement de l'action des organisations sociales qui a eu pour double effet de diminuer considérablement le volume des affaires pénales et de doter les dites organisations de pouvoirs de plus en plus étendus pour prendre en main les condamnés soit au stade judiciaire proprement dit, soit au stade post-pénal ».

Les deux affirmations, prises séparément n'appellent aucune objection, mais que signifie ce « également » ?

Ce qui est vrai, et dont on se demande vraiment comment cela peut-être « égalisé », c'est que d'une part en régime capitaliste on assiste à une restriction de plus en plus marquée des garanties du débat judiciaire (qui sont pourtant les seules garanties légales de l'inculpé dans l'Etat bourgeois), y compris lors-

---

15. Une entreprise qui n'est pas dirigée par l'Etat capitaliste comme Renault, ou par la General Motors.

16. Que n'intoxiquent plus les horoscopes de Confidences, *les ratonnades du* Parisien Libéré, *les Jean Nocher de la R.T.F., etc.*

17. Dans un pays où l'on n'en est plus, comme dans le nôtre, à conférer la représentativité officielle à des groupuscules pour neutraliser la C.G.T.

18. Observons d'abord que, au début de son ouvrage, l'auteur souligne à plusieurs reprises le « contenu irréductible » (p. 22), « l'opposition fondamentale » (p. 35) du droit soviétique et du droit « occidental ». On ne peut que davantage regretter que la suite de l'ouvrage ne se tienne pas à cette constatation.

qu'il s'agit de condamner des hommes au plus lourdes peines (et dans le meilleur des cas pour les livrer à la discrétion des rapports confidentiels de dames patronesses), c'est-à-dire à une aggravation considérable de l'arbitraire, tandis qu'en régime socialiste, on assiste effectivement à une diminution spectaculaire des affaires pénales, *mais,* 1) par la résorption de la criminalité; 2) grâce au fait que l'on est parvenu à un stade où les Tribunaux peuvent se désintéresser de la répression de certaines infractions mineures pour laisser aux organisations *populaires* le soin d'aider le délinquant à se corriger, sans recours à aucune « mesure de sûreté », parce que la rééducation du délinquant ne pose aucun des problèmes auxquels se heurte, par exemple le juge le mieux intentionné en régime capitaliste, (corruption du régime, absence de perspectives, problème du métier, tare du « casier judiciaire » etc.)

A réduire tout cela à un « amenuisement du plan judiciaire », on risque seulement de contribuer à l'idéalisation de la liquidation des libertés démocratiques en pays capitaliste... tout en ne rendant pas compte de ce qu'est réellement le droit soviétique.

Des « tendances communes » irréductiblement divergentes.

Car si nous assistons effectivement, dans les pays capitalistes, à un « dépérissement du droit » qui n'a rien de progressiste, et n'est autre qu'un pourrissement des garanties légales du citoyen, le processus de transfert de certaines fonctions judiciaires aux organisations sociales en U.R.S.S., pas plus d'ailleurs que les phénomènes du « dépérissement du droit » à une certaine étape de l'Etat socialiste, ne constitue en rien un abandon du principe de légalité, mais au contraire son renforcement, son passage à un niveau supérieur qui en fait l'affaire du peuple entier.

Il ne s'agit donc pas de deux phénomènes convergents, ni mêmes parallèles, mais radicalement divergents et contraires.

Le refus de la divergence amène d'ailleurs l'auteur, s'agissant de rendre compte du droit soviétique qu'il connaît bien et pour lequel il ne cache pas son estime, à des réserves aussi étranges que celles-ci : « Le principe de légalité n'est pas une affirmation de caractère « transcendental » de la loi, mais une règle de discipline qui, par conséquent, ne s'impose pas aux gouvernants de l'U.R.S.S. dépositaires du pouvoir qui leur a été confié par le peuple. »

Soit certes, pour ce qui est du « caractère transcendental de la loi ». Mais alors que c'est le Soviet Suprême qui est le dépositaire supérieur de la Souveraineté du Peuple, d'où vient que

les gouvernants de l'U.R.S.S. dépositaires du pouvoir, seraient au-dessus de la loi ?

Ou encore cette affirmation d'un « mépris de la forme du droit par les juristes soviétiques » (au motif qu'ils ne s'illusionnent pas sur des forces détachées de leur contenu), alors que, à partir du contenu nouveau de l'Etat socialiste, toute l'œuvre des juristes s'attache au constant remodelage des formes de ce droit nouveau ?

Mais c'est bien parce que l'auteur s'efforce de rapprocher l'évolution du droit soviétique des thèses bourgeoises de la Défense Sociale, qu'il en vient, à la 207e page d'un ouvrage qui en comporte 211, à poser une question qui montre l'étendue de l'équivoque, puisque après avoir appelé, (en ayant seulement le tort de les imputer aux seuls juristes soviétiques) les critiques des juristes marxistes à l'égard des thèses de la Défense Sociale, il ajoute : « Si l'objection des Soviétiques peut être retenue *de leur point de vue*[21], à l'encontre de l'organisation judiciaire occidentale, rien ne devrait les empêcher d'admettre le subjectivisme pénal pour leur usage propre, en arguant, précisément de ce que leur organisation politique sans classe doit permettre d'en user sans inconvénient. »

Ce qui revient à s'inquiéter... du renforcement de la légalité socialiste.

Or précisément, le renforcement de la légalité socialiste repose sur la vérification que, si le renversement de la domination capitaliste est nécessaire à une législation de progrès, la vertu intrinsèque de l'Etat socialiste ne suffit pas à tout régler, s'il n'a pas sa propre légalité, avec l'ensemble des garanties qu'elle apporte, et au peuple et à l'Etat lui-même.

Et les vertus de cette légalité, l'Etat socialiste les cherche non pas dans les thèses de la Défense Sociale, dans une sorte de « Makarenkisme judiciaire » à la sauce « occidentale », mais dans un constant *processus d'osmose* entre l'appareil judiciaire et toutes les organisations, tous les organes représentatifs du peuple.

Pour que la critique soit constructive.

Est-ce à dire que tout est à rejeter dans les données ou expériences de la Défense Sociale ? Est-ce à dire que l'auteur a tort lorsqu'il parle des *aspirations communes* à substituer au châtiment, le relèvement, à l'élimination la « réinsertion » ? Certes non.

Mais à la condition de mettre en pleine lumière qu'une telle « réinsertion », un tel relèvement ne peuvent ni recourir aux

21. Souligné par nous.

mêmes moyens, ni avoir la même *signification* en régime socialiste et en régime capitaliste.

A telle enseigne que, s'il ne faut pas exclure des possibilités d'amélioration de la justice pénale *avant* le passage au socialisme, en régime démocratique rénové, il est permis de penser que cette amélioration devra beaucoup plus à une démocratisation de l'appareil judiciaire, y compris accompagné d'un renforcement du principe de légalité, plutôt qu'à l'épanouissement de la « Défense Sociale ».

Si bien que, si louable que soit le désir de circonscrire de plus en plus étroitement les divergences qui subsisteraient encore entre droit pénal occidental et droit pénal soviétique et de rechercher les « préoccupations et aspirations similaires derrière la façade de formules juridiques ou d'affirmations doctrinales formellement différentes sinon opposées », une telle recherche se heurte à l'exigence de tenir compte au contraire des différences profondes qui existent même derrière la façade de formules formellement similaires.

Sans doute certains s'alarmeront-ils : « Pourquoi vous employez-vous à recreuser les fossés que nous nous donnons tant de mal à combler ? »

Certes, plus que jamais il est primordial de retenir tout ce qui rapproche, tout ce qui unit. Mais rapprocher, unir dans l'action politique pour la paix, le progrès, n'exige pas pour autant le renoncement aux analyses et à leurs enseignements essentiels.

Il n'est pas nécessaire à la mise en valeur du Droit soviétique (sur la base de sa seule description, sans aucun propagandisme, mais en tenant compte de *tous* ses caractères spécifiques et *originaux*) de le mesurer à l'étalon de la Défense Sociale et de valoriser inévitablement du même coup le pourrissement des libertés démocratiques bourgeoises. Bien au contraire, ce faisant, on reste inévitablement en-deça de la démonstration des conditions préalables qui ont permis au Droit socialiste d'être ce qu'il est, ce qui en définitive est autant de perdu pour le but même que s'assigne, au nom de la paix et du progrès, l'étude respectueuse du droit soviétique.

C'est parce que le livre de M. Bellon, annoncé comme le premier d'une « Collection de Droit Pénal comparé Franco-Soviétique », est marqué de la volonté d'œuvrer pour la démystification, c'est parce qu'il nous semble marquer un pas important sur ce chemin qu'il nous a paru nécessaire de formuler ces quelques réflexions au service des approfondissements que ce livre, fort heureusement, sollicite.

ROLAND WEYL

Michel Apel-Muller

Seul le printemps est éternel

L'histoire ne connaît pas encore d'exemple d'une pareille grandeur. - Karl Marx.

Une fois encore nous en sommes réduits à manger notre pain à la fumée du rôt et à parler théâtre par imagination. Tâche singulière ou non-sens, comme on voudra. Ne nous plaignons pas cependant : nous devons à Arthur Adamov un beau livre, en en attendant mieux... Sur une scène française, les lilas de mai, les beaux lilas meurtris de la Butte Rouge dont s'enveloppe la grande Commune agonisante, finiront bien par refleurir. Tant crie-t'on Noël qu'il vient...

Ce *Printemps 71* qui saigne toujours en chacun de nous, « ce monceau de ruines dans une mer de sang », le voilà tout à coup présent et exaltant, et exemplaire dans une œuvre elle-même frémissante et passionnée, dont la ferveur donne à rêver... et, disait Lénine, il faut rêver.

Place au peuple, aux combattants aux bras nus...[1]

On pouvait se demander, après *Paolo Paoli* qui fit couler beaucoup d'encre et pas mal de vinaigre, quels chemins allait prendre Adamov, à quels développements allait tendre son œuvre. Adamov lui-même se charge de répondre dans la dense préface qui ouvre *Le Printemps 71*, avec une netteté suffisante pour éviter toute ambiguïté : « Après *Paolo Paoli*, chronique marginale des années 1900-1914, où tous les grands événements n'étaient indiqués que par les risibles répercussions qu'ils suscitaient dans une société volontairement réduite, j'ai éprouvé le besoin d'exprimer directement ces événements; en un mot, d'écrire, d'*oser* écrire une pièce historique. Comme cela aussi, je pouvais enfin sortir de ces « intérieurs » où j'étouffais, et faire parler non seulement des bourgeois, mais tout le monde, et ceux qui forment la majorité du monde, c'est-à-dire, qu'on le veuille ou non, les prolétaires. De Marpeaux, l'unique ouvrier que je montrais dans *Paolo Paoli*, je voulais faire maintenant le personnage central... »[2].

1. La Commune : « Au peuple de Paris, à la garde nationale », 1er prairial, an 71.
2. A. Adamov : Le Printemps 71, *préface (Gallimard).*

Démarche exemplaire, comme on le voit, puisqu'elle allie à la lucidité politique la lucidité du créateur pour lequel l'œuvre d'art, quelle qu'elle soit, ne trouve de valeur esthétique véritable que dans la mesure où elle rejoint et éclaire le mouvement de cette « majorité » des hommes, porteurs de l'avenir politique et culturel. Cette intelligence du temps qui se situe aussi loin du plat naturalisme que de la déclamation pseudo-révolutionnaire apparaissait déjà dans *Paolo Paoli*. On se souvient de la remarque d'Aragon s'adressant à la jeunesse : « Elsa Triolet ayant dit à Arthur Adamov qui venait de faire jouer *Paolo Paoli* que sa pièce était du réalisme socialiste, Adamov, surpris, n'y ayant jamais songé, réfléchit et puis dit simplement que oui, il devait en être ainsi. »

Il n'est pas indifférent de noter que, tirant précisément leçon de *Paolo Paoli*, Arthur Adamov ait vu dans *Le Printemps 71* le moyen d'assurer sa liberté de créateur, de sortir d'une manière de convention théâtrale qui oblige — pour des raisons qui n'ont assurément pas grand-chose à voir avec le théâtre — l'auteur dramatique à « étouffer » dans les éternels décors de « l'intérieur bourgeois ». La liberté de l'homme et celle du créateur trouvent ici leur indissociable unité.

En choisissant de porter à la scène l'histoire de la Commune de Paris, Adamov recherchait à plaisir les difficultés. L'histoire se laisse difficilement contraindre, en témoignent les tentatives de Romain Rolland... Et la Commune, semble-t-il, moins que tout autre moment de l'histoire.

Voulez-vous savoir, Messieurs, de quoi cette dictature a l'air ?[3]

Pourquoi la Commune de Paris ? demande-t-on à Adamov. S'avise-t-on de demander à Picasso : « Pourquoi Guernica » ? Ce qui frappe en effet à la lecture du livre, c'est d'abord la ferveur bouleversée avec laquelle Adamov évoque « ces trois mois d'une vérité née avant terme », l'immense humanité de ce Paris de mai qui va mourir, et l'indignation qui le soulève devant la veulerie et la férocité de la répression.

Pourquoi la Commune de Paris ?... Mais parce qu'avec elle le bonheur est enfin une idée qui s'incarne, parce que, dit Adamov, « il s'est d'abord agi pour moi presque d'un devoir envers le premier gouvernement de la classe ouvrière dans le monde ». Parce qu'aussi la Commune constitue une leçon politique particulièrement actuelle. « Tant de grands pressentiments, d'erreurs, de combats sur tous les fronts, et en si peu de temps... »

Est-il besoin de dire que cette œuvre placée sous le signe de la passion et du respect étend l'amitié et le respect à ceux

3. *Engels.*

qui, aujourd'hui toujours, continuent la Commune ? En se refusant toute liberté avec les faits, Arthur Adamov s'imposait sans doute à lui-même des difficultés supplémentaires. On connaît le minutieux travail de documentation auquel l'auteur s'est livré et qui s'est traduit notamment par un précieux recueil de textes publié voici deux ans.

Cette information, *Le Printemps 71* en porte indubitablement le témoignage. Empressons-nous d'ajouter que tout ceci n'a rien à voir avec la reconstitution historique au sens où le terme est habituellement entendu : nous ne sommes pas ici sur le plan de l'image d'Epinal mais sur celui de la réflexion critique; de cette réflexion qui n'entend pas seulement décrire et consigner des faits, mais en dégager une conduite militante, selon la leçon de Brecht. D'autre part, la tentation contraire pourrait être grande de projeter en 1871 ce que nous sommes aujourd'hui, d'expliquer 71 par 1961 (et une récente histoire du théâtre apporte la preuve que toutes les Antigones modernes n'ont jamais fait oublier Sophocle !). Les mêmes qui cherchaient désespérément sous l'uniforme des gardes du corps de la Maison du Roi, au long des routes mouillées du Nord où *La Semaine Sainte* nous entraînait, les modernes « héros » de la plus récente aventure coloniale, pourraient bien connaître les mêmes déboires en se livrant ici à des parallèles abusifs. Dans ce *Printemps 71*, si proche de nous, et où nous retrouvons tant de nous-mêmes, l'audace est ailleurs, je suis tenté de dire qu'elle est beaucoup plus simple : Adamov s'y est voulu fidèle à l'interprétation théorique et pratique que les grands continuateurs de la Commune ont donnée de ces trois mois d'espérance et de sang. L'audace consiste à nous inviter, en 1961, à nous pencher sur nous-mêmes à la lumière d'un passé sans lequel nous ne serions pas ce que nous sommes, à nous montrer la grandeur et l'humanisme des « Titans de Paris », mais aussi les raisons de leur échec. Et bien sûr, aujourd'hui encore, il est des Louis Blanc qui piaillent et qui sanglotent, il est des hésitants qui tergiversent.

La Commune de Paris tombe le 28 mai : le 30, à Londres, Marx lit en séance du Conseil Général de l'Internationale, le troisième Manifeste qu'il intitule « La guerre civile en France en 1871 ». Admirables pages, frémissantes et lucides sur lesquelles, vingt ans plus tard, Engels va revenir et voici sa conclusion : « Regardez la Commune de Paris : c'était la dictature du prolétariat ». On sait quelle importance Lénine devait accorder à cette première expérience; une expérience qui illumine tout ce qui désormais va suivre et singulièrement le grand Octobre soviétique, voilà ce qu'Adamov choisit de porter sur la scène, telle qu'elle fut réellement et telle aussi qu'elle a donné à voir à toutes

les Communes triomphantes de l'avenir : « *Epilogue* — La carte représentant Paris et sa banlieue a disparu. Elle est remplacée par une carte des cinq continents, sur laquelle les pays socialistes et progressistes (Cuba, Guinée etc.) sont colorés en rouge.

Tandis que le rideau se baisse, on entend, très fort, *l'Internationale...* »

Ce resserrement terrible des choses...

Passer du plan de l'histoire à celui du théâtre n'en posait pas moins des problèmes redoutables. Pièce résolument historique, *Le Printemps 71* devait, selon son auteur, résoudre une double contradiction : et d'abord échapper à cette convention du genre qui fait de l'histoire « une toile de fond » devant laquelle s'agitent des destins individuels, exemplaires ou non...

« Il fallait faire en sorte que Robert Oudet, le tribun attardé, ou Henriette, la petite cantinière tout à tour héroïque et peureuse, ou Jeanne-Marie, sûre et dure, ne prennent pas individuellement la première place. Il fallait que cette première place revienne à tous ceux de la Commune, même aux personnages secondaires et que ce soit bien le sort de la Commune dans son ensemble qui se joue devant le spectateur »[4].

On devine par là-même le danger inverse qu'il fallait éviter à tout prix : celui de la fresque où cette fois c'est la forêt qui risque de cacher l'arbre. Ces hommes, ces femmes, ces gosses de la Commune étaient terriblement vivants, il était nécessaire de les faire parler autrement que comme des manuels, de les faire renaître, authentiques et purs, soulevés d'héroïsme, découragés parfois, parfois jaloux, parfois amers, parfois contradictoires dans une situation où il est bien rare que chacun marche du même pas. Enfin, dès lors qu'Adamov, par respect pour ces inconnus d'avant mars, tôt couchés dans les cimetières de mai, se refusait à leur inventer « une vie personnelle à sa convenance », il fallait inventer des « gens qui étaient Camélinat ou Rigault, ou Varlin, tels que j'avais appris à les connaître, mais qui s'appelaient Oudet, ou Fournier ou Tonton ».

Ce délicat équilibre à assurer devient alors, on s'en doute, une affaire de métier, une affaire de talent. Réduits comme nous le sommes à nous bâtir notre petit théâtre mental, avec la pauvreté d'imagination que cela suppose, puisqu'il nous faut malheureusement juger de ce qui a pour objet de reproduire la vie, sur les silencieuses données d'un livre, nous ne pouvons guère avancer qu'un jugement où critique littéraire et critique théâtrale, constituent un déplorable amalgame. Prenons des risques personnels en attendant que le seul juge valable se

4. *A. Adamov,* Nouvelle Critique, *n° 123.*

prononce, c'est-à-dire le public, et parions sur *Le Printemps 71* comme un événement important du théâtre français contemporain... A vrai dire, des risques, nous n'en prenons guère.

Il est difficile en effet de rester insensible à cette profonde intelligence du fait théâtral qui caractérise la construction de *Printemps 71*. Car au-delà même des personnages qu'il importait de rendre dans l'exacte mesure de leur participation à l'histoire, il fallait, pour donner une authentique image de la première des grandes révolutions prolétariennes, tenter de restituer sur la scène ce qu'Adamov appelle « ce resserrement terrible des choses », ces trois mois haletants pendant lesquels les communards blanquistes et proudhoniens, mal armés théoriquement, devaient jeter dans la pratique les bases d'un monde nouveau, car dès le deux avril, dès l'attaque versaillaise, le mouvement s'accélère et les tâches sociales, de plus en plus nombreuses, doivent être menées de pair avec les tâches militaires qui, elles aussi, s'aggravent et se multiplient et les difficultés prolifèrent au point de rendre les choses presque impossibles »[5].

Passé le 2 avril, Tonton, Riri, Henriette, Jeanne-Marie, Polia, Mémère et leurs amis n'auront plus le temps de boire au triomphe de la Commune, « Au Cochon Fidèle », place de la Contrescarpe. Dans une suite de tableaux où les événements se précipitent, où les consciences individuelles ne parviennent plus à se maintenir au rythme de l'histoire — et qui croire ? Et qui a dit que le drapeau tricolore des Versaillais flottait sur Issy ? Et dis, Robert, est-ce vrai que Montmartre... Et Riri qui meurt saura-t-il vraiment que « si on y avait été à Versailles, la France, maintenant, elle serait à nous » ... Cette fuite terrible d'un temps trop court, soulignée par l'arrivée des messagers, est la source d'un tragique moderne devant lequel il est impossible de rester indifférent.

A ces tableaux, Adamov ajoute ce qu'il appelle des « Guignols». Pourquoi le terme « guignols » ? On peut effectivement se le demander. Il s'agit en fait d'intermèdes allégoriques qui, selon ses propres termes, permettent de « contrarier la pièce, tout en la complétant, d'éclairer, du point de vue de l'histoire, les tableaux qui les suivent ». Ces derniers sont évidemment allégés de développements qui, sans eux, eussent été nécessaires et fastidieux. Personnages ? Bismarck, Thiers, l'Assemblée, la Banque de France, le Conciliateur, la Commune. Idée assurément originale et trouvaille scénique dont je ne peux m'empêcher d'évoquer, à tort ou à raison, la parenté avec le chœur de la tragédie antique. Allégories empruntées dans leur forme et leur esprit aux caricatures de Daumier, comme elles cinglantes et

5. *A. Adamov* : La Nouvelle Critique, *n° 123*.

impitoyables. Elles orientent la pièce, contraignent le lecteur, emportent son adhésion. La charge est en effet terrible, pareille à celle dont Marx, dans des pages extraordinaires de verve indignée, accable le « gnome monstrueux », le « foutriquet » sans conscience dont les amies crevaient de leurs ombrelles les yeux des communards sur les pavés de Versailles... Dénonciation de la cruauté et du sadisme d'une bourgeoisie menacée qui, dès 71, perd tout sens de l'intérêt national pour se vendre à Bismarck; dénonciation également de ses alliés à barbe fausse, des conciliateurs de tout poil à genoux devant Thiers, ses trois Jules et ses chouans.

Œuvre émouvante et neuve que ce *Printemps 71,* œuvre furieusement partisane, hé oui, qui choisit la Commune aussi bien en 1961 qu'en 1871, et la Commune en 1961, c'est sur la carte des cinq continents, ces pays colorés de rouge au moment où le rideau descend. Œuvre dont il faut espérer que les hommes du théâtre sauront la présenter au public qui l'attend. Œuvre qui sert. Ce même drapeau — « Mon Dieu ! il est resté là ! » — qui recouvre Henriette au dernier tableau, s'incline toujours au moment des lilas, là-bas, auprès du mur où d'autres compagnons sont venus rejoindre et Varlin et Rigault. Et c'est l'un d'eux qui chantait : « Seul le printemps est éternel... »

MICHEL APEL-MULLER

la nouvelle critique

ACTUALITÉS

les revues

L'EGLISE ET LES PEUPLES EX-COLONIAUX

PAR ANTOINE CASANOVA

La récente assemblée des cardinaux et archevêques a publié un important document pour souligner « le caractère profondément humain » de *Mater et Magistra* et protester contre « la propagande mensongère qui a prétendu que l'Encyclique était la justification de la liberté pour les capitalistes d'exploiter les travailleurs »[1]. Ce document rappelle dans le même temps, la nécessité d'une aide désintéressée aux pays sous-développés.

Proclamer avec l'Encyclique la valeur permanente et ontologique de « la propriété privée des biens de production » et déclarer « mensonger » qu'elle soit alors la justification de l'exploitation des travailleurs par le système capitaliste, ne peut être le fait que d'une pensée bien subtile. Dans ces conditions, l'on peut à bon droit se demander quel mystère cachent les conceptions de la hiérarchie catholique en matière « d'aide désintéressée aux pays sous-développés ».

Par quelques récents articles consacrés à Cuba, à la Guinée ou au pétrole saharien, la revue *Etudes* des Révérends Pères Jésuites nous fournit quelques lumières sur l'attitude de l'Eglise dans son double rapport avec les monopoles et avec les pays « sous-développés qui luttent pour réaliser leur indépendance économique.

A l'heure où il apparaît que la paix en Algérie ne saurait passer que par la reconnaissance de la souveraineté totale du peuple algérien sur les richesses de son sol (y compris les pétroles sahariens), la revue *Etudes* vient défendre « les droits acquis à coups de milliards » par les trusts au Sahara[2]. Il nous est dit que « la richesse du Sahara (et son problème) n'existe pour l'homme que par cet investissement d'un

1. *Document publié dans* La Documentation catholique, *5 novembre 1961, pages* 1336 à 1341.
2. *A. Bonnichon : « Sahara, désert mitoyen »*, Etudes, *octobre 1961, pages* 35 à 44.

travail antérieur réservé, accumulé, concentré, déchargé en un point grâce au mécanisme monétaire » (p. 37) et l'auteur ajoute : « On aurait tort de stigmatiser cette approche du réel avec un mépris angélique en la qualifiant de recherche des intérêts — autant mépriser la pesanteur quand on pratique l'alpinisme ». La revue s'efforce donc de jeter un voile ému sur la nature des capitaux investis au Sahara : « Celles-ci (les machines et instruments de forage) n'ont pu naître que grâce à une accumulation de capital. Disons-le bien vite, ce mot est générateur d'équivoque : peu importe qui, société privée ou Etat, est détenteur de ce capital. Une retenue libre ou forcée a été pratiquée sur la consommation pour financer l'appareillage dispensateur de pétrole. Le petit porteur français a renoncé à offrir un bijou à sa femme pour acheter une action pétrolière. Le petit employé russe a accepté obligatoirement un salaire trop maigre pour que l'Etat planificateur puisse forer en Sibérie. Ces deux sacrifices, qui économiquement sont identiques réclament une compensation » (p. 36). L'accumulation des capitaux par les monopoles au détriment des travailleurs français et des peuples colonisés, est ainsi dotée d'un statut moral, à valeur universelle (et sans doute aussi ontologique et téléologique). Notre pieux apologiste pourfend plus loin les nationalisations abusives; et ce passage nous paraît préciser d'une précieuse lueur les vues subtiles de l'Eglise en matière de « socialisation » et de rôle de l'Etat : « *Le mot nationaliser couvre une équivoque assez hypocrite,* car il désigne à la fois expropriation et confiscation. L'Etat français, par exemple, a nationalisé les houillères : même si certains trouvèrent cette opération injustifiée, on ne peut pas la dire injuste, puisque les porteurs se trouvent en principe mieux servis. C'est le cas classique de l'expropriation pour utilité publique. Toute différente est la nationalisation - confiscation par abus de force perpétrée en général contre un étranger que sa nation ne saura défendre. La pratique en est aujourd'hui si courante qu'elle prend dans l'esprit de certains une place obligatoire dans le processus de colonisation. MM. Hô Chi Minh, Nasser, Fidel Castro, Bourguiba, toutes les gloires de notre époque, pratiquent cette confiscation de biens étrangers avec tant d'aisance que l'opinion occidentale semble la trouver naturelle et même légale ». Après cette justification au niveau des principes de la glorieuse expédition de Suez et des agissements de l'Union Minière au Katanga, l'auteur s'inquiète de l'avenir des monopoles au Sahara. La meilleure solution serait celle où le gouvernement de l'Algérie libre respecterait intégralement leurs privilèges : idéal caressé d'un gouvernement algérien, « conscient de son besoin en techniciens, respectueux des droits acquis à coups de milliards par les prospecteurs et foreurs français, désireux de se garder le marché français, employant les redevances à lui versées pour le développement du Sahara. *Rien alors de nouveau qu'un drapeau au haut d'un mât et la satisfaction d'amour propre bien explicable d'une nation nouvelle* » (p. 41) ! Mais l'auteur a conscience que ce beau rêve n'est que « mirage né du désert ».

L'autre solution, grâce à laquelle « seraient peut-être sauvegardés les intérêts français légitimes », consisterait à maintenir en la transformant l'Organisation commune des régions sahariennes. Mais il est à redouter que la « psychologie nationaliste des pays décolonisés » ne s'oppose à une association de ce genre. Et pour terminer, notre avocat des « intérêts légitimes » n'hésite pas

à comparer les pays débarrassés du colonialisme à des « adolescents » nerveux et « crispés », face à la sage maturité des puissances capitalistes : « Malgré l'indépendance et l'égalité juridique, le sous-développement économique fait qu'on soit moins « nation » qu'une autre, comme l'adolescent, homme selon la définition philosophique, est pourtant moins homme que l'adulte. Cette donnée évidente devrait amener les nations neuves à des formules d'association neuves aussi. Mais au contraire, on les voit trop souvent se crisper pour reproduire obstinément les formes étriquées des nations de 1900, comme l'adolescent qui se ferme jalousement sur lui-même devant l'adulte. Les déclarations algériennes, celles de M. Ben Khedda en particulier, font craindre une obstination de ce genre, pour le plus grand dam de la France et de l'Algérie » (p. 44). La Révolution algérienne devient un épisodes des « Quatre cent coups »; M. Ben Khedda et les autres patriotes algériens ne sont que des potaches inattentifs aux « conseils » des pays dominés par les monopoles ! Cet article des *Etudes* où transperce pareil mépris des peuples d'Afrique et d'Asie ne déparerait pas une anthologie des allocutions radiotélévisées ou provinciales du Prince qui nous gouverne.

Dans le numéro de novembre 1961 de la même revue, c'est encore cette conception que l'on trouve sous des formes différentes. Les rédacteurs d'*Etudes* s'efforcent d'y malmener Cuba[3] et la Guinée[4]. Ainsi à la Havane, si « les rues sont étonnamment silencieuses », la nervosité et l'inquiétuse persistent, nous dit-on, dans la population. Sont-elles dues, par exemple, aux appréhensions laissées par le dernier coup de force américain, par les menaces de récidive ? Fi de ces grossières explications : La nervosité est entretenue par le gouvernement « selon un plan concerté » afin de rendre la vie impossible aux ennemis du régime !

L'agression contre Cuba n'est pas même mentionnée par l'auteur qui rejette comme une « mystification des propagandes » (page 163) la thèse de la presse occidentale selon laquelle les erreurs des Américains auraient fait évoluer le régime cubain vers le communisme; selon lui « l'aventure castriste est une terrible leçon pour tout le monde » (p. 165).

Pourtant l'Etat cubain, d'après ce qu'en dit *Etudes*, lutte contre l'analphabétisme et, dans cette lutte, « le plus important... c'est l'enthousiasme suscité chez l'immense majorité de ceux qui y auront participé » (p. 161); à tel point que les jeunes qui ne se sont pas portés volontaires pour l'alphabétisme commencent à se sentir rejetés de la communauté, inutiles » (p. 162). Mais, horreur ! ces campagnes contre l'ignorance sont pleines de danger... En effet, nous dit l'auteur, « il est difficile de donner tort aux parents qui n'ont pas permis à leurs enfants de prendre part à la campagne d'alphabétisation. *Outre le danger de contamination idéologique, il y a celui de la vie très libre* (sic) *menée par ces garçons et ces filles lancés dans la nature.* Actuellement, l'une des menaces les plus redoutées par les familles est une loi que l'on dit en préparation, retirant au chef de famille le patria potestas sur ses enfants » (p. 162).

Notre pieux voyageur reprend donc en sourdine la calomnie déjà raillée par Marx dans le *Manifeste,* selon laquelle les révolutionnaires seraient partisans de la débauche sexuelle... et de l'« amour libre ».

Il y a plus grave encore aux yeux de l'auteur : le manuel à l'usage du maître de la campagne d'alphabétisation contient une sorte d'abrégé d'instruction civi-

3. *R. Bosc : « Cuba, septembre* 1961 », Etudes, *novembre* 1961, *pages* 156 à 167.
4. *Pierre Chanleur : « La Guinée après trois ans d'indépendance »,* Etudes, *novembre* 1961, *pages* 202 à 215.

que où se trouve résumée « la doctrine révolutionnaire marxiste » avec notamment cette définition de la démocratie (donnée par Fidel Castro) : « La démocratie, c'est quand on donne à chaque citoyen un fusil pour défendre les causes justes » (p. 161). R. Bosc la trouve « inattendue ». Elle nous paraît d'une justesse expérimentalement vérifiée : à la fois par l'ardeur mise par Fidel Castro à armer le peuple en avril dernier et par le refus du pouvoir gaulliste qui se défiait des milices populaires spontanément constituées contre les factieux. L'articles *d'Etudes,* il est vrai, ne souffle toujours mot ni de l'agression américaine, ni de l'élan populaire qui permit de la repousser. Pareille omission juge à la fois l'honnêteté de l'enquête et les intentions de l'auteur.

La conclusion de son article est d'ailleurs d'un prophétisme significatif : « Une courte visite à Cuba suffit pour nous convaincre que la Perle des Antilles est entrée aujourd'hui dans le chemin des démocraties communistes et que la doctrine marxiste-léninisme de la société y sera appliquée impitoyablement. *Pourtant, là comme ailleurs, l'histoire peut éprouver des sursauts et la vie peut choisir l'improbable* » (p. 167). Sous couvert « d'improbable », la revue *Etudes* semble appeler et bénir d'avance un nouveau coup de force yankee baptisé alors « sursaut de l'histoire ».

L'article sur la Guinée procède des mêmes intentions; l'auteur accuse Sekou Touré de vouloir « imposer son autorité sans tenir compte des principes fondamentaux qui conditionnent la dignité humaine ». On comprend le sens de cette accusation si l'on se rappelle que « sous les régimes qui ne reconnaissent pas le droit de propriété privée des biens de production, les expressions fondamentales de la liberté sont comprimées ou étouffées »[5]. Et en Guinée « il y a entre les objectifs des sociétés capitalistes et ceux de M. Sekou Touré une opposition fondamentale ». En effet, « quels que soient les résultats qu'elles obtiennent pour l'amélioration de l'économie générale, les sociétés capitalistes doivent s'aligner sur les décisions impératives du gouvernement, qui peuvent être d'ailleurs un arrêt de mort ». Enfin, le Parti démocratique de Guinée a commis le crime de nationaliser les établissements scolaires privés et d'expulser Mgr de Milleville qui protestait contre cette nationalisation (dans « une lettre où il affirmait les droits de l'Eglise vis-à-vis du pouvoir temporel »). Actuellement, Sekou Touré demande un évêque africain. Ainsi, pour toutes ces différentes raisons, l'article d'*Etudes,* s'il reconnaît l'indépendance de la Guinée vis-à-vis de « Moscou », accuse-t-il Sekou Touré, « dans les faits » d'être « un totalitaire » (p. 213). Et de même que R. Bosc prétendait que les rues de la Havane sont « si étonnamment silencieuses », nous apprenons ici que « tous ceux qui reviennent de Guinée vous diront que Conakry donne une impression dominante de tristesse » (p. 215). Tant il est vrai, selon l'enseignement de l'Eglise, que là où ne règne plus la propriété privée des moyens de production, la tristesse ne peut qu'habiter les âmes.

A toutes ces pleurnicheries intéressées, nous préférons les protestations élevées par de nombreux catholiques contre les brimades racistes ordonnées par le pouvoir gaulliste en octobre dernier à l'encontre des travailleurs algériens. Le numéro du 15 novembre 1961 des *Informations catholiques internationales* s'est longuement fait l'écho de cette protestation[6]. Encore n'est-ce pas sans ambiguïté. Le périodique stigma-

5. *Mater et Magistra, Bonne Presse, page* 35.
6. Informations catholiques internationales : « *Les Algériens en France* », *pages* 15 *à* 26, 15 *novembre* 1961.

tise les violences exercées contre les Algériens, mais il ne s'efforce guère d'éclairer l'opinion sur les responsabilités du pouvoir gaulliste; par là même, il contribue à affaiblir la lutte contre la guerre d'Algérie, matrice du racisme. Ainsi la politique gaulliste (notamment à propos de ces « intérêts légitimes » du Sahara dont parle *Etudes*) n'est pas même évoquée. Ne situant guère les responsabilités de ce côté (ce qui est pourtant le seul moyen d'éclairer et de mobiliser l'opinion) les *Informations catholiques* paraissent les rechercher dans une sorte de culpabilité, de péché collectif du peuple français dû à « un ensemble de démons intérieurs ». Dans ces conditions « le racisme est collectif, la solidarité est individuelle ». Thèse fort discutable car le Parti communiste, la C.G.T. (pour ne nommer que ces collectivités qui représentent une forte proportion du peuple français) n'ont jamais fait de « racisme collectif ». Ils ont mené au contraire une lutte de longue haleine contre les mystifications gaullistes, contre la politique des monopoles capitalistes, ennemi commun des peuples de France et d'Algérie.

Au fil des pages des *Informations catholiques*, se décèle, il est vrai, une tentative pour dévaloriser cette lutte syndicale et politique contre l'abaissement du niveau de vie des travailleurs, l'étouffement des libertés publiques, dont la guerre menée en Algérie par le capitalisme est la cause. « L'Algérien, paraît-il, considère que le travailleur européen, le contremaître, le patron, les hommes politiques de droite, de gauche ou du centre se trouvent du même côté de la barrière » (p 25). De même « vouloir embrigader le travailleur algérien dans le combat ouvrier, c'est à ses yeux lui offrir un luxe... on dit dans les meetings : « Soyez contre la guerre d'Algérie parcequ'elle vous coûte cher, parce qu'elle fait baisser votre pouvoir d'achat, parce qu'elle diminue l'épaisseur de votre bifteck. On ne fait pas marcher le peuple en faisant appel au matériel, au ventre, au bifteck. C'est mépriser le peuple que lui parler ainsi. Il faut faire appel à sa générosité » (p. 25). Et c'est apporter une aide singulière au système de « la propriété privée des biens de production » (premier responsable des atrocités commises en Algérie) que de professer pareil « mépris angélique » non pour les intérêts pétroliers mais pour les revendications populaires. Ces dernières apparaissent ainsi comme le luxe oiseux de ventres repus.

On ne saurait opposer revendications populaires françaises et aspirations du peuple algérien, les deux peuples sont unis dans la souffrance : le même capitalisme est responsable du massacre dans les djebels de millions de patriotes algériens, de la mort de jeunes français, de la misère des masses algériennes, des graves difficultés des travailleurs de France. A le nier (ou à ne pas le souligner), on égare ceux qui s'interrogent et on se fait le complice de la politique du pouvoir gaulliste. Il ne sert à rien de gémir sur les ravages de la peste raciste si l'on se refuse à stigmatiser le « ventre qui a vomi la bête immonde », selon les termes de Bertolt Brecht.

ENTRETIEN AVEC A. CUNHAL, SECRETAIRE DU PARTI COMMUNISTE PORTUGAIS

Il est difficile de s'évader de la forteresse de Péniché : un mur de 15 mètres surplombe les eaux de l'Atlantique; les cellules ont des portes blindées à fermeture automatique; la prison, située à l'intérieur de la forteresse, est ceinturée par une double garde; enfin, chaque parcelle de terre est surveillée nuit et jour !

Pourtant, ils se sont évadés...

A sept heures du soir, au coucher du soleil. Dix communistes portugais dont six membres du Comité central, parmi lesquels Alvaro Cunhal, secrétaire général du Parti. Alvaro Cunhal était en prison depuis onze ans.

Le plan d'évasion était préparé de longue date. Selon ce plan, la garde intérieure est d'abord mise hors d'état de nuire : toutes les sentinelles sont endormies. Les fugitifs doivent atteindre l'endroit où les attend l'un des soldats de la garde extérieure. La sentinelle ouvre sa large capote et chacun des dix se faufile en un instant derrière ce paravent improvisé, sans être vu des sentinelles voisines. La sentinelle est le onzième fuyard. Bientôt la muraille de la forteresse, presque verticale et creusée à même la roche... Le soldat complice est placé en troisième position : ainsi s'exprime la gratitude du groupe.

Il faut maintenant descendre le long d'une corde. Le premier, le second, le troisième descendent... l'un des fugitifs tombe d'une grande hauteur et perd connaissance. Ses amis le portent jusqu'à l'endroit où ils seront en sûreté.

Deux heures plus tard, le Portugal de Salazar se hérisse de baïonnettes. La police, la gendarmerie, les troupes barrent toutes les routes, occupent les gares et les ports... Les maisons et les appartements des démocrates et de nombreux progressistes à Lisbonne, Oporto, Santarene, et dans plusieurs autres villes, sont assiégés. Salazar déclare qu'il est décidé à pendre toute la garde de la prison. Il a mobilisé les troupes, fermé la frontière, et donné l'ordre de capturer à tout prix les fugitifs de Péniché.

Alvaro Cunhal et ses camarades sont aujourd'hui en Union Soviétique.

— Je pourrais dire beaucoup sur les crimes perpétrés dans les prisons de Salazar, dit Cunhal. Mais le plus important, c'est la lutte du peuple portugais pour ses droits, l'unité croissante du front des forces démocratiques au sein duquel les intellectuels du pays : ses meilleurs écrivains, savants, peintres, artistes, occupent une grande place. Les intellectuels les plus éminents sont aux côtés du peuple.

Par exemple Ferreira de Castro, dont l'œuvre jouit d'un très grand respect au Portugal et à l'étran-

ger. Ou bien Akilino Ribeiro, que l'on avait proposé pour le prix Nobel l'an dernier, et enfin Alvez Redol et Soromé... Ce sont nos plus grands romanciers.

D. Monteiro, Brankinio et Manuel Fonsek sont considérés chez nous comme les auteurs de nouvelles, les plus doués... Nos grands prosateurs sont démocrates. Il suffit de dire que la plupart d'entre eux ont déjà fait connaissance avec les prisons de Salazar...

Prenons un livre très populaire chez nous : *Lorsque hurle le loup...*, d'Akilino Ribeiro. Ce roman est consacré à la vie des paysans pauvres, à leur lutte pour la terre. Ce livre a eu un succès considérable; il a été interdit par le gouvernement. L'interdiction et les poursuites engagées contre l'écrivain ont été motivées par le fait qu'il avait décrit avec une grande vigueur le jugement de paysans innocents, démasquant la cruauté et l'arbitraire de l'Etat fasciste de Salazar. Akilino a été traduit en justice. Mais au même moment, des centaines d'écrivains portugais l'ont proposé pour le prix Nobel 1960. Cela a coïncidé avec une puissante protestation de nombreux pays et le procès de cet écrivain démocrate de 73 ans a été annulé.

De même que les écrivains, les plus grands savants de notre pays restent fidèles aux idées du peuple. Des médecins célèbres : les professeurs Pulido, Fonseka, Kaskao, Bermudès, Amado, qui faisaient la gloire de la faculté de médecine de l'Université de Lisbonne, en ont été chassés pour leurs idées démocratiques. Nos célèbres mathématiciens : les professeurs Gomèz et Montero, ont été contraints d'émigrer en Argentine. Un mathématicien remarquable, aujourd'hui décédé, le professeur Karassa, a également été éloigné de l'Université et persécuté. Le professeur Karassa était membre du Parti communiste; cela n'a été largement connu qu'après sa mort provoquée par les mauvais traitements infligés en prison.

Que les meilleurs écrivains, savants et artistes restent avec le peuple dans les années de lutte difficile, cela signifie que le peuple vaincra immanquablement; bien que cette lutte soit dure et que l'homme qui a consacré son talent au peuple doive parfois subir de cruelles épreuves...

Cunhal a pris une plaquette de poèmes en langue portugaise, imprimée sur du papier à cigarettes.

— Parlons de poésie, si vous le voulez bien. Voici tout d'abord le poème intitulé « Les enfants ».

J'aime les enfants et leurs jeux [touchants,
Mais je ne peux extirper la dou- [leur de mon cœur :
Dites-moi pourquoi, de quel droit,
Je ne vois pas mes enfants parmi [eux ?
Qui a un pouvoir si cruel sur moi
Que je ne trouve sur mon chemin [que souffrances,
Que je ne puisse donner à person- [ne le nom d'épouse
Et attendre mes fils dans ma de- [meure paisible ?...

— L'auteur de ce petit livre est Francisco Miguel. Ouvrier cordonnier, il a donné l'exemple du courage et de l'abnégation révolutionnaire. Cela fait plus de vingt ans déjà qu'il subit les souffrances de la réclusion. Arrêté pour la première fois en janvier 1938, il fut soumis à des tortures raffinées. Il a subi trois « séances de statue ». (On oblige le prisonnier à se tenir dans une même pose pendant des heures et des jours entiers). La première « séance » a duré 11 jours et 8 heures, la seconde 10 jours et la troisième 9 jours. Puis de longs mois dans des cellules sinistres... Cinq ans de travaux forcés dans le camp de concentration de Tarrafal, sous le climat terrible des îles du Cap Vert... Des années dans les geôles de Péniché et Kachias... Tout cela a miné la santé de l'homme vigoureux que

Salazar veut anéantir par la torture lente. Le bon, intelligent et honnête Francisco Miguel n'est coupable que d'une seule chose : il est communiste, il aime sa patrie, il lutte pour la liberté, le bonheur et l'avenir de son peuple. Emprisonné durant de longues années, il a trouvé dans la poésie un moyen et une possibilité de s'exprimer, d'exprimer ses pensées et ses sentiments.

Voici un autre poème, intitulé « L'avenir » :

Oh, quel bonheur !
Sortir de la sombre geôle,
Voir à nouveau le soleil, le ciel [et les nuages,
Retrouver les camarades et leur [sympathie fraternelle
Et, les prenant par le bras, avan- [cer
Sur le rude chemin, portant [l'avenir dans nos mains.
Quel bonheur ! Du haut de la [colline,
Voir devant soi sa contrée na- [tale,
Voir ceux dont le travail est [héroïque,
Qui sont prêts à aller au combat [avec une âme pure,
Et que l'on traite pour cela d'in- [sensés,
Ceux qui souhaitent d'une main [ferme
Conduire leur nouveau destin.
Quel bonheur si, dans la lumière [éclatante,
Se lève, puissante et ferme,
La main qui arrêtera même le vent
Et détruira le mal pour toujours !

Un jour, des peintres et des sculpteurs ont organisé à Lisbonne une exposition d'œuvres ayant une grande portée sociale. L'exposition a été ouverte pendant quelques jours, puis les autorités l'ont fait fermer. Sur ordre du ministre de l'Intérieur, la police a même confisqué plusieurs tableaux. Mais les peintres continuent à travailler dans le sens qu'il ont choisi. Le célèbre peintre portugais Pomar a réalisé un jour des fresques sur le mur d'un bâtiment. Les marteaux des policiers ont détruit ces fresques.

théâtre

L'UNITY THEATRE
PAR MAURICE GOLDRING

Consultez la page des spectacles d'un journal anglais et comparez aux spectacles parisiens. Les mêmes proportions sont respectées, en tenant compte, bien sûr, des traditions nationales. La part du lion revient aux « musicals » (comédies musicales) qui sont programmées dans onze salles. Les plus célèbres sont celles qui rappellent « le bon vieux temps » : *Fings ain't wot they used to be* (les choses n'sont pus c'qu'elles étaient), *My Fair Lady* (adaptation musicale de *Pygmalion* de Shaw. A l'affiche depuis toujours), et *Irma la Douce* qui remporte un énorme succès. Ensuite viennent les comédies, pauvres comédies où tout est mis en cause, sauf l'essentiel. Les pièces « intelligentes » sont représentées par Anouilh avec deux pièces : *Becket* et la *Répétition;* une pièce tirée du roman de D.H. Lawrence, *L'Amant de Lady Chatterley*, qui a surtout un succès de scandale après le procès du livre. Les pièces policières : *Guilty Party*, *The Mousetrap*, font partie du décor londonien. La dernière se joue depuis huit ans. Et enfin les classiques : Shakespeare à l'Old Vic, interprété de façon bien sage[1]. Il y a toujours une pièce de Bernard Shaw à l'affiche, et toujours un élisabéthain : John Ford, *Dommage qu'elle soit une P...* (La publicité présente l'auteur comme le précurseur des films d'horreur.)

Ainsi le Londonien, comme le Parisien, s'il décide de consacrer toutes ses soirées au théâtre pendant quelque temps, arrivera au bout de sa liste en quelques jours et pourra traîner une semaine s'il se montre moins exigeant.

De plus, comme à Paris, la situation matérielle du théâtre est catastrophique. La liste des théâtres qui ferment s'allonge chaque année. Les acteurs en chômage sont légion.

*

Et pourtant, il y a un renouveau du théâtre en Angleterre.

Lorsque Vivian Leigh s'est levée à la Chambre des Lords, il y a maintenant plus de trois ans, pour protester contre la destruction de Saint Jame's Theatre (il devait être remplacé par des bureaux d'affaires), et conduisait ensuite une manifestation de rue dans le même but, son geste marquait un tournant du théâtre anglais. Le théâtre prenait conscience de lui-même. Il comprenait qu'il était en train de s'éteindre lentement mais sûrement. Les articles expliquant à ceux qui vont régulièrement au théâtre pourquoi ils sont si peu nombreux, ces articles-là ne suffisaient pas. Le théâtre n'est pas seulement une affaire d'hommes de théâtre. Comme toute la cultu-

1. *Priestley, dans la conclusion de* English Journey, *disait : « Nous sommes une nation de boutiquiers. Soit. Mais quelle boutique ! Et d'abord, il y a Shakespeare dans la vitrine ». L'Old Vic Theatre joue ce rôle de vitrine pour les écoliers anglais, les touristes et les provinciaux. Une très belle vitrine d'ailleurs.*

re, c'est une question nationale.

D'autant plus qu'en Angleterre, les traditions théâtrales sont vivaces. Le théâtre est moins affaire de salon qu'à Paris. Les troupes d'amateurs sont nombreuses et de qualité. Les écoles ne donnent pas, comme trop souvent chez nous, des spectacles de patronage; elles jouent le jeu et choisissent la difficulté. Quand une troupe scolaire monte une pièce de Shakespeare, par exemple, la presse est invitée, les critiques viennent, et consacrent une place importante aux comptes rendus, sans employer ce ton méprisant : « Pour des amateurs, ce n'est pas mal ». Ils jugent le spectacle comme un spectacle, non comme un divertissement.

Il est en effet trop commode de parler de la télévision et de dire : « les gens préfèrent rester chez eux, même pour voir des pièces médiocres ». C'est faux. La comparaison n'est pas entre bonnes pièces et mauvais spectacles télévisés, mais entre mauvaises pièces et mauvais spectacles télévisés. Pour faire l'effort de louer des places, de s'habiller, d'arriver à l'heure, il faut que le jeu en vaille la chandelle. Sinon, on choisit le fauteuil confortable, la pipe et les pantoufles, et avec raison.

Certains auteurs continuent malgré tout à entretenir la flamme du théâtre : Sean O'Casey, Brenda Behan, Sheila Delauney, John Osborne. *Look Back in Anger*, du dernier nommé, a eu beaucoup de succès dans les milieux ouvriers. Bien que certains aspects de la pièce soient discutables, elle reflète la vie et des problèmes réels.

Mais ce sont surtout les facteurs extérieurs qui ont joué un rôle important. La visite du T.N.P. à Londres, a rencontré un écho considérable, à la fois pour le contenu des pièces et les techniques théâtrales, mais surtout pour ses méthodes de travail qui ont été largement diffusées. Toute la presse a proclamé avec ensemble : « Ah ! Si nous avions un T.N.P. en Angleterre ! »

Le théâtre américain, avec *Douze hommes en colère, Vu du Pont, La mort d'un Commis voyageur*, a joué son rôle. Tennessee William et Arthur Miller sont des noms importants et contrebalancent l'influence de Beckett et d'Anouilh, favoris des adaptateurs du West End.

La visite à Londres du théâtre classique chinois, des ballets Bolshoï, du Berliner Ensemble, ont aussi montré ce que signifiait vraiment un théâtre vivant. Le théâtre des pays socialistes a apporté à Londres un sang neuf, et la nécessité en était si grande que toutes les tracasseries administratives dont le gouvernement gaulliste ne détient malheureusement pas le monopole, n'empêchent pas les échanges culturels avec les pays socialistes de s'intensifier.

En Angleterre même, certaines expériences se sont révélées concluantes. L'expérience du Theatre Workshop, dans la période d'après guerre, a prouvé qu'un théâtre pouvait vivre et se développer dans un quartier ouvrier (en plein cœur de l'East End). Ce fut malgré tout un demi-échec. Si l'essentiel du public fut d'abord local, c'est-à-dire ouvrier, très rapidement le théâtre draina la clientèle du West End, et ensuite alla la rejoindre directement. Son animatrice, Joan Littlewood, l'a récemment abandonné.

Et puis, il y a l'Unity Theatre.

★

L'*Unity* fut créé le 19 février 1936. Il résultait d'une fusion de divers groupes de théâtre ouvrier[2]. Ces groupes avaient jusqu'alors travaillé séparément, jouant des pièces au cours de meetings, ou dans des salles louées occasionnellement. La pre-

2. *Les renseignements sur l'Unity sont tirés principalement d'une brochure,* Here is Drama, *publiée pour les vingt-cinq années de ce théâtre.*

mière tâche du nouveau théâtre fut de trouver un local, et cette même année, il s'installa dans une salle de cent places. L'enthousiasme des spectateurs et leur nombre obligèrent l'*Unity* à trouver un théâtre plus grand. En 1937, ils se transportèrent dans la salle actuelle : Goldington Street. C'était une ancienne église transformée en asile de nuit. Il fallut les efforts réunis des organisations ouvrières de Londres pour en faire ce qu'il est actuellement: une salle de théâtre entièrement équipée.

L'*Unity* est un centre de dictraction et d'activité politique et sociale. Il suit toujours très exactement l'actualité politique et le caractère de sa popularité varie selon la situation. Avant la guerre, pendant la période de chômage massif, la salle était comble, remplie de spectateurs combatifs et enthousiastes, venus assister (participer serait un mot plus juste) à des spectacles militants (agit-prop), du type *En attendant Lefty* (1936).

Pendant la guerre d'Espagne, *On Guard for Spain* jouit d'un énorme succès. Puis en 1938, une pièce intitulée *Tchécoslovaquie*.

Pendant la dernière guerre, le théâtre fait salle comble cinq soirées par semaine avec des pièces antifascistes : *Sabotage* (1942), *Let's be offensive* (1942), *Alice in Thunderland* (Alice au Pays du Tonnerre, 1944).

Immédiatement après la guerre l'*Unity* connaît un développement important, profitant de la poussée à gauche qui a amené le Parti travailliste au pouvoir, et deux députés communistes au Parlement. C'est l'époque où il jouit d'une troupe permanente de professionnels.

Voici quelques titres, cités dans l'ordre chronologique :

1945 : *Les Bas Fonds*, de Gorki.
1946 : *All's God Chillun* (une pièce sur le racisme, par O'Neill).
1949 : *Where's that Bomb, The Ragged trousered Philanthropists* (Les philantropes en haillons, tiré du roman de Tressell).
1953 : *Les Rosenberg*.
1954 : *The Shoemaker's Holiday* (La Fête du Cordonnier, de Dekker).
1955 : *The Shadow of the Swastika* (L'ombre de la Croix gammée). *The Road to Life* (pièce tirée du *Poème Pédagogique* de Makarenko).
1956 : *Nekrassov*, de Sartre. Dans la publicité pour cette pièce, les présentateurs insistaient sur le fait que les mœurs décrites s'appliquaient parfaitement à la grande presse britannique. La même grande presse s'étonnait que Sartre donnât le droit de jouer *Nekrassov* à l'*Unity*.
1956 : *The exception and the Rule* (Brecht).
1958 : *The Crucible* (Les Sorcières de Salem, d'A. Miller. *Mother Courage*, de Brecht.
1960 : *Bloomsday* (tiré du roman de Joyce, *Ulysses*). *Androclès and the Lion* (B. Shaw).
1961 : Reprise des *Bas-Fonds*, *Les Visions de Simone Machard*, *The Recruiting Officer*, de Farquar, auteur de la Restauration, *A Night of Victoriana* (satire des pièces à la mode de l'époque victorienne. On encourage les spectateurs à siffler le méchant et à applaudir le héros).

Cette simple énumération permet de mieux apprécier le problème soulevé par Benn W. Levy dans sa préface à la brochure de présentation de l'*Unity*. Il déclare que l'*Unity* est un théâtre de gauche. Mais cette formule n'est pas simple. Un théâtre doit-il être de gauche, de droite, du centre ? Une telle restriction n'est-elle pas ennemie de l'universalité et par conséquent de l'art ? N'est-ce pas pervertir les valeurs que de concevoir l'art comme l'homme à tout faire d'une option politique ? En un mot faut-il préférer la bon-

ne propagande au grand art ?

Benn W. Levy aimerait pouvoir répondre que la propagande, c'est de l'art. En tout cas, ajoute-t-il sans conclure, l'art est toujours de la bonne propagande.

Les pièces que l'*Unity* met en scène, apportent des éléments de réponse à ce problème. Elles montrent que le théâtre ne s'est pas orienté particulièrement vers tel ou tel genre, mais qu'il choisit simplement le bon théâtre. Rien de ce qui est humain ne lui est étranger... L'*Unity* consacre une place au théâtre classique anglais (La Renaissance avec Dekker, la Restauration avec Farquhar, le 20e siècle avec B. Shaw). Mais la plus large place revient évidemment au théâtre moderne « engagé », avec en premier, Brecht, puis Miller, Gorki, Sartre, et bientôt Adamov avec le *Printemps 71*. L'*Unity* fait un effort particulier et méritoire pour rechercher et mettre en scène de jeunes auteurs, et pour trouver de nouvelles formes de théâtre. Ainsi *Bloomsday*. Mettre sur scène le roman de Joyce est une gageure qui a été tenue, et c'est un des spectacles de l'*Unity* qui a rencontré le plus gros succès, et une critique des plus élogieuses.

Les conseils donnés aux auteurs dans *Here is Drama* permettent de classer les principales directions de travail de l'*Unity*. Les spectacles sont divisés en quatre grandes parties :

1. *La pièce classique :* forme artistique, difficile et précise, qui nécessite une bonne connaissance du théâtre. Depuis plus de cent ans, ce genre se fonde sur une armature en trois parties. Il ne faut pas s'en écarter avant d'en avoir bien compris les règles essentielles.

2. *Le « musical » :* c'est une sorte de revue avec choeurs. Les airs sont connus et servent de support à des couplets satiriques. C'est essentiellement un travail de groupe.

3. *Le théâtre expérimental :* ouvert à toute forme dramatique qui peut impressionner les spectateurs pendant deux heures. Le « journal vivant » est un bon exemple. L'*Unity* l'a importé des Etats-Unis. Passionnant à écrire, mais il est interdit de s'y lancer avant de connaître la scène et les possibilités techniques de l'*Unity*.

4. *Les sketches*, pour les troupes ambulantes.

Le premier genre peut être écrit n'importe où. Les trois autres doivent être créés au théâtre, avec l'aide des techniciens de l'*Unity*.

Le principe de l'*Unity* est d'encourager le théâtre. L'art véritable, en interprétant fidèlement la vie, pousse les gens à travailler à l'amélioration de la société. Le théâtre a déjà prouvé sa valeur, car un très grand nombre d'acteurs et d'écrivains maintenant connus ont fait leurs débuts sur les planches, témoignant ainsi de sa très haute tenue artistique.

L'*Unity* est dirigé par une société anonyme : « Unity theatre Society Limited », avec à sa tête un comité directeur élu par une assemblée générale annuelle des actionnaires, parmi lesquels de nombreux syndicats, dont l'aide est primordiale pour le développement du théâtre. Il reçoit en outre l'aide de la municipalité travailliste de son quartier (Saint-Pancras). C'est-à-dire que l'*Unity* n'est pas seulement un centre actif de théâtre. C'est aussi un lieu de rencontre de militants ouvriers, un des foyers d'activité du mouvement travailliste anglais.

Il comporte de nombreuses activités extra-théâtrales : lectures de pièces, cours d'art dramatique, des cours pour techniciens, des sorties, des excursions, des soirées communes. Le théâtre peut être loué à d'autres groupes dramatiques. Dernier attrait, mais non le moindre, un bar-restaurant où la cuisine est excellente.[3]

3. *Dernier repas à l'Unity pris en* 1960.

Le théâtre est avant tout une entreprise collective, et ne peut vivre qu'avec des bonnes volontés. Chacun a son rôle à jouer. Les ouvreuses doivent être prêtes à répondre aux questions sur l'histoire du théâtre, ou à écouter « l'histoire de ma vie et comment je suis venu au mouvement ouvrier ». Quant aux acteurs, leur qualité essentielle, c'est «de ne jamais manquer une représentation »[4]. Tous ces gens reçoivent exactement le même salaire : « rien par heure et le double les jours fériés »[4]. Dans cette entreprise collective, l'élément essentiel, c'est évidemment le spectateur. L'*Unity* ne peut survivre que grâce à des critiques vigoureuses et constructives. Les spectateurs sont toujours les bienvenus dans les coulisses après le spectacle. Leurs commentaires, leur aide, ne sont pas seulement nécessaires, ils sont vitaux.

Ces renseignements sur l'organisation du théâtre ne sont pas superflus. En société capitaliste, un théâtre ouvrier ne peut subsister, encore moins se développer, sans un soutien militant actif et permanent. Comme tout ce qui touche à la culture, la défense du théâtre est une lutte politique permanente. Ainsi, la publicité générale se fait essentiellement par des contacts permanents avec les syndicats, les partis de gauche, etc... Chaque pièce nouvelle est une nouvelle bataille à gagner pour briser le mur du silence de la presse bourgeoise, et pour trouver les acteurs et le public. Les difficultés financières sont telles qu'il y a quelques années, la direction du théâtre avait envisagé sa fermeture. La direction du Parti communiste anglais a réuni les membres du Parti travaillant à l'*Unity* et après une discussion longue et passionnée, aboutit à la conclusion qu'il fallait sauver le théâtre. Et le théâtre continua. Au dernier congrès du Parti, dans la résolution sur la culture et la vie sociale, on peut lire : « Le mouvement ouvrier doit apporter toute son aide au théâtre de l'*Unity*. » La perte du théâtre aurait été irréparable. Sans lui, la bataille idéologique et la physionomie du mouvement ouvrier à Londres ne seraient pas tout à fait les mêmes.

Ainsi, la premiè.re qualité de ce théâtre, c'est qu'il existe.

4. *Dans* Here is Drama.

LES TESTAMENTS
PAR JEAN-MARC AUCUY

Voici donc en quelques semaines Jean Renoir, René Clair, René Clément confrontés au *Temps du Ghetto* et à *L'Enclos* : entre le spectacle des maîtres et le témoignage des inconnus, le choc est puissant et significatif du chaos propre à tout univers artistique.

Chronologiquement, *Le Testament du Docteur Cordelier* vient en premier puisqu'il se situe hors du temps et c'est un curieux paradoxe. On sait que *Cordelier* a constitué, pour Renoir, avant *Le Déjeuner sur l'Herbe*, une expérience de mise en scène selon les principes et les normes de la télévision, c'est-à-dire de tournage en continu avec plusieurs caméras, après plusieurs jours de répétitions générales : *Cordelier* a été réalisé en dix jours, après quinze jours de répétitions. Pourquoi ce choix ? D'abord par gourmandise, par jeunesse de cet homme de soixante-dix ans, par goût du risque et du neuf (voir *la N.C.*, numéro 112). Mais aussi pour des raisons esthétiques tenant aux conceptions profondes de Renoir sur son art où il voit, par où il veut une approche, une appréhension du réel et sa transcription continue, spontanée, complexe. Le paradoxe est d'avoir choisi, pour objet de ses deux investigations successives, deux terrains aussi éloignés que possible de *toute* réalité. *Le Déjeuner* était une ode panthéiste à la nature, une tranche très artificielle de fable et de farce, qui ne l'emportait finalement que par le courant vivace de cette onde pure et fraîche qui manque tellement à *Tout l'Or du monde*, une signification tout de même moins simpliste qu'il y paraît, une tendresse pour l'homme surtout justifiant le véritable amour de lui que, à travers toute son œuvre, Renoir a su nous inspirer. Quand à *Cordelier*, c'est un film d'épouvante, une adaptation moderne du Dr Jeckill et Mister Hyde, c'est-à-dire un véhicule rigoureusement contraire aux fins recherchés. Ou bien s'il s'agit de jeter un regard épouvanté sur le monde, ses aspects insolites ou ses chancres cachés : les prétextes ne manquent pas, sans besoin d'en référer aux inquisitions, ou exterminations de l'Histoire, il suffit d'ouvrir la page des faits divers (ce que fit à sa façon Franju dans ses deux premiers films). Mais pourquoi se limiter à actualiser, si peu, le thème du loup-garou ? Ou bien il s'agit de réussir une variation nouvelle de Frankenstein, ce que tenta Vadim et qui requiert imagination spécialisée, style léché, baroque, Albicoco, tout sauf précisément ce qu'apporte le processus technique expérimenté par Renoir.

Ledit paradoxe, qui peut être largement étendu à la télévision où règne une confusion totale dès lors qu'on s'obstine à mettre ses moyens au service de fins qui ne sont pas les siennes (par

exemple : il s'y prépare quelques mille et une nuits) aboutit à une réalisation déséquilibrée, distordue, *par conséquent* hésitante et malhabile. L'épouvante à la Renoir débouche sur la puérilité et l'amateurisme. Le jeu des comédiens est particulièrement significatif. Le tournage en continu, c'est-à-dire en scènes ou séquences entières, a notamment pour intérêt, dans le sens recherché d'une meilleure approximation du réel, de mettre l'acteur en condition de continuité et d'authencité. Il n'a plus à chercher à tâtons l'homogénéité et l'évolution de son personnage à travers une multitude de plans isolés, tournés en général sans aucun souci de la chronologie du découpage. Or, dans *Cordelier*, la direction d'acteurs est l'un des éléments les plus catastrophiques, et les comédiens ne sont supportables que lorsqu'ils composent en marge de tout réalisme : Vitold en caricature de psychiatre, Barrault sous l'aspect d'Opale, le monstre d'Epinal[1].

Mais, sous les voiles d'une mise en scène qui peut être décevante, déroutante (*les Mille Yeux du* — ou le Diabolique — *Docteur Mabuse*)[2] ou splendide (Joseph Losey), il convient lorsqu'il s'agit d'auteurs comme Renoir, Fritz Lang et Losey, de rechercher (puisqu'il se cache) le langage secret de l'épouvante, de l'angoisse, du *thriller* ou du *suspense*. On rejette *Marienbad* seulement après avoir compris qu'il n'y a rien *derrière*, alors surtout que l'apparence donne à penser qu'il y a sûrement quelque chose. Mabuse est le surhomme non point tant nazi que nietzschéen, rêvant de dominer le monde, et à défaut, de le détruire. Mais il sera détruit par l'amour, le simple amour humain qu'il n'avait pas prévu. En fin de compte, écrit Gérard Guégan (*in Contre-Champ*, n° 1, décembre 1961) *Mabuse* est un poème d'amour « où l'aspiration au pouvoir s'effondre devant le geste des amants ». Et que l'on soit sensible ou non à la forme, trop irréelle et simplifiée, où s'inscrit la recherche tragique de Lang[3], cette matière première existe objectivement. Il en est de même pour *Cordelier*. Renoir a incontestablement — et le principe de son film va retrouver sur le fond sa justification dans une certaine mesure — enrichi le thème du dédoublement de la personnalité. Par toute une série d'arrière plans extérieurs au récit et relatifs à la condition psychologique du Docteur Cordelier, et par une conclusion qui, elle, est parfaitement explicite. Si Cordelier se dédouble, est tantôt savant, tantôt monstre, ce n'est pas purement gratuit, au seul prétexte d'un filtre magique. Ce filtre, il l'a cherché, inventé. Sa découverte cristallise et libère les instincts réfrénés du savant, instincts valables, féconds, qui tiennent aux sources mêmes de la vie mais qui ont été jugulés, détournés par un comportement social, un puritanisme artificiel. Ainsi le monstre Opale, sous son fantastique d'opérette, est la face noire du Dieu Janus de chacun, le nœud de vipères des aspirations sociales. On rejoint *Mère Jeanne des Anges* ou le bon père de famille promu bourreau d'enfants par la crise du logement. Alors que *Marienbad*, ciselé comme rose des sables, s'explique dialectiquement parce que Robbe-Grillet est bègue et sourd de l'oreille gauche[4], le

1. *Cette constatation qui illustre ici la condamnation du principe même de* Cordelier, *pourrait par ailleurs justifier la théorie d'Antonioni sur l'acteur, où il ne voit qu'un instrument entre les mains du metteur en scène, aussi important et aussi passif qu'un élément de décor auquel il ne demande ni de comprendre, ni d'interpréter...*

2. *Qui se présente comme le* serial *type avec sa simplification, les types, les clichés, la réduction en facteurs premiers que l'on traduira, selon la libre appréciation esthétique, en termes de mythologie, de classicisme exemplaire ou de facilité. Il s'agit ici du sens caché derrière le style.*

3. *On peut considérer* Mabuse *comme très inférieur à* Arturo Ui.

loup-garou de Jean-Renoir aborde à l'universel. Plus encore, car il y a le testament, un testament moral qui passe par la conscience. Cordelier ne cesse d'être lucide, même sous les maquillages déformants d'Opale. Et lorsqu'Opale l'emporte, lorsque les filtres, la magie, la science laissent Cordelier impuissant à redevenir Cordelier, cette intoxication signifie déchéance, avec la conscience qu'elle implique et le sursaut qu'elle déclenche : le suicide, seule solution pour le savant dépassé par sa science, l'homme débordé par les instincts refoulés qui se sont débridés en lui. Le suicide, acte moral et suprême de l'individu écartelé.

★

L'Italie à l'orée des Chemises noires. Faut-il s'attarder sur *Quelle joie de vivre*, de René Clémen ? Entre *Arturo Ui* et *le Dictateur*, entre Sartre, Lubitch et les Max Brothers, Clément n'a pas su choisir ou sans doute ne l'a pas tenté. L'auteur de *La Bataille du Rail*, du *Père Tranquille*, des *Maudits*, ne serait-il plus depuis *Monsieur Ripois* qu'un maître à filmer comme on est maître-horloger ? Mais les horloges donnent l'heure. On peut être hautain, solitaire, pointilleux et secret, comment n'être pas incompris quand on ne donne pas à comprendre ? Toute la chaleur de *Plein soleil* était réfugiée dans le titre. Toute l'Italie de *Quelle joie de vivre* passe par le lubrifiant helvétique et le label de qualité. Un si divertissant spectacle sur un fort grand et beau sujet nous démontre en *a contrario* nostalgique à quel point le burlesque était sublime et que l'absurde est lourd de sens.

★

On sait que la direction magistrale de la culture française est vigilante. Interdisant *Viridiana*, *Morambourg*, *Le petit Soldat*, *Tu ne tueras point*, *Les Sentiers de la gloire*, André Malraux prohibe pêle-mêle, si l'on comprend bien, les évocations *imprudentes* de l'objection de conscience, de la torture, de la guerre d'Algérie, de la guerre de Corée, de la guerre de quatorze. Il protège les intégrités militaire et ecclésiastique, ces deux piliers de l'ordre et de la morale. La jeune génération peut ainsi se dire contrainte en quelque sorte au néant-réalisme. Et, voulant témoigner, elle attaque de front l'impossible, l'inexprimable, l'inexplicable. Puisque les S.S. ne sont pas tabous, voici donc *Le temps du Ghetto* et de *L'Enclos*, premiers films respectivement de Frédéric Rossif et Armand Gatti. Il n'est pas question d'art, mais d'histoire, de l'Isaac et Mallet du XXe siècle, d'ouvrages strictement culturels qui devraient être produits par l'U.N.E.S.C.O. avec projection obligatoire et gratuite à tout adulte (de quel âge ?). La vérité, certains la connaissent, les livres, les chiffres, les documents ont parlé. Mais la concentration, l'extermination *organisées*, c'est abstrait, c'est extérieur. Le procès Eichmann, c'est là-bas, loin, en Israël, le théâtre poli et prolongé de la conscience universelle. Le cinématographe donne le coup qu'il faut de poignard au cœur qui laisse livide, exsangue et honteux.

A priori c'était impossible. La fiction, le récit *symbolique* tourné dans un cadre *reconstitué*, ne saurait être qu'indécence *et* falsification. Sur tous les plans : le contexte, c'est-à-dire le quartier ou le camp, les lois de cette société conçue pour que les victimes se détruisent *aussi* les unes par les autres, la peinture de l'être humain, réduit au seul instinct de survie. La fiction ne pouvait se concevoir que sur le plan littéraire, que par une transcendance poétique permise seulement à un survivant (exemple : *Le Sang du ciel* de Piotr Rawicz).

4. *Analyse dialectique formulée avec le plus grand sérieux par d'éminents spécialistes de l'oreille.*

Mais le réalisme spécifique du cinéma lui interdisait cette exploration, et le sinistre *Kapo* en fut une éclatante illustration. Quant au document, qui pouvait penser que l'on découvrirait une multitude d'archives photographiques et filmiques, sur les ghettos et les camps, que les bourreaux inscriraient leur œuvre sur la pellicule, en touristes, en curieux, en savants ? L'existence même de documents dans ce domaine est un paradoxe et un scandale inconcevables.

Or, ils existent, et la sortie simultanée du *Temps du Ghetto* et de *L'Enclos* vient authentifier l'ouvrage de fiction par le document.

Le Temps du Ghetto ne vaut que comme tel : Frédéric Rossif a échoué dans sa tentative de synthétiser le document et l'œuvre d'art, si admirablement réussie par Resnais dans *Nuit et Brouillard*. Les images sont déjà trop : banales, voilées, insoutenables, odieuses, toujours fascinantes. Devant elles : le silence, un silence absolu, l'angoisse. Mais le film, monté, construit, parle d'abondance au lieu des brèves indications qui auraient suffi, ou bien des éclairs poétiques d'un Eluard, d'un Aragon ou d'un Cayrol. De ce commentaire, il ne reste rien, qu'une gêne, un sentiment d'inaccomplissement, d'obscurantisme, alors surtout que Rossif et Madeleine Chapsal n'ont pas suffisamment mis l'accent sur l'aspect positif de l'histoire du ghetto à Varsovie, la solidarité, la résistance, la révolte. Et que dire de la sonorisation, des rafales de mitraillette coupées de glapissants « Feuer », que dire surtout du violon de M. Maurice Jarre !5 La musique pourtant, ce contre-point, le refuge de l'esclave, Bach, Mozart, la guitare de Segovia, Monk et Miles Davis. Mais le violon de M. Jarre... Enfin Rossif cherche des témoins, des survivants, les trouve, mais il ne *recueille* pas des impressions, des souvenirs, que l'on devine, que l'on sait, que l'on sent bouleversants, il met en scène, il éclaire, il coupe, il fond, il fabrique.

Finalement, dans sa totalité, *L'Enclos* est plus authentique. Dans un camp reconstitué (en Yougoslavie) qui ne peut donc être qu'un cadre plausible, approximatif, tendant seulement au minimum de falsification. Armand Gatti va tenter une synthèse abstraite, retrouvant l'esprit, accédant à l'essentiel, et il réussit un concentré d'univers concentrationnaire. Entre les quatre murs de l'enclos, deux condamnés à mort, un Juif et un politique allemand détenu depuis dix ans, sont mis en présence pour vingt quatre heures, après que les S.S. aient dit au Juif, et à lui seul, que celui des deux qui tuera l'autre aura la vie sauve. Cette seule confrontation figure toute la dialectique de cette société insensée : l'impossibilité objective de croire à toute mesure de clémence, l'instinct de l'espoir chez le Juif, sa peur, sa solitude, son état larvaire opposé à l'expérience, à la quasi-sérénité de l'Allemand, joué avec une vérité hallucinante par le comédien brechtien Hans Christian Blech, le sadisme des nazis s'attachant, par jeu, par goût, *par système*, pour illustrer sans cesse une supériorité sacrée, à détruire tout ce qui concourt à la qualité d'homme. L'évolution de la situation n'est pas moins fantastique : l'organisation collective de résistance intérieure entre en action pour sauver l'Allemand. L'organisation réussit au cours de la nuit, en soudoyant une sentinelle territoriale, à enlever l'Allemand de l'enclos et à lui substituer le *cadavre* d'un détenu dont le crâne a été défoncé la veille. Au matin, le Juif sera envoyé à la chambre à gaz pour avoir versé le sang allemand. Les

5. *L'interprétation du grand violoniste Devy Erlih n'est pas en cause.*

deux condamnés sont morts, car le jeu ne pouvait finir autrement, mais l'un des deux est sauvé — provisoirement — par l'artifice d'une fausse mort, par la solidarité active et puissante de l'organisation de résistance qui constitue le seul moyen de lutter contre l'engrenage, au prix de quels sacrifices. Car si le Juif, isolé, perdu, est *nécessairement* sacrifié, le sauvetage de l'autre représente une incroyable somme d'astuces, d'audace, de courage, de discipline, de risques assumés, d'esprit de sacrifice. Ainsi cette œuvre de fiction et de synthèse est-elle doublement réussie, sur le plan d'une symbolique, d'un cristal d'épouvante correspondant à l'objet même, indescriptible, de sa peinture, et sur le plan positif d'une leçon de résistance et de solidarité par quoi elle est encore réaliste et devient tolérable.

Après le Testament du docteur, de l'Italie pré-fasciste et des grands aryens blonds, légataires universels de l'ignominie, aujourd'hui frais, dispos, prêts à recommencer, voici la France, 1961, le scandale de la reconstruction, *Tout l'Or du monde*, de René Clair. Sans sa signature, le film ne relèverait pas de la rubrique cinématographique. On a parfois le droit d'être aussi catégorique qu'on fut éberlué : de ce lamentable gachis maigre, convenu, commun, grinçant, de ce petit ballet du parpaing et du gros sabot dont *tous* les personnages ne sont pas seulement télécommandés, mais stupides et méchants, il n'y a rien à dire et rien à sauver. Dès lors la signature apparaît un faux, comme Jean Mitri historiographe l'écrivait déjà pour *Porte des Lilas :* « Nous n'avons qu'un faux Renoir ». Mais ici un faux pur et simple.

IMPORTANT ! La Nouvelle Critique *publiera ici, dans son prochain numéro (n° 133), le texte intégral des débats organisés par le Centre d'Etudes et de Recherches Marxistes, à l'occasion de la Semaine de la Pensée Marxiste. Rappelons qu'ont participé aux débats, sous la présidence de Georges Sadoul : Jean Rouch, Louis Daquin, René Clair, Armand Gatti, Claude Chabrol, Jean-Paul Le Chanois, Grégori Tchoukhraï et Serge Youtkevitch.*

L'ECRITURE CRITIQUE
PAR ADOLF HOFFMEISTER

Une importante exposition d'œuvres du célèbre dessinateur tchécoslovaque Adolf Hoffmeister vient d'avoir lieu à la Maison de la Pensée Française. A cette occasion l'artiste nous a remis un article, rédigé par lui, sur les problèmes relatifs à sa création. Voici ce texte que nous sommes heureux de publier.

Un proverbe américain dit que « la race humaine a tout perfectionné, sauf l'homme », et nous, nous essayons de démentir cet adage du siècle passé. Politiquement et effectivement.

Pour aider l'artiste dans cet effort, la communauté du peuple réclame même certains droits. Il est des artistes qui doutent encore qu'il est juste qu'il en soit ainsi. Moi, je ne doute pas. Il me semble que recommence une époque de grand humanisme, quand l'homme, et son nombre multiple, le peuple, ont besoin de l'art en tant qu'expression de leur puissance et mesure de leur maturité. Tout comme il en était dans l'Antiquité, ou sous la Renaissance.

De nos jours, l'artiste plasticien est personnage public. Il doit avoir non seulement une liberté créatrice, mais aussi une responsabilité créatrice. Pour autant que cela me regarde, je suis d'avis que l'artiste doit aussi penser. Ce n'est certes pas un avis généralement approuvé, mais j'estime que cela ne fait de tort à personne, de penser, pour arriver à cette conviction cartésienne — je suis — et se sentir membre utile de la société humaine. Celui qui pense, est ou doit être une créature créatrice, et parfaitement critique.

Dans les conditions critiques de notre critique, qui a cessé de s'intéresser au classement de l'art en bon et en mauvais, qui depuis quelques années se contente d'enregistrer, qui a cessé de s'intéresser à la participation de l'art pour créer le style de l'âge atomique de la société socialiste, c'est aux artistes qu'il incombe de se faire les critique de la vie de leur époque.

L'artiste qui est passé par l'école de la caricature trouve plus facilement sa forme critique. L'artiste critique par l'idée, mais cela ne suffit plus en cette époque de civilisation technique. Il doit trouver, pour exprimer son opinion critique sur un visage, un paysage ou une œuvre littéraire, une écriture critique spirituelle et compréhensible contemporaine ou, autrement dit, moderne.

L'écriture critique est quelque chose comme le graphique du radiocardiographe. Elle trahit tout, même lorsque l'artiste a tenté de renier ses idées avancées ou réactionnaires. Car l'idée, on peut

l'inventer, on peut même la supposer, mais la forme critique d'un dessin, il faut la découvrir. Il faut la faire sienne, il faut savoir s'en servir. La forme critique de l'actualité doit être actuelle.

Ainsi, cela ne va pas de célébrer la révolution sous une forme classique, ennuyeuse. Et de même, il ne sera pas possible au genre petit-bourgeois de donner son empreinte à l'esprit progressiste. Mais il n'est absolument pas possible de dessiner le visage de l'actualité de la manière et par la technique de l'époque victorienne, du siècle dernier. Non seulement parce que ce siècle est passé, mais parce que cette technique du dessin elle-même est passée. Le passé est passé — là-dessus, nous pourrions enfin nous mettre tous d'accord. Mais même le passé récent, ne le réveillons pas. Soyons donc enfin de l'avenir !

Je ne polémique avec personne. Je polémique avec moi-même, avec tous les articles que j'ai écrits, avec les discours que j'ai parfois prononcés. Je vous en prie, laissez-nous dessiner comme il convient à un dessinateur de l'année 1961.

Il y eut des époques stériles, où les peintres et théoriciens de l'art, chauves ou hirsutes, reprochaient aux petites lignes fines comme des cheveux d'être un but en soi. Mais l'hyperbole inscrite dans l'univers par l vaisseau cosmique, le dessin de la construction d'un barrage, l'enregistrement mécanique des ondes sonores, la courbe de vitesse de l'évolution, tout cela a un style très actuel et un sens précis.

Je pense que la ligne des courbes d'addition et de partage, les cercles et les spirales, ne devraient pas se différencier trop de l'image de l'aspect du monde. Cette image est celle de la culture et de la nervosité, de la grandeur et de l'inquiétude, de l'énergie et de l'émotion, de la volonté et du risque, du doute et de la sécurité.

Une autre valeur très actuelle du dessin, c'est l'économie des lignes (l'économie est si fréquente dans les plans financiers de l'économie tchécoslovaque), la plus grande économie de moyens, pour exprimer l'apparence de la façon la plus efficace.

Un visage choisit parfois ses moyens d'expression, leur intensité, leur quantité et leur densité. Mais la ressemblance du visage est la première condition. La déformation, phénomène typique de ce siècle, ne peut pas tuer la compréhensibilité. Au contraire, parfois, la déformation peut contribuer à la ressemblance. Mais quand en est-il ainsi ? Il n'existe pas de recette à ce propos. Là où il n'est pas de préceptes, c'est l'artiste seul qui décide, lui et son art. Cela aussi, il est des gens qui ne veulent pas le comprendre.

La ressemblance est toujours l'affaire de deux personnes : le dessinateur et le modèle. Parfois, le modèle est très riche, parfois il est pauvre à pleurer. Certes, tout vêtement convient à celui qui est nu, mais on ne peut vêtir l'homme nu de rien. L'homme sans tête n'a pas besoin de chapeau. L'un attire l'attention, et l'autre c'est à peine si on le remarque. Un éléphant, personne ne le montre du doigt, dit-on au Cameroun, et que dire de la rue Spalena !

Il arrive que le dessinateur se trompe, pourtant. C'est régulièrement quand il se lance dans un réalisme descriptif, quand il ne regarde pas en l'homme, et derrière l'homme, quand il ne compare pas, bref, quand il ne va pas au fond des choses. Les Chinois disent avec raison que l'idiot qui sait qu'il est idiot, n'est pas si idiot que cela. Mais quel artiste sait que son modèle sait qu'il est idiot ? Vous savez que je sais que vous savez qu'il n'y a qu'une seule vérité au monde, mais il

semblerai qu'il y en ait des centaines.

Il n'y a donc qu'une seule ressemblance d'un homme, — et pourtant si tous les peintres du monde, membres, candidats et inscrits peignaient cet homme, on constaterait des façons très différentes de voir ce modèle. Et les portraits ne se ressembleraient guère l'un l'autre !

Trouver la voie la moins dorée et la moins banale pour dessiner le portrait de quelqu'un, c'est un art assez inaccessible, car l'homme est à la fois plus dur que la pierre et plus délicat qu'une rose. Je ne recommanderais résolument à aucun dessinateur de s'en aller dessiner quelqu'un avec une idée préconçue sur sa victime, avec le plan de dessiner le caractère de son sujet d'après un schéma tout préparé. Ce serait un effort aussi vain que celui que rend si bien cette phrase de Franz Kafka : « Voyez, la cage s'est mise à la recherche de l'oiseau ».

Je pense que le dessinateur doit bien connaître son modèle. Je connaissais tous les gens ici dessinés. Je leur ai parlé, et je connais leurs œuvres. Et pourtant, je sais qu'il en est que je ne connais pas assez, ou dont je ne suis pas arrivé à attraper la ressemblance assez fidèlement, dans cette rapide course du temps.

Certains, je les ai dessinés plusieurs fois. Je me fais des notes, quel nez ils ont, quelles oreilles, comment ils se tiennent, quelles sont leurs faiblesses humaines, ou leur grandeur surhumaine. Ce n'est que chez moi qu'avec ces notes, je distille leur ressemblance. Un pur destillat, voilà mon idéal, ma plus grande contravention à l'impôt indirect contre le naturalisme et le dénaturalisme des préjugés artistiques.

J'ai dessiné le plus souvent à la plume et rarement au pinceau. Ce n'est qu'en Chine que j'ai appris à manier le pinceau comme instrument de calligraphie.

La graphie en noir et blanc ainsi que le film et la photographie en noir et blanc sont mes amours. Ici, je reconnais que je suis en retard. Surtout dans l'illustration, le raccourci graphique « plus noir que blanc » est plus fréquent, sur la page, que la virtuosité d'un feu d'artifice en couleurs. La graphie est plus convaincante, et a en elle plus d'humilité de métier que les ailes de l'art.

C'est un sentiment très réconfortant, que le métier bien exécuté. Aucun artiste n'eut jamais l'ambition de calomnier un bon métier. Mais le métier s'apprend lentement, et longtemps. On apprend peut-être quelque chose à l'école, mais le principal, on ne l'apprend que dans cette grande série d'insuccès. Au bout du compte, c'est par les batailles perdues qu'on arrive à la victoire. Mais c'est justement de cela qu'il s'agit.

A côté des dessins, qui font le tour de l'homme, dehors et dedans, j'ai essayé d'intensifier la plasticité en collant directement dans le tableau des composantes ultraréalistes. On appelle ça des collages.

Plus l'homme devient vieux et expérimenté, plus il devient indulgent et raisonnable. Par contre, il est plus exigeant, dans la catégorie des valeurs supérieures, et ne fait pas volontiers de réductions sur la qualité qu'il exige. Je pense qu'il est juste qu'il en soit ainsi, dans une société socialiste avancée.

Jusqu'à quel point l'artiste relie ses conceptions critiques à son œuvre, c'est une question de nature, d'humilité et de modestie, ou de conscience et de satisfaction intérieure. Dans l'ensemble, par contre, se manifeste généralement un profond mécontentement de l'œuvre justement achevée. Ce mécontentement est le levier de son évolution vers un meilleur niveau. La satisfaction de soi-même n'a jamais mené plus

haut, elle ne fut jamais la cause d'un nouveau combat, de nouveaux essais et d'un courage nouveau. De satisfaction, personne n'a le vertige.

Certains raisonneurs s'efforcent d'exclure du domaine des beaux-arts toute expérimentation. D'après eux, l'œuvre de laboratoire, qui vaut dans les sciences et l'industrie, n'est d'aucune valeur pour l'art. L'art ne devrait se rattacher qu'à la tradition, et ce serait bien assez. C'est une opinion très peu moderne, non socialiste, et je dois dire qu'à mon avis elle est assez réactionnaire.

Chaque année, j'ai expérimenté quelque chose, et jamais je ne serais arrivé nulle part sans les essais, voire même sans les essais infructueux et les erreurs.

Avec les collages aussi, il s'agissait tout d'abord d'expérimenter. J'ai exposé pour la première fois mes collages à l'exposition « Visages » à la Galerie d'Art contemporain, boulevard Raspail à Paris, en 1928. C'étaient des collages encore un peu dans le style plastique de la tradition cubiste, ou dadaïste.

Cet été, j'ai passé deux mois dans notre bicoque de Ricky. Je n'arrivais pas à me concentrer pour écrire, alors je dessinais du matin au soir, je découpais et collais des papiers.

A la maison, nous avons de gros albums de revues tchèques, allemandes et françaises que nous ont laissés nos grands-pères et grand-mères, de cette époque enchanteresse des illustrations de Jules Verne, quand la xylographie etait l'art de la reproduction le plus parfait. Leur précision minutieuse et le papier jauni des vieux périodiques ont un charme très spécial.

C'est une époque non pas ancienne, mais démodée, et c'est en cela que réside son charme d'une ironie excitante. Je sais bien, jeunesse cynique, que selon vous, le charme, c'est de la folie, mais justement, la folie a son charme. Peut-être direz-vous : quand on n'a pas ce qu'on aime, il faut aimer ce qu'on a. Oui, mais j'aime les collages comme j'aime les histoires de Jules Verne. Elles datent des premiers pas de la civilisation et de la technique, du temps des miracles d'Edison, de Krizik, de Klic, qui se heurte de façon très rude et contrastante à la courbe mathématique de l'actualité. Une petite dose d'air de ce temps-là suffit à en susciter toute l'atmosphère, comme les spirites évoquent les esprits. Cette ironie, qui est le sourire de la caricature contemporaine, gagne.

Il ne suffit cependant pas d'avoir une provision d'images découpées, des ciseaux et de la bonne colle. Il ne s'agit pas d'un criss-cross puzzle ou de tout autre jeu de société. Depuis longtemps il ne s'agit plus d'un propos délibéré d'épater les bourgeois, car c'est une expression artistique par excellence. Absolument artistique. Mais je reconnais volontiers que cela a le charme des voyages d'aventures et de découvertes des jeux d'enfants.

Mais tout artiste garde jusqu'à la mort un cœur d'enfant. Comme les autorités seraient politiques et prévoyantes, si elles traitaient les artistes comme des enfants !

Je voudrais encore dire un mot à propos du genre de mes dessins. Mes caricatures et visages — dessins et collages — ne sont pas du journalisme. J'estime énormément les bons journalistes, j'en connais au moins trois, mais moi, je ne dessine jamais en tant que journaliste. Je dessine toujours en tant qu'artiste plasticien. Mes conceptions artistiques doivent s'accorder avec mes conceptions politiques.

Si vous me permettez une comparaison, — n'allez pas y voir de la fatuité — je dirais que je ne dessine pas des articles, des co-

lonnes ni des entrefilets, mais que je dessine des vers, et peut-être que, par-ci par-là, j'arrive même à dessiner la rime. Mais je fais toujours mon possible pour que le dessin soit achevé, qu'il contienne de l'ombre et de la lumière, que l'équilibre des valeurs soit maintenu, et qu'il ait un accent moderne. Je fais mon possible pour que mon dessin soit moderne.

De quoi donc s'agit-il, pour vous et pour moi ?

D'une ligne cultivée, voire même civilisée.

De la mesure du goût.

De surprendre le spectateur non averti par une originalité exceptionnelle.

D'une surprise cachée dans la relation entre le dessin et le contenu.

De la technique d'un métier vraiment évident.

De la tension dans la courbe du visage.

De la découverte du rythme d'un paysage ou d'un homme.

De trouvailles plus amusantes qu'importantes.

De l'atmosphère inquiète de notre époque.

De la vibration des cordes du dessin jusqu'aux limites de l'accessible.

De la nouvelle perspective socialiste, qui n'admet pas que deux parallèles ne se rencontrent qu'à l'infini.

Peut-être. Mais un dessin vraiment actuel, vraiment critique, vraiment moderne, doit être avant tout la synthèse suprême des deux éléments les plus typiques de notre époque : la poésie et la caricature.

« LA CONFERENCE »
DE RAYMOND JEAN

Le livre de Raymond Jean, *La Conférence*, apparaît d'abord comme une histoire sentimentale; une sorte de « Tristesse d'Olympio »... A l'occasion d'une conférence qu'il donne, Michel Beaujard revient dans un pays quitté il y a huit ans; il revoit le quartier, la maison qu'il habitait avec sa femme; il retrouve surtout Martine, son ancienne maîtresse : rencontre muette (puisqu'elle a lieu pendant qu'il fait la conférence), et vaine : ils ne se reverront pas.

Mais ce pays, c'est le Maroc. Et Beaujard, qui était professeur à Casablanca, en a été expulsé. Entre temps le Maroc a gagné l'indépendance; Beaujard est devenu écrivain. (Les titres de ses ouvrages : *Défaites de la littérature, Marges, Les saisons du cinéma).* Il écrit régulièrement dans *L'Express;* la lecture quotidienne du *Monde* lui « importe ». C'est un « intellectuel de gauche », dont les idées sur le problème algérien sont connues, et qui inquiète l'ambassade française au Maroc, avant sa conférence.

Mais pourquoi, se demande l'attaché culturel de la dite ambassade, Beaujard tellement à l'aise dans l'analyse politique et le commentaire de l'actualité, est-il venu à Casablanca pour consacrer une heure et demie à des propos sur le roman ? Car le thème choisi est « le romancier et ses personnages ».

Cette question posée, le livre et le héros s'éclairent. Le malaise que ressent Beaujard n'est pas seulement sentimental.

N'a-t-il pas retrouvé à Casablanca, Driss, un de ses anciens élèves, qui a maintenant 23 ans ? Driss est le délégué des étudiants marocains du Comité de soutien du Front de Libération Nationale.

« — C'est curieux, lui dit ce dernier, que vous ne préfériez pas traiter des sujets politiques.

Il s'est redressé, tourné, et il regarde Michel bien en face. Son expression est un peu provocante.

— Je trouve plus amusant de parler de littérature. »

L'ambassadeur sera tout à fait rassuré par le contenu de la conférence, mais Beaujard découvrira qu'« une réalité insidieuse, absurde, sans visage s'interpose entre Driss et lui ». Le contact est perdu avec l'ancien ami.

Et lorsque, après avoir erré une nuit entière dans la ville déserte, il trouve au petit matin dans le journal : « deux attentats à Alger la veille et une embuscade qui a fait quatorze victimes dans le djebel Driss », la précision géographique (choisie à dessein par l'auteur) le fait sursauter. Michel Beaujard n'est pas en règle avec lui-même. Car devant qui a-t-il parlé ? Là en-

core, le « quotidien » nous renseigne : « il a su tenir sous le charme un public varié et nombreux, composé en majorité de Français liberaux — et la société cultivée de Casablanca en compte aujourd'hui un certain nombre — et d'étudiants, mais où l'intelligenzia marocaine n'était pas sérieusement représentée ». De ces « libéraux » de la dernière heure, dont Driss pense qu'ils sont la « bonne conscience » de la bourgeoisie.

Tels sont, démêlés de leur enchevêtrement, les thèmes de *La Conférence* — dont on aimera qu'avec un style extrêmement précis et descriptif, l'auteur lui ait donné plusieurs degrés « d'intelligibilité ». Il y a en effet plusieurs « lectures » du livre; plusieurs soucis superposés : le plus important, (c'est une sorte de litote de la part de l'auteur, et d'omission mentale de la part du héros. « La réalité se brouille, ou plutôt c'est Michel Beaujard qui se brouille avec la réalité. »), le plus important étant le moins apparent.

On aimera littérairement les citations voulues de Flaubert. Non seulement Beaujard étaie sa démonstration dans le *Romancier et ses personnages*, d'exemples pris à *L'Education Sentimentale;* mais le récit de la conférence elle-même est une transposition de la scène célèbre des comices agricoles, dans *Madame Bovary*. On aimera également la valeur à la fois directe et symbolique de cette conférence, où pendant que l'un parle et que l'on écoute, il se passe tant de choses, conscientes ou mi-conscientes, plus élémentaires et souvent plus essentielles que le discours de l'orateur — à l'image des pensées intimes de Raymond Jean.

Bien que situé au Maroc, le livre parle de l'Algérie. Et peut-on, en 1960, en France, s'orienter sans erreur, autrement ?

Mireille BORIS.
Edit. Albin Michel.

A PROPOS DE « L'INTERNATIONALE »

Les Editions de la Région de Riazan (U.R.S.S.) viennent de publier une plaquette consacrée à la vie du traducteur russe de *l'Internationale*. L'auteur, Constantin Bogatchiev a fait parvenir cette étude à Maurice Thorez « en signe d'amitié et de respect profond » : « Les Soviétiques connaissent fort bien le nom des auteurs du texte et de la partition de *l'Internationale;* ils vénèrent la mémoire de ces fils glorieux de la classe ouvrière française ». Il indique que « lorsqu'il rendit visite à notre pays en 1928, Pierre Degeyter fut attendu avec impatience par les Soviétiques ».

Constantin Bogatchiev rappelle (ou révèle) que *l'Internationale* fut traduite en russe au cours de l'année 1902 par un poète russe, Arcadie Iakovlevitch Kotz, qui se trouvait alors à Paris. Cette traduction de *l'Internationale* parut la même année dans le journal russe édité à Londres, *Listki Jizni*.

A. Kotz était né à Odessa en 1872. Après avoir terminé ses études à l'Ecole des Mines de Gor-

lovka, il fut employé en 1895 dans les mines de charbon de la Société R. Guill, dans la province de Toula. En 1895, poursuivi par la police pour ses idées progressistes, il dut revenir dans le Donbass. En 1897, il émigra à Paris. C'est là qu'il entendit *l'Internationale* et qu'il décida de la traduire en russe.

A. Kotz ne traduisit d'abord que trois couplets sur six, afin d'en rendre le texte plus « maniable » et d'en faciliter la diffusion. En 1907, il tenta de publier à Petrograd, sous la signature D.N., un recueil de vers intitulé *Chant des Prolétaires*, dans lequel il avait inclus *l'Internationale*. Ce recueil fut saisi et détruit par la police.

Ce n'est que trente années plus tard que Kotz traduira les trois autres strophes de *l'Internationale*. Il mourra peu après, le 13 mai 1943.

Entre temps la Révolution d'Octobre avait apporté un rectificatif à la traduction de Kotz. La phrase du refrain, « Ce sera la lutte finale et décisive » s'était transformée en « C'est notre lutte finale et décisive »...

L'Internationale, rappelle Bogatchiev, fut le chant révolutionnaire préféré de Lénine, parce que ses paroles reflétaient le mieux l'enseignement du marxisme sur le rôle des masses dans l'histoire :

De nos propres mains
Nous briserons nos chaînes

REFLEXIONS SUR L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE

PAR JEAN GACON

Diversité extrême du public, refus des sentiers battus et adaptation « nouvelle » des méthodes traditionnelles, n'y a-t-il pas pour le professeur d'histoire de l'Université Nouvelle, une accumulation de difficultés ? Sans doute, et c'est pourquoi cette expérience d'enseignement est, pour le professeur aussi, singulièrement enrichissante. Elle oblige à repenser à la fois les fondements théoriques et les aspects les plus pratiques de l'enseignement de l'histoire à la lumière du marxisme. Ce sont quelques reflexions que cet enseignement inspire que je voudrais évoquer.

Un piège, c'est de tomber dans le jeu qui consiste à faire de l'histoire un magasin de précédents et de recettes faciles par l'action. Il n'est ainsi pas vrai que notre époque « ressemble d'une façon étonnante », aussi bien au Consulat qu'au Second Empire ou au boulangisme... Il faut résister à la séduction des analogies historiques, car y céder sans précautions est une attitude foncièrement antihistorique et antimarxiste. N'est-ce pas le monarchiste Jacques Bainville qui justifiait la lutte des « hommes d'ordre » contre l'« anarchie éternelle » en refusant de voir les différences entre Etienne Marcel, la Fronde, le fédéralisme girondin et la Commune ! Ce confusionnisme mental, foncièrement conservateur, se retrouve aujourd'hui chez son disciple de Gaulle justifiant lui aussi le pouvoir personnel, sa conception de l'Etat, par de telles jongleries historiques qui n'ont rien à voir avec la véritable histoire de notre pays et de notre peuple.

Mais il est un bon usage des analogies historiques. Marx disait que « le poids des générations mortes pèse sur le cerveau des vivants »; et c'est un ennemi de l'histoire, Paul Valéry, qui avouait pourtant : « la pensée hésitante se livre à l'esprit historique qui l'induit à se souvenir d'abord, même quand il s'agit de disposer pour un cas tout à fait nouveau. *L'histoire alimente l'histoire* ». On peut, comme Valéry, le déplorer, mais il faut bien le constater. C'est un fait. Et pas seulement individuel. Les mêmes nécessités de luxe engendrent les mêmes réactions et les mêmes problèmes, en dépit des changements dans les situations. Il est fallacieux de s'en remettre au passé pour comprendre le présent et surtout prédire l'avenir ! Il serait plus dangereux encore de refuser les enseignements du passé puisque les acteurs du présent eux-mêmes en sont, sans même s'en rendre compte toujours, imprégnés et que les lois du devenir social peuvent rejouer, tout en ménageant une issue nouvelle.

Ainsi, juin 1848 fut le « solo funèbre du prolétariat parisien

isolé », tandis que la Commune vit réalisée l'alliance de la classe ouvrière et de la petite bourgeoisie parisienne, mais perpétuée la coupure avec la province, les paysans travailleurs. Ainsi le fascisme a triomphé en Allemagne comme en Italie de la divison des forces démocratiques qui lui firent échec dans la France du Front Populaire, grâce au ciment de l'unité d'action ouvrière et du rassemblement des républicains. Au fil des cours les trop galvaudées « leçons de l'histoire » naissent cependant du jeu plus subtil, plus valable : où sont les ressemblances ? Où sont les différences ? Où est le progrès dans la conscience populaire et dans l'organisation des travailleurs ? Quels sont les exemples à suivre et les fautes à ne plus commettre ? C'est en ce sens que l'histoire devient vraiment une arme militante.

L'apprentissage du bon usage du matérialisme historique est un des objectifs de notre enseignement de l'histoire. Mais, si féconde soit la méthode, elle ne saurait être qu'une gymnastique formelle si elle ne s'exerce pas sur un contenu réel. Le contenu, ce n'est pas le fatras de dates, de faits qui a fabriqué parfois l'épouvantail de l'histoire devant lequel reculent certains; ce n'est pas non plus une aimable galerie d'images d'Epinal. Le contenu, ce sont les événements-clefs que l'on croit connaître, mais que l'on aime d'ailleurs bien entendre *raconter* à nouveau. Dans la discussion de fin d'année, toujours les élèves demandent que l'on « raconte » davantage, et ils n'ont pas tort. Dire les événements d'abord, non pas pour le plaisir, mais parce que, pour un historien marxiste, la pensée ne saurait trouver sa loi en elle-même ! Elle prend racine dans la réalité objective.

C'est à l'Université Nouvelle que l'historien mesure, et avec lui son auditoire devenu bientôt son meilleur allié, l'absolue fausseté de la formule pseudo scientiste : « L'historien pour être impartial ne doit être d'aucun temps ni d'aucun pays ». La sereine impartialité de la tour d'ivoire apparaît comme le pire des anesthésiants. C'est le présent qui résiste au militant, à l'homme d'action, qui lui enseigne la meilleure façon d'appréhender le passé, de saisir le sens de l'histoire. L'historien de cabinet, s'il est honnête, se torture le cerveau pour découvrir dans l'infinie multiplicité des faits passés ceux qui doivent être promus au rang de « conditions décisives ». Quand on a éprouvé dans la vie le primat de l'économique, la dure contrainte de la lutte des classes, on sait sélectionner ces « conditions décisives ». Et par-delà une pseudo-impartialité, l'étude de l'histoire atteint alors la véritable objectivité. C'est ensemble que professeurs et élèves vont ainsi de l'avant pour expliquer les faits déjà « racontés ».

Le philosophe personnaliste Ricœur, redécouvrant que l'historien est, comme tout autre homme, de son temps et dans l'histoire de ce temps, lui demande de faire preuve d'une « bonne subjectivité » et se demande ce qu'elle peut être. Un spectateur attentif d'une année d'histoire à l'Université Nouvelle lui répondrait sans peine que la « bonne subjectivité » (selon ce jargon) est celle qui unit théorie et pratique au lieu de les dissocier, la pratique du présent éclairant l'étude du passé. Ce n'est plus le passé qui aide, par des approximations toujours boiteuses si l'on n'épingle pas aussi les différences, à comprendre un présent complexe. C'est l'inverse; c'est le présent des combats quotidiens qui démêle l'écheveau embrouillé du passé, quitte ensuite à ce que ce passé décanté serve de bonne et juste leçon !

De même que l'aristocrate Tocqueville fut le premier historien

à comprendre les « réactions nobiliaires » qui ont précédé la Révolution, parce qu'en dépit du décalage des générations, il les éprouvait comme étant de sa classe, de même la Commune, la naissance du Parti Ouvrier Français de Guesde, celle surtout du Parti communiste français, événements incompris, travestis, abominablement calomniés par les historiens bourgeois (même s'ils sont honnêtement allés aux sources !) sont directement saisis dans leur véracité, leur ampleur et leur signification profonde parce que l'Université Nouvelle est l'Université de la classe ouvrière.

Il est devenu courant de discuter sur les deux sens du mot « histoire ». C'est le passé des hommes et c'est la connaissance de ce passé. Cette seconde acception glisse évidemment vers l'enseignement. A quoi bon inventorier, expliquer le passé par plaisir égoïste ? Il faut communiquer à autrui ce que l'on a découvert et compris. Mais à quoi bon s'occuper du passé, si ce n'est pour mieux situer l'homme dans l'évolution naturelle et sociale qui se poursuit ? Au lieu d'avancer à l'aveuglette, réconcilier les deux sens du mot « histoire » et que celle-ci devienne « consciente d'elle-même ».

Les lois du devenir social sont rencontrées et subies dans la vie de chaque jour par tous les hommes, autant que celles du monde physique. Les hommes apprennent sans cesse à mieux dominer et même à régir le monde physique; il leur faut une grève de l'E.D.F. pour réapprendre ce que fut la domestication de l'électricité ! Pourquoi ne pas aller de l'avant en maîtrisant pareillement les lois du devenir social ? Seuls ceux dont c'est l'intérêt peuvent faire ce pas : les travailleurs; ce sont eux qui se libèreront de la « fatalité historique ». Pour cela, la compréhension des rapports dialectiques qui se sont établis entre les hommes à travers l'histoire illumine les luttes du présent. Il ne s'agit plus d'établir de banales et trompeuses analogies, mais de dégager les lois qui rendront les hommes maîtres aussi de leur société.

Tel est bien l'un des impératifs de notre enseignement. Par-delà l'indispensable désintoxication, la phase du « contre-enseignement » dénonçant les silences et mensonges de l'histoire officielle, il y a la phase constructive : l'enseignement de vérité doit apporter une aide réelle et visible aux élèves qui ont une activité militante. Et pas seulement par un approfondissement théorique. C'est pourquoi le jour vient où, sur un exemple concret, se décide l'étude de la stratégie et de la tactique du mouvement ouvrier. Il n'y a pas d'année d'études sans que soient abordés des problèmes tels que : qu'est-ce que le front unique ? Que faut-il exactement entendre par « opportunisme » et « sectarisme » ? etc.

Mais à chaque année aussi son problème propre ou ses problèmes particuliers. C'est en fonction de la situation politique que parfois se dégagent les thèmes à mettre en valeur : le dernier cours de 1958 se tint dans la semaine qui suivit le 13 mai; comment traiter du mouvement ouvrier français de 1953 à « nos jours » sans y faire immédiatement référence et sans esquisser une analyse de la situation pour engager la lutte aiguë du moment, où chacun était mobilisé ? Cet exemple limite ne doit pas faire croire que l'Université Nouvelle se mue en organisation politique ou syndicale prenant des décisions ! Là n'est pas son rôle, mais c'est une maison vivante des travailleurs et le souffle du dehors, heureusement, y pénètre !

C'est Engels qui a écrit : « L'histoire, nous la plaçons plus haut que ne l'ont fait tous les autres philosophes ». L'Université Nouvelle

est restée fidèle à Engels en faisant à l'histoire une place de choix. Il est facile de parler un jour, comme le fait de Gaulle, du « vent de l'histoire » quitte à continuer, au service de la classe dominante, à tirer le pays en arrière vers le temps, moqué seulement en phrases, « des lampes à huile et de la marine à voiles ». Il est plus difficile de reconnaître que ce « vent de l'histoire » est inexorablement celui de la libération des peuples, celui du socialisme, quand on reste pris dans les mailles de l'enseignement officiel et de l'histoire traditionnelle. A l'Université Nouvelle, c'est une histoire faite par des hommes libres et pour des hommes libres qui est étudiée. Et le « vent de l'histoire » qui y souffle doit donner raison au même Engels qui a aussi écrit que la France est un pays où, plus que partout ailleurs, les luttes de classes sont menées « jusqu'à leur décision complète ». Ce qui ressort de notre histoire de la nation française et du mouvement ouvrier français, est aussi la plus belle des promesses d'avenir.

chronique du C.E.R.M.

PROBLEMES DE CAUSALITE EN PSYCHOLOGIE A PARTIR D'EXEMPLES TIRES DE L'ETUDE DU DESSIN DE L'ENFANT*

PAR LILIANE LURÇAT

Parler de causalité[1] actuellement en psychologie, c'est non seulement un problème toujours actuel, c'est aussi aller à contre courant d'une tendance qui se répand dangereusement. Aujourd'hui, les préoccupations méthodologiques l'emportent sur des préoccupations plus fondamentales, dans une perspective à la fois positive et négative. Positive, car elles correspondent à une exigence de rigueur scientifique; négative, parce que la méthode tend à passer avant l'objet de la recherche. La psychologie tend chez certains à n'être plus la liaison d'une théorie et d'une pratique, mais une pratique élevée au grade de théorie. Il y a aujourd'hui une vague de positivisme : de ce fait, le problème de la causalité est peu ou n'est pas abordé, on en vient à se méfier de cette notion que l'on trouve empreinte de métaphysique. Les conséquences pour la recherche ? Elle se trouve de ce fait limitée, réduite à des inventaires de facteurs, à la description des conditions d'observation. La psychologie tend à faire l'inventaire des conditions d'observation, mais sans avoir de prise profonde du réel, ce qui peut se caractériser comme étant une attitude phénoméniste[2].

Il y a là un danger. La psychologie risque de sombrer dans un formalisme scientiste, indépendamment de l'intérêt que peuvent présenter les sujets traités. Ainsi, certains problèmes sont abordés non pas tant pour l'intérêt qu'ils peuvent présenter, mais parce qu'ils se prêtent à l'emploi de certaines méthodes qui sont prises comme critère de la vérité scientifique.

Ceci posé, je vais aborder les problèmes touchant à la causalité, non pas d'une façon générale, mais à partir d'exemples. Je voudrais montrer qu'il est possible d'atteindre la causalité dans des secteurs bien définis et à partir de problèmes particuliers. Auparavant, et pour mieux me faire comprendre, je vais tenter de présenter quelques caractéristiques de la psychologie de Wallon, tirées de mon expérience de travail sous sa direction.

*

Une des tâches de la psychologie génétique est de faire l'inventaire des fonctions psychologi-

* *Texte, abrégé et légèrement remanié, d'un exposé fait au C.E.R.M. (Section psychologie).*

1. « *La causalité est le rattachement de la chose ou de l'effet à ce qui les produit et qui doit par conséquent les précéder de quelque façon. Elle a donc quelque chose qui semble essentiellement les dépasser. C'est une relation qui leur juxtapose dans le temps ou dans l'espace une réalité extérieure* ». *H. Wallon*, Les origines de la pensée, *tome 2, p.* 233.

2. « *Le phénoménisme est un repli de la causalité sur la simple description et qui ramène l'explication causale à un simple procès-verbal d'existence* ». *H. Wallon, même ouvrage, même page.*

ques. Analyser les fonctions dans leur genèse, les identifier à leur point de départ et les retrouver lorsqu'elles sont impliquées dans des ensembles de plus en plus complexes à mesure que se compliquent et que se diversifient les activités. C'est une tâche qui doit avoir pour point de départ une pratique expérimentale permettant au psychologue de dégager dans le comportement des enfants aux différents âges la naissance des fonctions et leur développement. L'observation en psychologie génétique utilise parfois des tests existant déjà, elle doit aussi se créer ses propres outils. Outils expérimentaux adaptés aux problèmes posés, mais conçus d'une façon assez souple pour être modifiés expérimentalement. Wallon dit toujours qu'il ne faut pas imposer de limites à l'observateur, il vient assez de résistance de la part de ce qui est observé.

La psychologie est une science trop jeune pour qu'il y ait une séparation entre la théorie et l'expérimentation. C'est pourquoi le talent d'un chercheur se mesure aussi à son imagination, à ses possibilités d'inventer des outils nouveaux. Mais il ne peut être un pur praticien, il ne suffit pas de montrer qu'il y a des modifications en fonction de l'âge ou d'autres circonstances, encore faut-il situer le problème, l'interpréter. Savoir « faire un bond dans l'abstrait » (Wallon)[3], imaginer mentalement un modèle de l'évolution dont on saisit certains moments, les rattacher à des ensembles dont les liens peuvent ne pas être visibles au départ, mais trouver l'explication à un échelon plus élevé.

Une telle démarche n'est possible que si elle a de solides racines, vigoureusement implantées dans le réel. C'est pourquoi il est indispensable d'avoir pour point de départ l'observation du réel. Partir des faits, ne pas mettre d'écran entre la réalité que l'on veut connaître et l'observateur, c'est un principe fondamental.

Observation qui part du réel, mais pas pour autant observation naïve. Il n'est pas de recette, pas plus en psychologie que dans les autres domaines de la connaissance, rien ne remplace la pratique et l'expérience. Mais il est nécessaire d'organiser cette pratique pour savoir dégager les problèmes. Dans le domaine des sciences de l'homme, et plus particulièrement en psychologie, « science charnière entre les sciences de l'homme et les sciences de la nature » (Wallon)[4], une formation dialectique peut préparer à mieux appréhender la réalité avec laquelle nous nous confrontons.

La formation dialectique est profitable dans tous les domaines de la recherche dans la mesure où elle est intégrée à la démarche propre à chaque secteur scientifique et aux outils particuliers à chacun d'eux.

Elle est profitable par l'action qu'elle exerce, non pas sur l'objet de la recherche, bien sûr, mais sur l'attitude du chercheur.

Les contradictions existent dans la nature, elles naissent de l'objet même de la connaissance et au fur et à mesure que celle-ci se développe, elles se précisent. Ces contradictions suscitent des attitudes méthodologiques différentes chez le dialecticien et chez le non-dialecticien; le non-dialecticien essaye de nier les contradictions, il essaye de les contourner et de trouver des explications souvent compliquées pour les faire s'évanouir. Le dialecticien, au contraire, voit que c'est là le problème et il ne refuse pas la contradiction en tant que telle, mais il essaye de la surmonter, en trouvant l'explication plus synthétique de la difficulté.

Il ne faut pas croire, dit Wallon, que la difficulté est une cause d'erreur, elle peut être une

3. *Les phrases de Wallon, citées sans références, ont été notées au cours d'entretiens professionnels.*

4. *Conférence de Wallon au colloque Lénine.* Voir La Pensée, n° 57. 1954.

part de réalité, une part incomplète de la réalité. Le dialecticien prend acte de la contradiction, il essaye de résoudre la question non plus par un aménagement souvent formel de son hypothèse, mais en faisant une autre hypothèse qui n'abolit par nécessairement la première.

Dans la perspective de Wallon, l'inventaire des fonctions psychologiques a pour but l'étude de l'activité depuis ses formes les plus élémentaires. Dans l'acte le plus simple, il y a déjà convergence de fonctions comme nous allons le voir dans un moment pour le dessin.

Cette étude de l'activité est, si on l'envisage d'un point de vue matérialiste, une ouverture sur la genèse des rapports de l'homme avec l'objet, sur « l'homo faber ». Certains courants de la psychologie concentrent tout leur effort sur l'apprentissage. Ces études ont beaucoup appris sur les aptitudes intellectuelles, mais elles ne mettent pas en lumière, comme la psychologie de Wallon, l'aspect évolutif du psychisme humain. La psychologie de Wallon se veut évolutive. Elle cherche à continuer dans le domaine de la vie psychique de l'homme la riche veine de la conception darwinienne[5], elle enrichit le marxisme dans la mesure où elle dégage les interactions du physiologique et du social. Cet élément social, partie constitutive du psychisme humain, modifie par sa continuelle transformation l'être humain. Rechercher à l'échelle individuelle la façon dont se font ces interactions, dans les rapports de l'être avec l'objet, dans l'étude de l'acte, voilà un vaste domaine offert à l'investigation des psychologues.

Deux attitudes sont possibles quand on étudie une fonction psychologique. Ou bien on l'étudie en tant que telle, on l'observe, on en note l'évolution. Ou bien non seulement on l'étudie en tant que telle, mais on recherche également ce qui l'a rendue possible, ce qui est à ses origines, et aussi ce qu'elle rendra possible; on cherche à la situer par rapport à des ensembles qui l'englobent. C'est la méthode de Wallon.

Pour atteindre les mécanismes, il ne faut pas craindre de trouver une causalité hétérogène, c'est-à-dire de nature différente de l'objet étudié. La méthode dialectique permet la recherche d'une causalité hétérogène. Dans une perspective dialectique, on est amené à rechercher le mécanisme dans le passage, par exemple, du physiologique au social, ou bien dans le passage de l'individu au groupe. C'est le passage d'une catégorie à une autre qui cristallise les contradictions essentielles en psychologie, passage de l'organique au fonctionnel, au psychique.

Rechercher les mécanismes des phénomènes étudiés dans ces contradictions essentielles, ce n'est pas s'éloigner, mais, au contraire, chercher à pénétrer au cœur de la psychologie qui est « postée aux confluents des actions réciproques qui s'exercent entre l'organique et le social, entre le physique et le mental par l'intermédiaire de l'individu »[6]. C'est dans cet esprit que nous avons abordé l'étude du dessin de l'enfant et c'est ainsi que nous avons été amenés à analyser les composantes fonctionnelles du dessin.

*

La perspective fonctionnelle dans le dessin de l'enfant est déroutante pour un esprit formé à la conception linéaire de l'évolution du dessin et qui renonce difficilement au schéma commode présenté par Luquet[7]. Ce schéma de

5. *A ce propos, on trouvera une démarche analogue à celle de H. Wallon dans* L'origine de l'homme *de Mikhail Nestourkh. Editions en langues étrangères, Moscou 1960.*

6. *H. Wallon. Introduction à la* Vie Mentale, *Tome VII de l'Encyclopédie Française.*

7. *Luquet a fait, au début du siècle, d'importants travaux sur le dessin de l'enfant, qui sont devenus classiques.*

Luquet est une étape importante dans l'étude du dessin, mais il n'admet qu'un facteur, c'est le facteur chronologique. Les niveaux du dessin se succèdent en fonction de l'âge, gribouillage pur, gribouillage interprété, réalisme intellectuel, réalisme visuel. Pourquoi le passage d'un type à un autre ? Parce que l'enfant a grandi. Mais comment s'effectue ce passage ?

Lorsque Luquet observe l'évolution du dessin dans la succession des dessins d'un même enfant, il l'envisage dans la perspective d'une évolution continue, sans rupture. Il a pu ainsi dégager un certain nombre d'idées sur le dessin, qui ont une valeur dépassant l'intérêt historique des ses travaux. Cependant, il ne pouvait atteindre la causalité, ou du moins la causalité qu'il attribuait aux phénomènes était directement liée aux formes successives du même élément. Cette méthode ne lui est pas particulière, c'est une pratique courante en psychologie. C'est, dirait Wallon, rechercher la causalité d'une façon homogène. Pourquoi causalité homogène ? Parce que le dessin est étudié d'une façon indépendante, en faisant abstraction d'un certain nombre de facteurs qui ont cependant un rôle déterminant et permanent. Il est bien certain que le dessin constitue un témoignage en tant que tel et, à ce titre, on peut en faire une étude objective. Mais, en se limitant à son évolution formelle, on s'empêche d'atteindre les mécanismes.

C'est cependant dans l'étude directe du dessin de l'enfant que nous avons été amenés à trouver ce qui, dans les tracés, est d'origine physiologique, le geste se traduisant par des graphismes élémentaires, et ce qui est d'origine sociale, le modèle.

Lorsqu'il entreprend un travail, Wallon ne craint pas de manipuler et d'examiner un matériel fort important, quitte à dégager l'essentiel de sa réflexion d'exemples particulièrement significatifs. Je précise tout de suite que la notion d'exemple significatif suppose déjà un certain degré d'élaboration des concepts. Ainsi, dans le dessin, les exemples significatifs ont été ceux où les éléments des synthèses interfonctionnelles étaient apparents. La richesse d'un exemple particulier peut mettre parfois en relief un processus général.

Inversement, plus les concepts sont élaborés, plus l'exemple particulier prend de signification. Ainsi l'évolution de la réflexion qui s'élabore au cours de l'examen des documents est comme jalonnée d'étapes, les exemples typiques donnant un éclairage nouveau à une collection de dessins, l'examen des collections permettant une réinterprétation des exemples typiques. Pour nos travaux sur le dessin, nous nous sommes servis à la fois des dessins des 3.000 dossiers de la Consultation et de ceux d'enfants normaux des écoles. Ceci nous a permis d'avoir des dessins de sujets normaux observés au cours de l'exécution des dessins d'une part et, d'autre part, les témoignages graphiques d'un grand nombre d'arriérés et de caractériels avec pour chacun un diagnostic de Wallon.

★

Avant de voir, très sommairement, ce que sont les synthèses interfonctionnelles du dessin, je vais donner un exemple de synthèse interfonctionnelle ailleurs que dans le dessin, la « réaction circulaire ».

On sait qu'au début de la vie, l'enfant n'a aucune liaison entre l'œil et la main. La main passe dans le champ visuel, elle est d'abord vue, puis l'enfant guide la main du regard vers un objet. Il y a donc trois étapes : absence de liaison entre l'œil et la main, ensuite la main est vue, puis elle

est guidée vers l'objet. C'est cet objet qui nous intéresse, car cette première préhension guidée par le regard est un acte très simple qui s'est inséré dans le circuit œil-main. C'est un premier acte, la première intégration d'un objet dans ce circuit physiologique. C'est un premier rapport entre l'espace du corps ou espace subjectif et l'espace objectif. C'est une synthèse interfonctionnelle qui a pour contenu la préhension d'un objet.

Le dessin a pour schéma fonctionnel également des intégrations entre l'œil et la main. L'espace objectif est ici l'espace graphique à deux dimensions. Quand l'enfant aborde l'apprentissage du dessin, l'œil et la main sont déjà liés dans un certain nombre d'actions possibles sur les choses. L'espace graphique intervient en tant que tel au moment où l'enfant a perçu les traces de son crayon sur le papier et cherche à en produire de nouvelles. C'est sur ce circuit physiologique œil-main dont l'espace d'action est l'espace graphique, que vont s'établir toutes les connexions nécessaires au dessin. Elles permettront d'insérer l'image de l'objet dans l'espace graphique. Ces connexions sont très nombreuses et variables suivant les sujets. Ainsi, chez les artistes, elles sont beaucoup plus développées et ne cessent de se développer.

Rechercher les synthèses du desssin a consisté à rechercher génétiquement ce qui, dans le dessin, relève de la kinesthésie (du mouvement), c'est-à-dire ce qui est moteur, et ce qui relève du modèle perçu, cela aux trois niveaux de l'activité.

Au niveau moteur (jusqu'à trois ans environ), les dessins produits sont de simples gribouillages, ce sont des décharges motrices; des gestes enregistrés grâce au crayon.

Au niveau perceptif, il y a déjà des synthèses entre le trait produit par le geste et l'intention de représenter un modèle, c'est-à-dire que la main et l'œil commencent à se lier. Quand le modèle commence, très primitivement, à s'intégrer au graphisme, alors les décharges motrices évoluent, elles se transforment en formes répondant à une intention graphique, d'un type très élémentaire, les arabesques. Cette intégration du modèle au graphisme se perfectionne au niveau perceptif, d'une part par l'exercice du dessin, ce qui développe les connexions entre la forme dessinée et le graphisme; d'autre part par les rapports qui se perfectionnent entre la forme dessinée et le modèle. Au niveau de la représentation, l'œil et la main sont liés de façon telle que la main devient capable d'être fidèle aux particularités du dessin[8].

A voir cette énumération des plans d'activité du dessin, il semblerait que nous rejoignons, avec une perspective différente, la conception d'une évolution linéaire, telle qu'on la rencontre chez Luquet.

Deux notions tirées de nos travaux vont permettre de voir qu'en réalité l'évolution du dessin n'est pas continue : c'est d'une part la notion de « détérioration », d'autre part la notion de « contraste ».

★

Nos expériences sur la détérioration ont consisté à provoquer expérimentalement des déconnexions entre le trait et la forme. Ces déconnexions existent spontanément dans certains dessins, nous avons voulu les étudier d'une façon systématique.

Les synthèses, comme nous l'avons vu plus haut, consistent en des liaisons de plus en plus perfectionnées entre un élément d'origine physiologique, le geste,

8. *C'est là une description très sommaire; pour plus amples détails, se reporter à « Graphisme et modèle dans les dessins de l'enfant », H. Wallon et L. Lurçat, Journal de Psychologie,* no 3, 1957.

et le modèle d'origine sociale. La détérioration est un phénomène inverse, consistant dans la déconnexion entre le trait et la forme. Le modèle est envahi par le graphisme, c'est-à-dire que la forme s'altère, se dénature par l'envahissement de traits non contrôlés. Et, suivant le degré de liaison atteint par les enfants, ces déconnexions varient. Chez les plus jeunes, le graphisme qui envahit la forme est purement kinestésique, c'est une décharge motrice. Au niveau du premier contrôle de la main en mouvement par l'œil, ce sont des arabesques. A un niveau plus élevé encore, il y a géométrisation des figures. Au niveau de la représentation des choses, la forme est modifiée en fonction du modèle. L'existence de la détérioration, dont les causes peuvent être diverses, met en cause l'idée d'une évolution continue, puisqu'il y a des retours vers des étapes déjà franchies. Mais c'est la façon même dont se fait le progrès dans le dessin de l'enfant qui permet de contester cette notion. Cela, nous l'avons étudié plus particulièrement dans la façon dont progresse le personnage dessiné par l'enfant. Il existe une littérature nombreuse en psychologie sur la succession des types de personnages dessinés par les enfants, le passage d'un type à l'autre est expliqué le plus souvent d'une façon formelle. Nos travaux ont permis de dégager la notion de contraste qui semble être une caractéristique importante de l'évolution du dessin.

Le progrès du personnage dessiné n'a rien d'absolu, il se fait souvent par opposition au type antérieur comme par un effet de contraste. Les modifications par contraste tendent à améliorer le type de personnage dessiné, mais les progrès ne sont pas continus : il y a conflit entre la forme nouvelle et la forme ancienne.

Les conflits sont très nombreux et déterminants dans l'évolution du dessin du personnage; s'il existe une série de types de personnages correspondant à des étapes différentes, ces étapes n'ont pas une succession régulière, constamment s'opposent les exigences nouvelles et les réalisations antérieures. L'exemple particulier du dessin du personnage montre que l'évolution n'est pas continue mais dialectique, s'effectuant par le conflit entre l'ancien et le nouveau et par la mutation du type ancien en type nouveau, soit radicale soit après une période où les deux types coexistent, formant un type hybride.

Ces deux notions de détérioration, ahoutissant à une simplification qui rappelle le type antérieur, et de contraste qui amène, grâce au conflit entre l'ancien et le nouveau, une mutation du type ancien vers le type nouveau, permettent de contester la notion d'évolution continue dans le domaine du dessin.

Wallon dit que l'évolution ne s'effectue pas par elle-même, mais qu'elle est subordonnée à une évolution dialectique générale qui fait apparaître des formes nouvelles d'existence. Il ajoute : c'est d'autant plus sensible dans l'acte psychique qui relève à la fois de la matière et de la conscience.

Ce rôle de charnière apparaît nettement dans le dessin. Il a sa raison d'être dans deux ordres de phénomènes en eux-mêmes hétérogènes. Phénomènes kinesthésiques, purement moteurs au départ, phénomènes visuels, liés à la perception et à la représentation. C'est dire qu'on ne peut réduire le dessin au geste, car on ne comprendrait pas comment la forme peut se traduire en image graphique. La liaison de ces deux facteurs différents est nécessaire, car sans elle il n'y a pas de dessin possible.

Dans tous les problèmes, dit Wallon, il y a de ces explosions d'une nouvelle réalité qui a tou-

tes ses raisons d'être dans des faits antérieurs, mais qui se les subordonne. La notion de causalité hétérogène n'est pas une donnée abstraite que l'on peut étudier hors des phénomènes, c'est la trame des processus psychologiques et c'est dans l'étude de ces processus qu'on la retrouve. J'en reviens à ce que je disais au début, il faut partir de l'observation des faits.

Dans l'exemple du dessin, les modes d'approche stéréotypés ne permettent pas de creuser au-delà de certains critères superficiels. C'est aussi un domaine où fleurissent les attitudes purement formalistes.

Le choix n'est pas entre un formalisme étroit et un formalisme fondé sur des symboles grossiers, dans le dessin comme ailleurs, il est nécessaire de partir des problèmes propres à la réalité que l'on veut étudier.

ACTUALITÉS

recherches marxistes internationales

La rédaction de la revue *Recherches internationales à la lumière du marxisme* publie ici, chaque mois, des extraits de la documentation rassemblée par ses collaborateurs et par ses conseillers à l'étranger. Ces informations concernent les manifestations de la pensée marxiste internationale : recherches, publications, débats, colloques. Elles supposent connue la vie des idées marxistes en France et, sans aucune prétention à l'exhaustivité, s'efforcent de faire connaître ce qui paraît le plus typique et important parmi les travaux qui sont signalés à la revue.

Ces informations existent sous forme de tiré à part de *La Nouvelle Critique* et peuvent être demandées, de même que tous les renseignements complémentaires, à la rédaction de *Recherches internationales*, 19, rue Saint-Georges, Paris (9e).

I. — *REVUES DE TRADUCTIONS*

*SOWJETWISSENSCHAFT**

Gesellschaftswissenschaftliche Beiträge, 1961, n° 10.

T. Timofeev. — La lutte des classes dans la nouvelle étape de la crise générale du capitalisme.

J. A. Ioudine. — Quelques problèmes du développement de l'Etat national dans les pays indépendants d'Afrique.

P. G. Saostrovtsev. — Du travail social direct dans le socialisme.

M. Djounoussov. — La théorie de la révolution sociale à la lumière de l'écroulement du système colonial impérialiste.

N. I. Lapine. — Le début du passage de Karl Marx au matérialisme.

A. Netroussov. — Les résultats de la planification dans les pays du système mondial socialiste en 1960.

V. P. Dmitrenko et O. V. Orlik. — Une édition en XI tomes de l'« Histoire de l'U.R.S.S. »

V. J. Massioukévitch. — S. A. Gonionski : L'Amérique latine et les Etats-Unis.

Gesellschaftswissenschaftliche Beiträge, 1961, n° 11.

A. Arzoumanian. — La sécurité européenne et l'armement atomique de l'Allemagne de l'Ouest.

A. A. Zvorykine. — La base matérielle et technique du communisme.

I. G. Kourakov. — Le rôle de la science dans la création de la base matérielle et technique du communisme.

M. I. Chmelkov. — Des lois du rapprochement du travail manuel et du travail intellectuel.

I. P. Frantsev. — Collectivisme socialiste et formation de la personnalité.

B. S. Mankovski. — L'élévation du rôle des organisations sociales avec la construction du communisme.

Kunst und Literatur, 1961, n° 10.

V. Ivanov. — La contemporanéité et le nouveau dans l'art.

J. Borev. — Le IVe Congrès international des esthéticiens.

* *Traductions d'articles soviétiques publiées en allemand en deux séries mensuelles. Spécimen gratuit sur demande à* Recherches Internationales, *qui se charge également de transmettre les abonnements.*

M. Trifonova. — Pour les hommes de l'humanité (le thème du présent dans la littérature soviétique de 1960).
I. Lévidova. — Ames inquiètes (quelques phénomènes remarquables de la littérature des États-Unis).
F. Svetov. — Les « détails » de la vie (remarques critiques sur la littérature moderne) I.
L. Lazarev. — Les voies que nous choisissons (Le « Livre de neige », journal de voyage antarctique de Juhan Smuuls).
Pour l'humanisme dans l'art cinématographique : réponses de réalisateurs éminents aux questions actuelles de l'art cinématographique.
G. Beda. — La loi des relations proportionnelles en peinture.
M. Chaguinian. — Harmonie et rythme.

Kunst und Literatur, 1961, n° 11.

E. Bartke. — Sur les fondements de l'esthétique moderne.
F. Svetov. — Les « détails » de la vie. II.
N. Razgovorov. — Cécité cosmique (Notes sur la science-fiction à l'étranger).
J. Kholodov. — L'art de Pogodine.
L. Dyko. — Les recherches créatrices de S. Ouroussevski.
N. Malakhov. — Vérité et vraisemblance (dans les arts plastiques).
D. Chostakovitch. — Réfléter véridiquement notre temps.

II. — *REVUES NOUVELLES*

Une revue matérialiste hongroise.

Depuis novembre 1960 paraît à Budapest la revue *Világozág* (Clarté), consacrée à la propagande matérialiste et à la diffusion de l'athéisme. Aux sommaires des premiers numéros :
I. Hahn. — De la communauté de la Mer morte à la communauté des biens des premiers chrétiens (nov. 1960, 1).
Joszef Lukacs. — Technique, solitude, religiosité; notes sur quelques essais occidentaux de sociologie des religions (1960, 1).
Bela Bartok. — Lettre à Geyer Stefi contre l'idéalisme (1960, 1).
Adam Wirth et Joszef Lukacs. — Engels et les fondements de la critique marxiste de la religion (1960, 2).
Imre Tarjan. — L'Amérique Latine, « continent arriéré » de l'Eglise (1960, 2).

Cahier N° 27 de *Recherches Internationales*
(Sous presse)

L'U. R. S. S.

DU FÉODALISME AU COMMUNISME

Deux dates : 1861 : Abolition du servage.
1961 : XXIIe Congrès du P.C.U.S.

Neuf études de Stanislav Stroumiline :
Le mouvement ouvrier, le travail, la production, la vie courante, la science et la culture, la compétition pacifique depuis un siècle et dans les 20 ans à venir.

Istvan Köteles. — La politique du Vatican et l'impérialisme (1960, 1).
Joszef Kiraly. — Un « voyant des morts » à Putnok (1961, 1).
Tibon Bodrogi. — Colonisation et messianisme (1961, 2).
Geza Komoroczy. — Le Cantique des cantiques et ses origines (1961, 2).
Aladar Dobrovits. — Pâques, fête de la mort et de la résurrection des divinités (1961, 3).
Maria Makai. — Quelques questions de la morale religieuse (1961, 3 et 4).

III. — *SOMMAIRES*

Marxism today (sept. 1961).

Leonard Thomas. — L'économie britannique et le Marché commun (1961, 9).
Bill Pinder. — Syndicats et ouvriers de couleur (1961, 9).
Arnold Kettle. — Culture et révolution (1961, 10).
George Mattews. — Le Labour Party de Scarborought à Blackpool (1961, 11).
David Craig. — Le développement de la fiction moderne; le roman et la société (1961, 10).
Discussion sur les perspectives économiques du capitalisme (1961, 9 et 10) et sur les étapes du développement social (1961, 9, 10 et 11).

IV. — *QUELQUES LIVRES RECENTS*

A. Denissov. — *Souchtchnost' i formy gossoudarstva* (Nature et formes de l'Etat). Ed. de l'Univ. de Moscou, 1960, 68 pages.
G. Gak. — *Outchenie ob obchtchestvennom soznanii v svete teorii poznania* (La conscience sociale vue à la lumière de la théorie de la connaissance), Moscou 1960, 200 pages.
I. Kronrod. — *Dengui v sotsialistitcheskom obchtchestve* (La monnaie dans la société socialiste. Etude théorique), Moscou, Gosfinizdat, 1960, 424 pages.
V. Kollonkaï. — *Inostratnye investitsii v ekonomitcheski slaborazvytykh stranakh* (Les investissements étrangers dans les pays économiquement sous-développés), Ed. de l'Ac. des Sc. de l'U.R.S.S., 1960, 272 pages.
S. Lozinski. — *Istoria papstva* (Histoire de la papauté), Ed. de l'Ac. des Sc. de l'U.R.S.S., 1961, 562 pages.
S. Stroumiline. — *Problemy sotsializma i kommounizma v S.S.S.R.* (Problèmes du socialisme et du communisme en U.R.S.S.), Moscou, Ekonomizdat, 1961, 415 pages.
A. Soukhov. — *Sotsialnye i gnoséologuitcheski korni religuii* (Les racines sociales et gnoséologiques de la religion), Ed. de l'Ac. des Sc. de l'U.R.S.S., 1961, 138 pages.
O. Vinogradova et coll. — *Ot sotcialistitcheskoï gossoudarstvennosti k kommonnistitcheskomou obchtchestvennomy samooupravleniiou* (Du système socialiste d'Etat à l'autoadministration communiste), Ed. de l'Ac. des Sc. de l'U.R.S.S., 1961, 348 pages.
Leo Stern. — *Die zwei Traditionen der deutschen Polenpolitik und die Revolution von 1905-1907 im Königreich Polen,* Berlin, Rütten u. Lœning, 1961, 80 pages.
Karl Saller. — *Die Rassenlehre des Nationalsozialismus in Wissenschaft und Propaganda,* Darmstadt, Progress-Verlag, 1961, 175 pages.
Harald Wessel. — *Viren-Wunder-Widersprüche,* Berlin, Dietz-Verlag, 1961, 248 pages.
Andras Gedö. — *A modern revizionismus filozófiai bírálatához* (Critique philosophique du révisionnisme moderne), Budapest, Ed. Kossuth, 1961, 309 pages.
Tibor Kiss. — *A szocialista országok gazdasági együttmüködése* (La coopération économique, principe de la puissance socialiste), Budapest, Ed. Kossuth, 1961, 526 pages.

Supplément au n° 132 de
La Nouvelle Critique

INDEX ALPHABÉTIQUE
(Janvier-Décembre 1961)

	N°	page
ADAMOV Arthur		
Le Printemps 71 (extraits)	123	9
APEL-MULLER		
Elsa Triolet et le réalisme	123	101
Boulevard Durand	130	153
ARNAULT Jacques		
Mourir pour Bao-Daï ?	122	3
Arrêtez les moulins à prières !	123	3
Les communistes	127	3
La justesse de notre choix	131	28
Les retombées radioactives. — L'Algérie	131	119
AUCUY Jean-Marc		
Le cinéma : Deux films mystérieux	122	144
Le cinéma, notre métier, de Louis Daquin, trois films	123	108
Une année de cinéma	124	136
Les couples	125	125
De *Lola* à Losey	126	138
Le cinéma devant le racisme	127	123
Des prix et des couleurs	128	137
Le sexe et la religion	129	131
Le sens de la beauté	130	142
Le « Néant réalisme »	131	124
AUTRUSSEAU Jacqueline		
Le théâtre : *La chose immonde, La résistible ascension d'Arturo Ui, Mein Kampf*	122	151
Pièces à voir, pièces à lire	123	115
Tchékov et O'Casey	125	132
Junon et le paon, Une histoire à Irkoutsk	127	131
Bonnes et mauvaises reprises	128	144
Le Festival d'Aubervilliers	129	144
Schweyk	131	132
BACHIR HADJ ALI		
Chants pour le 11 décembre	125	3
BADIA Gilbert		
Notes sur le procès Eichmann	127	60
BARJONET André		
Evolution de l'impérialisme français	131	74
BERNAL J.-D. (Professeur)		
Quel avenir attend l'humanité ?	128	60
Dans ce siècle si terrible	130	39
BESSE Guy		
Michel Verret : *Les marxistes et la religion*	128	74
Docteur BONNAFE Lucien		
Les relations médecin-malade	126	75
Docteur BOSQUET Pierre		
L'évolution de la profession médicale	126	41
BRECHT Bertolt		
Chanson de la femme du soldat allemand	129	10

CASANOVA Antoine
Le Père Fessard et ses démons 129 119
L'Encyclique à l'Ecole de Guerre 130 131
CAZELLE Philippe
Les trusts et la recherche 128 25
CERVONI Albert
Anna Langfus : *Le sel et le soufre* 125 147
CHAMBAZ Jacques
Pas de concessions au gaullisme ! 124 3
CHARBONNEL Paulette
La Semaine de la Pensée Marxiste 131 146
CHOLOKHOV Mikhail
Les porteurs de lumière 131 37
CLERY Gérard
Réalités algériennes 127 13
COHEN Francis
Les communistes 127 3
La réorganisation de la recherche scientifique en U. R. S. S. 129 101
COHEN Marcel
Où en est la linguistique ? 124 44
DESNE Roland
Bilan d'une enquête 124 24
Perspective d'Aragon 128 108
Les *Entretiens* de D.-H. Kahnweiler avec F. Crémieux. 130 149
R. Huygue et l'esthétique matérialiste 131 95
Présence de l'art roumain 131 140
DOBZYNSKI Charles
L'Opéra de l'Espace (poèmes) 126 3
DRECHSLER Karl
Les instructions secrètes de Gœbbels 128 135
DUMEIX Auguste
Une expérience originale de diffusion du marxisme.. 123 133
EGRETAUD Marcel
Un jour de plus, un jour de trop 126 7
EHRENBOURG Ilya
Souvenirs sur Pablo Picasso 130 53
EISLER Hans
Entretien avec 129 141
FARNER Conrad
Les quatre premiers « ismes » sur le chemin de Picasso. 130 14
FELD Charles
Une leçon de lucidité 130 68
FOUX Léon
Les disques 123 130
» 126 147
» 131 143
Docteur FRUHLING Louis
Le concept de maladie 126 27
GISSELBRECHT André
Naissance de l'Université socialiste en Allemagne (2).. 122 121
Le faux Brecht ou les pièges de la prévention..... 128 47
Guerre ou Paix ? 129 3
GOLDRING Maurice
A propos de la neutralité dans l'enseignement des langues vivantes 127 118
GOMULKA Wladislaw
La compétition pacifique et les pays sous-développés.. 125 33
HABART Michel
Sean O'Casey, théâtre et réalité 127 71
HENNESSEY J.-A.
La démocratie serait-elle dépassée ?..... 125 19
HENTGES Pierre
Gagarine et l'essor de l'homme 127 49

HINCKER François
Georges Cogniot : « Qu'est-ce que le communisme ? » .. 123 127
Ouvrages sur la Commune 125 141
Le dauphin du général 128 40
Les revues : Progressisme ou réformisme ? 129 112
IBARROLA Jésus
Réflexions sur le personnalisme 128 85
JUIN Hubert
Elégie cubaine (poème) 128 3
JUQUIN Pierre
L'aventure vraie du XXe siècle 124 9
André Stil : *La Douleur* 128 129
KAHNWEILER Daniel-Henry
Pablo Picasso et son temps 130 32
KANAPA Jean
A propos de la situation des intellectuels en France .. 123 123
LABEYRIE Vincent
Démarches de l'écologie 124 92
LE NY Jean-François
Regards sur la psychologie scientifique 124 60
LIBERATI André
Naissance de la poésie française (t. 2), de Pierre Daix et Ch. Camproux 123 128
Carnac, de Guillevic 125 100
Georges Arnaud : *La plus grande pente* 128 134
LOI Maurice
Les monopoles et l'Université 126 19
L'armée de métier contre l'Université 128 8
LOP Edouard
Essai sur le nouveau roman (1) 124 117
Essai sur le nouveau roman (2) 125 68
Essai sur le nouveau roman (3) 127 83
Le *Dieu Pâle*, de Maurice Bruzeau 131 137
MANIATIS Georges
Histoire d'un légionnaire 131 5
MARCENAC Jean
Le meilleur de l'homme 131 5
Docteur MARROT Jean
Conventions, médecine collective, médecine sociale.... 131 90
MAYER Hans
Style et vision du monde : le Temps dans *La Semaine Sainte* 129 84
MILHAU Gérard
Poussin ressuscité (fin) 122 108
MILHAU Jacques
Le jeune Marx et ses problèmes 129 65
Je reviens de Berlin 129 161
MOISSONNIER Maurice
La Commune à Lyon 125 104
Les communistes 127 3
Césarisme et démocratie 131 65
MOUSSINAC Léon
Romain Rolland, H. Barbusse, R. Lefèbvre, P. Vaillant-Couturier 123 35
Picasso 130 5
NATANSON Jacques
Réponse à Michel Verret 125 62
PAPIN Renée
Marivaux, l'amour et la lutte de classes 125 88
PARFENOV Michel
Mohammed Dib ou le Chant Algérien 128 132

PERUSSAUX Charles
Dessins de Picasso 122 157
Rembrandt non conformiste 124 143
A propos de la caricature du XIXe siècle..... 125 137
Le visage de la femme chez Picasso 130 46
PICASSO Pablo
Message ..... 131 Hors texte
PIETRI Roland
Art et humanité de Mentor 127 137
POTIEKHINE I.
Observations sur le « socialisme africain » 126 118
POZNER Vladimir
Picasso comme il travaille 130 61
Lois d'exception aux Etats-Unis 131 113
RICHARD Gaston
Cybernétique et comportement 124 74
ROGER Luc
Une enquête sur la décadence 130 135
ROLLIN Jean
Un événement culturel : la naissance d'*Art de France*.. 124 147
Le 10e anniversaire des Peintres témoins de leur temps 127 135
L'alchimie solaire de François Heaulmé..... 130 149
ROUX Alain
Né du Feu de Jean Fréville 123 126
SAUVAGE André
Essai sur le nouveau roman (1) 124 117
Essai sur le nouveau roman (2) 125 68
Essai sur le nouveau roman (3) 127 83
SEFF Paul
La dictature du prolétariat 131 58
Les « Mais » d'André Wurmser 131 136
SEVE Lucien
Jean-Paul Sartre et la dialectique 123 78
SIMON Michel
La social-démocratie devant le marxisme 123 51
TABARAUD Georges
Le camarade Picasso 130 73
TABOURET-KELLER Andrée
Recherches marxistes internationales 125 154
TOURE Sékou
Picasso aux limites de l'universel 130 44
TROCHE Michel
Weisbuch et les bouffons de société 125 139
TVARDOVSKY A.
Questions de littérature 131 48
VERDET André
Pour un nouveau printemps de Pablo Picasso (poème). 131 110
VERRET Michel
Sur un article d'*Esprit* 125 51
Points d'accord 125 66
La démocratie, cette inconnue 130 126
VILAR Pierre
Quel avenir attend l'humanité ? 128 60
Docteur WEISS Robert
Un exemple de médecine collective : *La Feuilleraie*.. 126 91
A propos de la « doctrine » de *La Feuilleraie* 131 83
WEYL Monique et Roland
Y a-t-il une conception marxiste du « droit comparé » ? 127 140
Capitaine T...
Voici la Bundeswehr ! 129 12

Capitaines T... et A...

La bureaucratie militaire contre l'armée et la nation.. 122 61
L'Ecole Polytechnique et les vocations militaires..... 128 116

***

L'armée française et la stratégie du F.L.N. en 1960 .... 122 9
Premières réflexions sur le putsch 127 22

Documents

Lettres d'Algérie 127 40
L'histoire de l'Afrique racontée aux enfants noirs 128 107
Lettres de lecteurs 129 155
Lettre de lecteur 130 157
Recherches Internationales : Le jeune Marx 122 101
Recherches marxistes internationales 128 147
Recherches marxistes internationales 129 149
Recherches marxistes internationales 131 150
Chronique du C. E. R. M. 124 150

NUMERO SPECIAL PICASSO (N° 130)

Léon Moussinac : Picasso 5
Conrad Farner : Les quatre premiers « ismes » sur le chemin de Picasso 14

Daniel-Henry Kahnweiler : Pablo Picasso et son temps 32
Professeur J.D. Bernal : Dans ce siècle si terrible 39
Sekou Touré : Picasso aux limites de l'universel 44
Charles Perussaux : Le visage de la femme chez Picasso..... 46
Ilya Ehrenbourg : Souvenirs sur Pablo Picasso 53
Vladimir Pozner : Picasso comme il travaille 61
Charles Feld : Une leçon de lucidité 68
Georges Tabaraud : Le camarade Picasso 73

« Qu'évoque pour vous le nom de Picasso ? »
Charles Chaplin, Bachir Hadj Ali, Manolis Glezos, Ho Chi Minh, Juan Goytisolo, Jon Popesco Gopo, A. Hoffmeister, Luis Carlos Prestes, S. Quasimodo, A. Siqueiros, J. Trnka, O. Lange, J. Iwaszkiewicz, Capitaine Cong-Lé, Kuo Mo-jo, Hélène Weigel.

Présence mondiale de Picasso

Maria-R. Oliver, Rafael Alberti : Nous, en Argentine 97
C. Portinari, V. de Morais, H. Moser, M. K. Netto : Picasso et le Brésil 101
A. Luque, R. Manaure, J. Borges, C. Renfigo, M. Castillo : Picasso et le Vénézuela 104
Juan Marinello : Picasso à Cuba 106
S. Stetié, R. Wehbe : Picasso et le Liban 108
Khalid al Salam : Picasso et l'Irak 110
On Prakash Arya : Picasso en Inde 112
Yoshitomo Takéouchi : Picasso et le Japon 118
Jean Marcenac : Le meilleur de l'homme 122

UN COLLOQUE SUR LES ECHANGES CULTURELS FRANCO-AFRICAINS

La revue *Démocratie nouvelle* vient de prendre l'initiative d'organiser un colloque pour « le développement des échanges culturels franco-africains dans l'esprit de la lutte et de la fraternité entre les peuples. » *Démocratie nouvelle* a exposé en ces termes les motifs de son initiative :

« Un des faits les plus importants de notre époque est le développement du mouvement de libération des peuples coloniaux et dépendants, et en particulier des peuples de l'Afrique. En quelques années, la carte de cette partie du monde a été radicalement modifiée; et les derniers bastions du colonialisme, d'Alger au Cap en passant par l'Angola, sont eux-mêmes profondément ébranlés.

Le système colonial basé sur l'exploitation des richesses de l'Afrique et l'oppression des peuples est incompatible avec tout libre développement culturel. La nouvelle Afrique, au contraire, avec sa personnalité, ses riches traditions, participera de plus en plus au développement de la culture universelle.

L'héritage colonial est lourd. Il faut scolariser les enfants, lutter contre l'analphabétisme, diffuser les connaissances techniques et scientifiques des pays industrialisés, faire renaître en même temps les cultures africaines.

Ces tâches sont celles des Africains eux-mêmes. Mais le concours de tous les autres peuples peut et doit les aider à trouver des solutions rapides à leurs problèmes. Les échanges d'étudiants, de professeurs, de techniciens, d'intellectuels et d'artistes doivent se développer; les rencontres de militants ouvriers, les conférences, les expositions doivent se multiplier; des écoles, des universités doivent être créées dans le cadre des programmes de développement économique, technique et culturel de chaque pays.

Or, comme on l'a vu récemment au Congo, les méthodes coloniales de corruption et de division sont toujours appliquées en Afrique à l'instigation de certains gouvernements, de celui de Paris en particulier, et de puissants groupements économiques et financiers nationaux et internationaux.

Les forces de progrès en France comme dans le monde ont le devoir d'aider à éliminer dans les relations entre nations les séquelles du colonialisme et les entreprises du néo-colonialisme. Elles doivent faire preuve d'initiative; il y a là une grande et noble tâche pour les ouvriers, les enseignants, les étudiants, les intellectuels et leurs organisations. Dans ce domaine, le mouvement ouvrier et les intellectuels fran-

çais peuvent se réclamer de traditions anciennes. Notre peuple prend conscience du fait que le mouvement d'indépendance nationale des peuples africains est pour lui un précieux soutien dans sa propre lutte pour les libertés, le progrès économique et culturel. Il sait qu'en outre, la connaissance des civilisations africaines lui sera profitable et permettra une meilleure compréhension mutuelle.

C'est dans cet esprit d'aide réciproque que doivent être recherchées de nouvelles méthodes pour l'établissement de relations culturelles franco-africaines. »

La Nouvelle Critique, bien entendu, s'associe à cette initiative. Nos lecteurs désirant prendre part aux travaux de ce colloque ou être informés de son déroulement et de ses résultats voudront bien se mettre en relation avec *Démocratie nouvelle,* 8, cité d'Hauteville, Paris-9e. Nous souhaitons qu'ils soient nombreux à le faire.

CLARTÉ

A un moment où l'action de la jeunesse a pris une importance considérable. « CLARTE » dans son numéro de janvier (n° 40) vous présente tout ce qui se passe dans le milieu étudiant en ébullition.

D'autre part, au sommaire du même numéro :

QUESTIONS D'AUJOURD'HUI — Waldeck Rochet fait face aux questions que les étudiants posent sur « La guerre d'Algérie ».

SEMAINE DE LA PENSEE MARXISTE

- Le débat intégral entre Garaudy - Sartre - Vigier - Hyppolite : « La dialectique est-elle une loi de la pensée ou une loi de la nature ? »

- Les conclusions de Roger Garaudy.

« CLARTE » a mis au point pour vous une formule d'abonnement exceptionnelle :

VOUS DONNEZ 20 NF, NOUS VOUS EN DONNONS 70

- Un livre relié, présentation « club », choisi par vous dans l'ensemble de la collection du Club des Amis du Livre Progressiste.
  Valeur : 20 NF.

- Une grande reproduction de *Paysage Parisien*, de Raoul Dufy, tirée spécialement pour nos abonnés en 8 couleurs sur très beau papier, avec grandes marges (76 x 56 cm).
  Valeur : 50 NF.

- Vous recevrez « CLARTE » pendant 1 an, mais il vous sera expédié spécialement à plat, sous enveloppe cartonnée, pour vous permettre de conserver sans un pli les reproductions de couverture.

« CLARTE », 9, rue Humblot, Paris (15e)

C.C.P. 16.119-99 PARIS

Vient de paraître :

N° 104 — Décembre 1961

L'ÉCOLE ET LA NATION

NUMERO SPECIAL

Le Parti dans la bataille laïque, interventions de Maurice Perche et Georges Cogniot, aux Journées nationales d'études des 11 et 12 décembre 1961 à Romainville.

ET

— Georges Fournial : *Le Congrès de la F.E.N.*

— Paul Delanoue : *Enseignants en Afrique Noire.*
Chroniques habituelles.

Le N° 2 NF.

— Envoi exceptionnel de ce numéro contre 2 NF en timbres-poste.

— Spécimen contre 0,50 NF en timbres-poste.

Tarifs d'abonnement :

France : 1 an ..... 18 NF.
Retraités-Normaliens : 1 an ..... 10 NF.
Etranger : 1 an ..... 25 NF.

Administration et rédaction :

19, rue Saint-Georges — Paris 9e
CCP Paris 14.839-14. M. Jean Jauneau, 19, r. St-Georges, Paris 9e

EDITIONS SOCIALES
Distributeur exclusif :
ODEON-DIFFUSION, 24, rue Racine, Paris (VIe)

MICHEL VERRET
agrégé de l'université

LES MARXISTES ET LA RELIGION

essai sur l'athéisme moderne

2e ÉDITION SUIVIE D'UNE POST-FACE DE L'AUTEUR

« Comment peut-on être Persan ? » s'interrogeait le Parisien de Montesquieu. « Comment peut-on être athée ? » se demandent encore bien des croyants. Jean XXIII, par exemple, fort brave homme si l'on en croit les chroniqueurs, ne conçoit pas qu'on puisse être athée et vivant : « Si l'on enlève à l'homme cette doctrine (la religion), toutes les raisons de vivre s'écroulent ». Cette ignorance tranquille d'autrui est confortable ; elle est malheureusement démentie par les faits. Il faut croire que les athées trouvent des raisons de vivre puisqu'ils vivent...

Peut-être certains incroyants se trouvent-ils à l'égard des croyants dans l'ignorance inverse. « Comment peut-on être chrétien ? » Cet athéisme hautain n'est pas le nôtre. Les marxistes ne se contentent pas de nier la religion, ils entendent la comprendre. Si Dieu n'existe pas, comment expliquer l'existence des croyants ? Erreur, la foi ? Certes. Mais d'où tient-elle sa force de résistance historique ? En un sens, le problème se pose d'autant plus qu'on croit moins en Dieu. L'athéisme marxiste se propose donc de rendre compte tout à la fois de l'inexistence de Dieu et de l'existence des croyants. (Michel Verret, *Introduction*)

280 pages 9,50 NF

Collection : LES ESSAIS DE LA NOUVELLE CRITIQUE

RECHERCHES INTERNATIONALES

à la lumière du marxisme

vient de paraître

Cahier N° 25-26

LA VIE ET L'ÉVOLUTION

La matière vivante à l'échelle de la molécule.

Le transformisme un siècle après l'*Origine des Espèces*.

Un bilan critique par 16 savants de 8 pays.

320 pages 8 NF

En vente dans les librairies et les kiosques

Distributeur : Odéon-Diffusion, 24, rue Racine, Paris (6e)
C.C.P. 9.303-31 PARIS

la nouvelle critique
revue du marxisme militant

REDACTION, ADMINISTRATION
19, RUE SAINT-GEORGES
PARIS (9e). TRU 49-84

comité de rédaction

Jacques Arnault, Guy Besse, Jacques Chambaz, Henri Claude, Francis Cohen, Pierre Daix, Roland Desné, Marcel Egretaud, Jean Fréville, Louis Fruhling, André Gisselbrecht, François Hincker, Pierre Juquin, Jean Kanapa, Jean-Marc Leblond, François Lurçat, Jean Marcenac, Jacques Milhau, Antoine Pelletier, Jean Rollin, Lucien Sève, Michel Simon, Jean Suret-Canale, Boris Taslitzky, Michel Verret, Roland Weyl.

Directeur politique : Guy Besse.
Rédacteur en chef : Jacques Arnault.
Rédacteur en chef adjoint : André Gisselbrecht.
Secrétaire de rédaction : Jean Rollin.

ABONNEMENTS

	France	Etranger
DOUZE MOIS (10 numéros).....	27,50 NF	35 NF
SIX MOIS (5 numéros).....	14 NF	(pas d'abon
TROIS MOIS (3 numéros).....	8,5 NF	nement)

Abonnements : 19, rue Saint-Georges, Paris (9e). TRU 49-84
C.C.P. Paris 6956-23. *Vente aux libraires :* 24, rue Racine, Paris-6e.
Vente aux organisations : C.D.L.P., 142, Bd Diderot, Paris-12e.

Changement d'adresse : la dernière étiquette et 0,30 NF en timbres

AVIS IMPORTANT

Si dans cette dernière période vous avez reçu une carte postale illustrée attirant votre attention sur le présent avis, cela signifie que votre abonnement prendra fin au prochain numéro de notre revue. Dans ce cas et afin de nous éviter, et de vous éviter des frais inutiles, nous vous demandons de vous réabonner dans le délai le plus court. Passé un mois, nous vous enverrons un mandat de recouvrement postal. Notre intérêt commun est donc la solution la plus simple et la plus économique : vous réabonner tout de suite. Merci !

SEPISH, 19, rue St-Hubert, Bordeaux Le directeur gérant : F. Cohen

Quand les communistes disent le pouvoir prisonnier de ses origines, ils ne se bornent pas à l'aspect individuel de ce lien, à Debré blêmissant au mot de « bazocka ». Ce qu'ils visent, c'est un rapport interne entre l'origine du pouvoir et sa nature. Instaurée contre le peuple, sous la menace de la violence militaire, cette dictature directe des monopoles peut bien, par l'artifice plébiscitaire, se faire un temps légitimer par un peuple rassuré et séduit. Le moment vient inévitablement où les illusions se dissipent, où se dévoile l'essence antipopulaire du régime. Alors, celui qui s'est imposé par l'épée doit à nouveau se maintenir par l'épée. (Lire p. 3).

3,20 NF
320 FRANCS
ÉTRANGER 4 NF